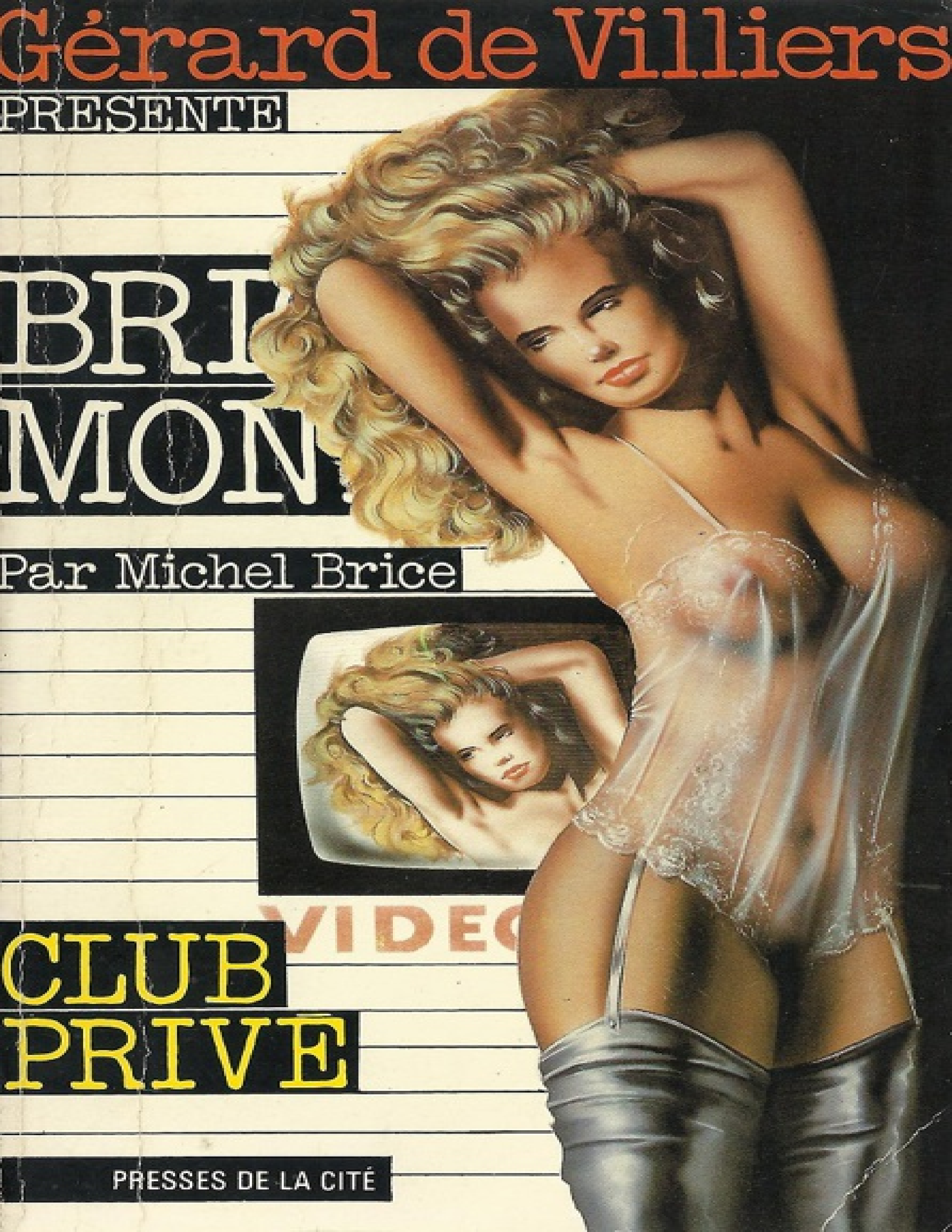
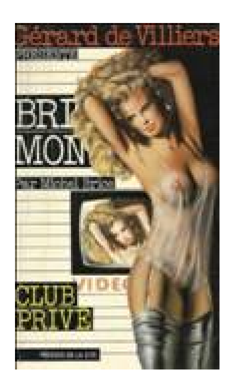

Gérard de Villiers
PRESENTE
BRI
MON
Par Michel Brice
VIDEO
CLUB
PRIVÉ
PRESSES DE LA CITÉ

MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE (n°094)

CLUB PRIVÉ

CHAPITRE PREMIER



Pierre Sallanchet décolla complètement le pied de sa pédale d'accélérateur : il venait d'atteindre le point indiqué sur cette étroite route de campagne où il naviguait à petite vitesse depuis vingt minutes, l’œil jeté de temps à autre sur sa carte Michelin posée à côté de lui sur le siège passager, avec l'itinéraire indiqué au Stabilo Boss jaune fluorescent.

Comme prévu, il remarqua la pancarte émaillée « Chasse Privée » suspendue par un fil de fer à une branche d'un chêne ; criblée de plombs, bien entendu... Détail qui lui avait aussi été fourni.

Après, il y aurait cent cinquante mètres de chemin de terre qui le mènerait, à travers bois, à la clairière où devait se trouver une vieille caravane pourrie.

A l'intérieur, l'attendait une fille dont il n'avait encore vu que la photo. Une seule photo. Mais qui avait suffi pour le lancer dans cette folle équipée. Cette fille, il était prêt à tout pour l'avoir.

Il grimaça en apercevant les ornières qui défonçaient le chemin : le coup classique... Les camions-remorque des bûcherons qui ont tout éventré. Un vrai cloaque de boue dans lequel ses pneus patinaient déjà. Si au moins, il avait gelé ! Mais non, il devait lutter contre de gros flocons de neige qui s'écrasaient lourdement sur son pare-brise, l'obligeant à mettre ses essuie-glaces en battements accélérés.

Il manœuvra le levier de sa boîte automatique pour passer en marche arrière et, roues braquées vers la droite, recula en travers de la route. Seul moyen pour arriver là-haut sans s'embourber : foncer à toute vitesse à cheval sur les ornières. Foncer comme une moto de trial. Il réenclencha sa marche avant et écrasa le champignon.

Trente secondes plus tard, la Mercedes 190 E rugissait à plein régime en zigzaguant dans le chemin creux, au milieu d'un feu d'artifice de boue projeté dans tous les sens. Miraculeusement, Pierre Sallanchet réussit à éviter de justesse une pile de troncs marqués à la peinture rouge et la voiture déboula de biais dans la clairière à ras de la caravane.

Pierre Sallanchet coupa le contact en s’essuyant le front du revers de la main. Ouf, il était passé... Il eut juste le temps de voir encore un instant la Land Rover rangée à gauche de la caravane d'où montait un filet de fumée bleuâtre. Puis un vol de corneilles au-dessus des chênes déplumés. Et la neige obscurcit totalement son pare-brise.

Il ouvrit sa portière en jurant : de la bouillasse partout. Boue et neige mélangées. Et il était en mocassins Gucci ! Et des croco ! L’imbécile ! Il s’insulta intérieurement et puis, le feu qui lui avait embrasé le ventre à la vue de la photo de la fille, l’autre jour à Paris dans un bistrot des Halles, se réempara de lui. Il oublia ses Gucci, il oublia tout et il se mit à courir en pataugeant vers la roulotte.

Maintenant il l’avait devant lui, sa récompense ! La fille était assise sur le canapé-lit au fond de la caravane : une épaisse chevelure frisottée blond platine (décolorée évidemment), des yeux noirs jais lourdement soulignés par un maquillage agressif, une peau mate que cachait à peine une nuisette transparente, bien grasse comme sur la photo qui avait allumé Pierre Sallanchet du premier coup d’œil au milieu d’une dizaine d’autres, et avec les mêmes seins lourds à gros bouts foncés. Elle était assise de face, cuisses écartées, et on voyait sa toison, décolorée elle aussi : les prostituées blondes, ça gagne plus, surtout avec les prolos. Comme les ouvriers du chantier Bouygues voisin, une usine en construction qui serait desservie par l’entrée de l’autoroute A 13, l’autoroute de Normandie toute proche, celle de Chauffour-Bonnières, près de Vernon.

Hyper fardée, les ongles peints d’un rouge fluorescent, la fille était chaussée d’incroyables bottes de plastique luisant montant presque jusqu’au pli de l’aine et maintenues bien tirées par un porte-jarretelles assorti. A la limite du plastique, la chair des cuisses faisait des bourrelets. Les semelles compensées étaient épaisses comme un dictionnaire Larousse.

Ça aussi, ses clients du chantier voisin devaient aimer quand ils venaient ici à l’heure de la pause-repas, ou après cinq heures, une fois le boulot terminé. Sûrement des Maghrébins et des Turcs. Et qui ne devaient pas se sentir dépaysés ici : ils vivaient sans doute eux-mêmes en caravane, émigrant d'un chantier à l'autre.

La fille avait-elle été envoyée ici seule pour eux tous ou avait-elle des collègues ailleurs dans le coin ? Possible, mais Pierre Sallanchet chassa la question. Qu'est-ce qu'il en avait à faire ? Il était venu dans un but bien précis et cela seul comptait.

Il se tourna vers l’homme du bistrot des Halles qui lui avait ouvert avant d'aller se rasseoir à la table du coin kitchenette devant une canette de bière. Le maquereau qu’il avait réussi à joindre après. bien des intermédiaires. Le julot de Lolo. Car c'était le « nom de guerre » de la fille qui devait faire hurler de rire les terrassiers du chantier quand elle leur exhibait ses gros seins. Tout ce que Sallanchet savait du proxénète, c'était un prénom : Jossip. Un prénom yougoslave. D'ailleurs, le coin des Halles où il l’avait rencontré était aux mains des Yougoslaves. Grand et blond, les yeux bleus, athlétique, il ne pouvait être que du nord, la Croatie, ou la Slovénie...

— Ça a l’air de correspondre à la photo, fit Sallanchet en souriant.

Jossip termina sa canette d’un trait :

— Ne vous foutez pas de moi. Quand je promets, je promets.

Les yeux bleus s'étaient durcis :

— Le client est roi, pas vrai ? fit-il en se radoucissant subitement. Vous voulez vérifier ?

Il jaugeait Sallanchet en même temps. Était-ce le costume sur mesure qui l'intéressait ? Ou cherchait-il une poche gonflée de billets ? Ou bien encore, tout simplement, appréciait-il la carrure de l'arrivant, aussi grand que lui, aussi costaud, mais brun aux yeux noirs ?

— Si ça ne vous ennuie pas, oui, répondit Sallanchet en cherchant où s'asseoir.

Il choisit finalement une chaise en formica et la tira du côté opposé au lit. Le Yougoslave se pencha vers le mini-réfrigérateur et l'ouvrit :

— Vous voulez d'abord une bière ?

C'était oui, encore. Et il n'eut qu'à tendre la main sans se déplacer pour donner une canette à Sallanchet : la caravane ne faisait pas plus de cinq mètres de long et près de la moitié était occupée par le lit. A gauche de celui-ci un lavabo, un bidet et une cuvette de WC portatifs.

De l'autre côté, l'évier de la kitchenette, la table rabattable, le mini-réfrigérateur et au-dessus, des étagères à épicerie et à vaisselle. Puis, juste après la porte, un placard. Et, à angle droit, la cloison où l'arrivant avait adossé sa chaise, face au lit. Un petit Godin dont le tuyau crevait le plafond ronronnait près d'un seau à charbon du côté opposé à la porte. Les parois étaient tapissées d'un très vieux papier à fleurs auréolé de taches d'humidité. Une lampe à pétrole de chantier était suspendue au plafond, réglée très bas. Une odeur écœurante de graillon, de charbon et d'essence empestait l'atmosphère. Dehors, la neige redoublait derrière la vitre de la seule fenêtre ovale, mais à l'intérieur il faisait plutôt chaud. Normal : une prostituée, ça vit nue, ou pratiquement. Il ne faut pas risquer de déprécier la marchandise.

Jossip laissa le temps à Sallanchet de décapsuler sa canette et, vers la fille :

— Debout et à poil.

L'ordre ne fit pas sursauter Lolo. N'était-ce pas son rôle de se déshabiller et de s'exhiber ? Même devant un client inhabituel. Si différent des ouvriers qui sentaient la sueur, la terre et le cambouis et qui se succédaient ici jour

après jour, week-end compris, attendant leur tour dehors, parfois jusqu'à une douzaine à la fois. C'était l'abattage. Le travail à la chaîne, sans interruption. La passe, un quart d'heure maximum, à cinquante francs. Trois minutes pour se rendre de nouveau présentable et hop, au suivant.

Six mois qu'elle faisait ça, sans un jour de repos. Le matin, Ahmed, le subordonné local de Jossip, passait lui apporter son sac à charbon pour la journée et de quoi se nourrir. Puis il repassait le soir prendre la comptée avant de se l'envoyer, gratis lui, et de la boucler pour la nuit. Lolo se demandait bien pourquoi d'ailleurs ? Comment aurait-elle pu s'enfuir ? A part sa nuisette, elle n'avait aucun vêtement ici. « Ils » s'imaginaient vraiment qu'elle allait s'enfuir en nuisette, en pleine campagne, à des kilomètres du premier village, et sous la neige de février ? Alors, Lolo comptait les jours. Fin avril, sa punition serait terminée. Car c'était pour la punir que Jossip l’avait mise ici à l’abattage. Sa faute ? Elle s’était cabrée à Paris, quand il avait voulu la faire changer de « registre », pour la passer aux « spéciaux », aux « tordus ».

Qu’elle retrouverait fin avril. Matée, vaincue : tout, même les tordus, valait mieux que l'abattage pour Turcs et Maghrébins.

Lolo vacilla un peu sur ses énormes semelles en se levant et elle fit passer sa nuisette pardessus sa tête. Puis elle s'offrit, de face, de profil, de dos, bras relevés, roulant des hanches et faisant se balancer ses seins.

Jossip partit d'un rire gras :

— Alors, le cul et les lolos de Lolo, ça vous va ?

Sallanchet essaya de se maîtriser : il n'y avait pas que ses pommettes pour commencer à s'échauffer.

— Parfaitement, fit-il avec effort, mais...

Jossip le coupa :

— Mais vous voulez vérifier autre chose...

Il claqua des doigts vers la fille :

— Montre ta bouche.

Lolo obéit comme par réflexe, ouvrant sa bouche au maximum, langue sortie.

— C'est une lécheuse de première, vous verrez, commenta Jossip : Bon, ton cul, maintenant.

Lolo vira sur elle-même et s’abattit à plat ventre sur la couverture matelassée rouge du lit, écartant aussitôt ses fesses à deux mains. Jossip alla s’asseoir à côté d’elle et lui arracha un léger gémissement en enfonçant d’un coup trois doigts de sa main gauche dans le chemin de ses reins. Il fit aller et venir sa main, l'œil tourné vers Sallanchet :

— Côté fion, ça vous va aussi ?

L'homme aux mocassins croco Gucci avala avec difficulté une nouvelle gorgée de bière, puis il approuva de la tête et, reposant sa canette sur la table :

— Tout ça est parfait, reste un dernier point : l'obéissance. Vous l'avez mise ici à l'abattage. Elle est jeune, ce n'est pas une vieille qu'on termine comme ça avant de la larguer quelque part en Afrique. Elle vous a désobéi, non ?

Jossip souleva les sourcils :

— Tiens, vous n'êtes pas bête, vous... Exact. Elle m'a désobéi et c'est pour ça qu'elle est ici. Mais c'est terminé, je vous le garantis.

Il tapota « affectueusement » les fesses rebondies de la fille :

— Pas vrai Lolo ?

Un grognement sourd lui répondit. Sallanchet reprit sa canette.

— J'aimerais une preuve. Une vraie.

Il y eut un long échange de regards par en dessous entre les deux athlètes, le blond en blouson de cuir et le brun en costume de ville.

— OK, finit par dire le Yougoslave en serrant les dents.

Il parut réfléchir, observant comme par pure distraction l'ovale de la fenêtre. Dehors, il neigeait toujours.

— Lolo ? reprit-il. Ouvre la porte.

La fille se releva, haletante, et quand elle fut debout, ses gros seins lourds se balancèrent encore longtemps. Elle était soudain devenue très pâle et ses yeux s'agrandissaient.

— Ouvre la porte, insista durement Jossip. Elle marqua un temps d'arrêt et puis elle fit trois pas et obéit. Le froid extérieur envahit soudain la caravane et des flocons entrèrent en tourbillonnant, se collant aux seins, aux hanches et au ventre.

— Dehors, à dix mètres, face à la fenêtre. A genoux et bras en croix. Allez, ouste.

Le poêle Godin ronflait carrément, désormais, réactivé par l'appel d'air venu du dehors. Jossip s'était resservi une bière. Il fumait un cigarillo, accoudé à sa table. Sallanchet, lui, le nez collé à la vitre de la fenêtre ovale, avait l'impression que son ventre allait exploser. Là-bas dans la lumière jaune de ce début d'après-midi de février, à dix mètres, bien en face de lui, une fille de vingt, vingt-deux ou vingt-trois ans au plus, pratiquement nue, vibrait de tout son corps offert, bras en croix, poitrine tremblotante, à genoux dans la bouillasse enneigée, cheveux déjà blancs, épaules et seins couverts de flocons. Bon Dieu... Parce qu'elle en avait reçu l'ordre... Bon Dieu...

Il s'arracha au spectacle et se tourna vers le Yougoslave :

— Ça va. Faites-la rentrer. Je la prends. Mais je ne veux pas une crevarde.

Jossip eut un petit sourire.

— L'argent, d'abord.

Sallanchet se fouilla et il jeta les liasses sur la table :

— Les deux cent mille y sont, en billets de cinq cents. Mais vérifiez.

Jossip se mit à feuilleter les liasses une à une, prenant son temps. Sallanchet se recolla à la fenêtre : Lolo venait de tomber à quatre pattes et elle se redressait, la poitrine secouée de frissons, sanglotante, mais les bras relevés, bien en croix.

— C’est bon, conclut Jossip en enfournant les liasses dans la poche intérieure de son blouson. Elle est à vous.

Il ouvrit les mains :

— Enfin, pas encore.

— Comment ça, pas encore ? tiqua Sallanchet, blême.

Jossip se rapprocha de lui :

— Juste le temps d’aller à la banque, à Vernon, faire vérifier que les billets sont bons. Petit sondage au hasard sur quelques billets, vous comprenez ?

Il tendit la main :

— Les clés de votre voiture ? Au cas où vous auriez envie de filer à l'anglaise avec elle.

C'était au tour de Sallanchet de serrer les dents. Un instant, l'envie de sauter sur le Yougoslave lui traversa l'esprit, mais il réussit à se maîtriser.

— Très bien, grinça-t-il en tendant les clés de sa Mercedes, mais dépêchez-vous, je suis pressé. J'ai de la route à faire.

Jossip ouvrit la porte :

— Lolo ? Tu rentres. C'est bien. Je suis content de toi.

Et vers Sallanchet :

— J'en ai pour trois quarts d'heure au plus. Ça vous permettra de vous l'envoyer, hein ? Et à l'œil en plus. Cadeau de bienvenue !

Lolo releva la tête, joue collée contre le membre auquel elle venait de s'arracher :

— Pardon... balbutia-t-elle. Je n'ai pas... fait exprès de mordre... Il ne faut pas lui dire... Il ne faut pas...

Ses dents claquaient à répétition. Sallanchet contempla le corps encore trempé de neige fondante qui tressaillait entre ses cuisses, poitrine zébrée de larges plaques rouges, avec les bouts contractés, presque bleus. En même temps, des images délicieuses, torturantes, défilaient devant ses yeux, des images de cette fille, agenouillée, nue dans la neige, cette fille totalement soumise au bon plaisir de son tortionnaire ; et elle allait lui appartenir corps et âme pour deux cent mille francs. Deux cent mille francs, mais c'était donné !

Il lui prit le visage entre les mains :

— Ne t'inquiète pas... Tu ne m'as pas vraiment fait mal. Ce n'est pas de ta faute. Normal, tu as eu si froid. Allez, va près du poêle, réchauffe-toi un peu. Tu en as besoin.

Elle fit ce qu'il lui disait et se recroquevilla contre le Godin, presque à le toucher avec ses seins. La fonte du Godin tintait. Ses cheveux dégoulinaient de neige fondue qui gouttait sur ses épaules, dans le creux de ses reins, se glissait dans le sillon de ses fesses ; il y eut bientôt une petite mare sur le linoléum du plancher.

Lolo se tourna avec effort :

— Vous êtes drôle, vous... Vous êtes gentil...

Elle dardait vers lui ses yeux incroyablement cernés. Et puis, comme on se jette à l'eau :

— Pourquoi vous êtes venu ici ? Vous êtes un bourgeois. Vous n'êtes pas fait pour les filles comme moi ! Les filles dans les caravanes. Vous voulez quoi au juste ? Et pourquoi Jossip est venu avec vous ? Il y a trois mois que je ne l'ai pas vu ! Pourquoi... ?

Sallanchet lui fit signe de revenir :

— Ça ne te regarde pas. On a nos raisons.

Elle se reblottit entre ses cuisses :

— Pardon...

Elle eut un pauvre petit sourire :

— Ça y est, je ne claque plus des dents, je ne vous mordrai plus, promis.

Elle se mit à lécher à petits coups de langue le membre qui était resté dressé tout le temps qu'elle s'était réchauffée au Godin.

— Vous êtes énorme... Il n'y a que les Turcs pour être aussi balaize, vous savez ?

Sallanchet se pencha pour lui attraper les bouts de seins et elle geignit.

— Ha... Les Turcs aussi font ça... Ha...

— Avale, fit Sallanchet soudain changé. C'est tout ce que je te demande. Il paraît que tu lèches bien. Prouve-le-moi. Et arrête de parler. J'ai horreur de ça.

Jossip tendit les clés à Sallanchet :

— C'est OK. Vous pouvez l'emmener. Là-bas, Lolo se souleva sur les coudes dans la couverture matelassée. Juste après la fellation, l'étrange client bourgeois au sexe de Turc l'avait prise par-derrière avec une sauvagerie qu'elle avait rarement subie. Même de la part de Jossip. Ou des plus membrés des ouvriers du chantier voisin. Il l’avait presque déchirée, elle, la prostituée labourée jour après jour... Il fallait le faire... Et en même temps, il avait été doux, il ne l’avait pas insultée, ni humiliée, comme généralement ceux qui prennent les prostituées de cette façon-là.

« L'emmener », avait dit Jossip... Qui d'autre pouvait-il emmener sinon elle ?

Elle se releva complètement et s'assit sur le lit, mèches dans la figure, maquillage dégoulinant. Les yeux écarquillés Qu'est-ce qui se passait ?

Pourquoi Jossip était-il revenu et d'où venait-il avec cette fille qui l'accompagnait ? Une fille décolorée comme elle, avec le même air terrifié qu'elle devait avoir, six mois plus tôt, en arrivant ici. Sûrement une fille punie, menée à l'abattage ! Pour travailler en équipe ? Mais non. Jossip avait dit : «l'emmener»... Elle, Lolo ? Mais oui, bien sûr ! Jossip arrachait l'imper de la nouvelle et le lui tendait :

— Mets ça. Josiane n'en aura plus besoin.

Lolo attrapa l'imper à la volée :

— Jossip...

Il la fixa :

— Je t'ai dit de mettre l'imper. Tu t'en vas. Je t'ai vendue. Tu piges ? Vendue.

Il se tourna vers Sallanchet :

— C'est à lui que tu appartiens désormais. C'est clair, non ? Allez, dépêche-toi de t'habiller. Le monsieur est pressé, il a de la route à faire.

Lolo se tourna vers Sallanchet, ahurie :

— Mais, Jossip... Ce n'est pas possible...

Des grosses larmes de gosse jaillirent de ses yeux ; les joues ruisselantes, le maquillage définitivement ravagé, elle supplia :

— Jossip... Jossip !... Non... Non...

Une énorme gifle la projeta en arrière en travers du lit.

— Ça suffit comme ça ! cria Sallanchet. Si vous la touchez encore une fois, je vous bousille !

Le Yougoslave se retourna, l'œil mauvais :

— Je voudrais bien voir ça...

Le direct du gauche le cueillit sous le menton à la bonne place. Le centimètre carré exact qui envoie dans les pommes. Il s'effondra à ras du Godin. Sallanchet le repoussa du pied.

— Ah non, je ne veux pas te faire cramer, quand même.

Puis il attrapa Lolo par le poignet :

— Viens. Avec moi, tu vas changer de vie, je te le promets.

Lolo eut un dernier regard vers l'intérieur de la caravane. Vers la masse évanouie de celui qui avait été son maître et qu'un coup de poing avait suffi

à démystifier pour toujours. Puis vers sa remplaçante effondrée sur une chaise, la mine effarée.

Elle se blottit contre l'épaule de son nouveau protecteur, celui qui l'avait déchirée en la sodomisant tout à l'heure, celui qui ne l'insultait pas, celui qui lui promettait une autre vie, celui qui l'avait arrachée à l'abattage ! Et alors, comme si ça allait de soi, elle leva son visage bouleversé vers lui :

— Merci, monsieur... Merci.

Et à voix basse, tandis qu'il lui ouvrait la portière avant droite de la Mercedes, à elle, comme on fait avec les dames respectables, elle ajouta :

— Faites de moi ce que vous voudrez... Tout ce que vous voudrez.

Pierre Sallanchet fit le tour de la 190 E et s'assit à son siège. Il mit le contact et, avant de démarrer sous la neige qui redoublait, il souleva le menton de celle qu'il venait d'acheter :

— J'y compte bien, ma petite Lolo. J'y compte bien.

Elle se replia sur elle-même dans la voiture qui zigzaguait, pneus chassant des nuages de bouillasse, et elle se mit à ronronner comme une chatte avant de lancer avec une intonation de gamine :

— Et puis d'abord, je vous promets que je ne vous mordrai plus jamais. Plus jamais.

La 190 E atteignait enfin la route carrossable. Sallanchet dut mettre ses phares : à seize heures, la nuit était déjà tombée.

Il souleva l'imperméable de la main droite qu'il enfouit dans le ventre de Lolo.

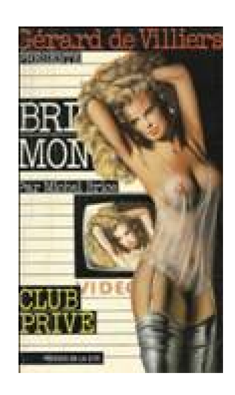
— Même si je te fais mettre à genoux à poil dans la neige ?

Lolo ouvrit ses cuisses pour l'aider à mieux la pénétrer :

— Grand vilain, allez ! J'ai bien compris que vous n'êtes pas un méchant.

Elle s'arrêta, nuque renversée sur l'appuie-tête de son siège et se mit à pousser des râles suraigus. Le plaisir lui était venu sous la rude main qui la fouillait. Là, comme ça subitement ! Et comme jamais avant dans sa vie.

CHAPITRE II



Les tableaux d'affichage des sorties d'autoroute qui défilaient, avec les noms des villes, des bretelles de raccordement et toutes les indications routières de températures locales et de trafic en ce vendredi après-midi, veille de week-end, étaient déjà éclairés par ce temps pourri qui avait obligé « l'acheteur » de Lolo à ralentir sérieusement.

Jamais Lolo n'était montée dans une voiture comme ça. Chaude, silencieuse, paraissant filer dans un courant irréel, comme si les pneus ne gardaient aucun contact avec le sol. L'essuie-glace unique balayait à toute allure la neige avant même qu'elle n'ait atteint le pare-brise, aurait-on dit. C'est à peine si elle avait le temps d'apercevoir les poids lourds et les autres véhicules tant ils disparaissaient rapidement, avalés par l'obscurité, comme s'il ne s'agissait que de fantômes qu'on aurait pu traverser sans dommage. Des fantômes qui auraient eu des feux arrière juste par coquetterie.

Peu après la pancarte « Louviers — 10 km », la longue main nerveuse qui avait fouillé le ventre de Lolo jusqu'à la faire hurler de bonheur à la sortie du bois maudit où elle venait de passer six mois, en enfer, sans répit, sans samedi ni dimanche, sans Noël ni Jour de l'An, à faire jouir, pour cinquante francs qu'elle devait restituer intégralement puisqu'elle était en punition, des sexes d'hommes qui ne voulaient jamais rien d'autre que sa bouche ou ce que Jossip appelait son « fion », la longue main qui lui avait donné son premier plaisir depuis que Jossip l'avait levée, séduite et dépucelée, à la sortie du supermarché de Bagneux où elle travaillait comme vendeuse à l'essai, la longue main aux ongles manucurés du beau monsieur qui avait fait s'écrouler Jossip sur le lino de la caravane, d'un seul coup sous

le menton, glissa une cassette dans une fente du tableau de bord. Ce tableau de bord qui, aux yeux de Lolo, était aussi magique et fascinant que celui de ces gros avions qui venaient, le soir parfois, tournoyer au-dessus de sa caravane. Ces paquebots du firmament où elle n'avait jamais mis les pieds et qui la faisaient rêver après qu'Ahmed l'eut bouclée pour la nuit. Dans cette roulotte pourrie où il passait en fin de journée pour la comptée avant de lui faire lécher ses semelles boueuses et de la prendre lui aussi à sa façon.

Alors, une fois la porte refermée, commençait la nuit. La nuit terrifiante. Seule, perdue au fond d'un bois, prisonnière dans une cabane en contreplaqué, dont n'importe quel loup à visage d'homme pouvait forcer la porte, dévorée de peur, Lolo se réfugiait contre son Godin où elle jetait parcimonieusement les boulets de sa ration de charbon ; juste de quoi ne pas geler de froid avant l'aube. Elle se dépêchait d'éteindre la lampe à pétrole : elle n'avait droit qu'à un litre par semaine, les clients ne venaient que de jour, pas besoin d'éclairage le jour. Même si l'hiver, pour qu'ils la voient nue, il fallait bien allumer la lampe après cinq heures.

Le moment où ils étaient le plus nombreux à faire la queue dehors. Avides, ils se bousculaient pour arriver en tête, les uns cherchant à doubler la file, les autres engueulant les premiers. Mais, de toute façon, une fois dans la caravane, tous la traitaient comme une chose.

Les épaules de Lolo s'écrasèrent dans le dossier de son siège. Il y avait eu comme un choc venu du moteur, une accélération subite, comme quand on vous pénètre brutalement, qui l'avait plaquée contre le cuir. Car les sièges étaient en cuir ! En cuir fauve ! Le luxe ! Ce que Lolo n'avait jamais connu.

— C'est quoi ? hasarda-t-elle en tendant l'oreille vers le poste.

— Schubert, pièces pour piano, répondit Sallanchet d'une voix hachée.

Lolo se réintéressa aux multiples lumières du tableau de bord :

— Ah ?... Connais pas.

Elle tourna sept fois sa langue dans sa bouche avant d'oser une question :

— Vous n'auriez pas une cassette de Bernard Lavilliers ?

Elle eut un petit sourire en biais vers son acheteur :

— C'est mon dieu... Je l'adore !

Là-bas, dans la bourrasque de neige, le nouveau tableau d'affichage annonçait : « Sortie Louviers, 3 km ».

— Non, fit Pierre Sallanchet, mais tu peux passer sur la radio. On ne sait jamais...

Il lui indiqua rapidement comment procéder. Les touches successives à presser. Lolo se pencha, index gauche tendu. Rien. Pas de Bernard Lavilliers. Nulle part.

— Remets la cassette de Schubert.

Elle obéit et, de nouveau, le piano envahit l'habitacle. C'était inconnu. Très triste, poignant même. C'était qui ? Ah ! oui, Schubert... Mais c'était qui, Schubert ? D'où ça venait ? De quelle époque ? C'était sûrement vieux comme le monde ! De la musique de bourgeois réservée aux bourgeois, des gens comme ce monsieur qui l'avait arrachée à l'abattage pour Turcs et Maghrébins dans sa caravane pourrie. Et puis, pourquoi il l'avait achetée, elle, Lolo ? Et à quel prix ? C'est vrai qu'il était gentil, ce monsieur, mais il l'avait déchirée quand même... Un vieux réflexe de sa jeunesse zonarde lui revint en mémoire : les bourgeois, c'est tous des salauds, tous... « OK, mais celui-là, il m'a sauvée du Yougo. Et il est gentil... »

Il lui sembla entendre, dans le chuintement de l'essuie-glace sur le pare-brise, comme une sorte de mise en garde, d'avertissement :

« Méfie-toi des gentils. Personne n'est gentil. Méfie-toi des gentils... »

Chassés par le balai, les flocons voletaient devant la Mercedes, comme autant de génies malins.

Ce que découvrait aussi Lolo, c’était que dans les voitures de luxe, les mille lumières du tableau de bord éclairent aussi les visages.

Dont celui du conducteur.

Elle se concentra de biais... Non, impossible, il ne pouvait pas être autre chose qu'un gentil. Le profil net. La bouche fine. Le regard droit sur la route.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? lança-t-elle comme on jette une bouée à la mer.

Elle eut cent fois le temps de regretter sa question pendant que les enceintes de la Mercedes continuaient à diffuser Schubert en stéréo. La réponse lui parvint après un temps qui lui parut aussi long qu'une semaine d'abattage en caravane.

— C'était le genre de question que tu posais à Jossip ?

Lolo creusa les épaules :

— Non...

Le grand brun athlétique à côté d'elle enfonça la pédale de l'accélérateur. Histoire de doubler en *quick-down* une R 25 qui s'imaginait pouvoir lutter de vitesse avec une Mercedes. Dehors la neige se calmait. On voyait même la lune au loin à son premier quart.

— Ne me demande plus jamais ce que je vais faire de toi. Jamais. Et puis, tu m'énerves avec tes questions. Ouvre ton imper. Allez, ouvre en grand ! Voilà... Maintenant, presse le bouton, à droite du levier de changement de vitesse.

Une bourrasque glaciale envahit l'habitacle dès que Lolo eut obéi.

— Sors les seins !

Maintenant, elle frémissait, toute nue sur le siège avant droit de la 190 E. Avec Schubert qui se déchaînait dans la stéréo.

Elle eut juste le temps de lire une pancarte annonçant une aire de repos peu après la sortie vers Elbeuf. La Mercedes s'y engagea et s'arrêta près d'un petit arbre chétif qui mettrait bien vingt ans à devenir le majestueux platane qu'il était supposé devoir être. L'endroit était absolument désert.

Pierre Sallanchet sortit une poignée de liasses de sa poche :

— Je t'ai achetée deux cent mille francs. Il y a là deux cent mille autres francs. C'est pour toi. Prends-les, et tire-toi.

Il ouvrit la portière. Il la poussait dehors. Avec les liasses à bout de main !

Lolo se mit à sangloter :

— Vous n'avez pas compris ! Je ne veux pas de votre argent, je veux rester avec vous. Pourquoi vous me torturez ?

Et elle avoua tout, secouée de sanglots qui lui cassaient les épaules :

— Vous ne pouvez pas être un salaud, vous aussi ! Vous ne pouvez pas ! Ce n'est pas possible !

Pierre Sallanchet pressa le bouton qui faisait remonter la vitre avant droite de sa Mercedes.

— Bien sûr que non, petite. Je voulais seulement te mettre à l'épreuve.

Il flatta de la main droite les gros seins aux bouts durs offerts dans l'imper ouvert.

— Une pute comme toi, on s'en méfie, tu piges ? Moi aussi, je suis sur mes gardes. Tu n’es pas la seule.

Bourg-Achard, à mi-chemin entre Elbeuf et Pont-Audemer sur l'autoroute A 13, l'autoroute de Normandie...

Pierre Sallanchet leva le pied, laissant courir ; sa voiture sur son élan. Au péage, malgré la neige et le froid glacial de février, il y avait un peu de monde devant lui. Week-end oblige...

A côté de lui, Lolo n'avait plus ouvert la bouche depuis quinze ou vingt kilomètres. Matée. Et assise comme il l'avait exigé après qu'elle eut osé quelques questions du style : « Je suis une personne humaine après tout, j'ai le droit à la parole, non ? » Et, dans les yeux du grand brun qui l'observaient de côté de temps à autre, la réponse avait claqué, sèche comme un coup de trique :

— Non, tu n'as qu'un droit, c'est celui de te taire. Tu n'es qu'une pute à cinquante balles la passe que j'ai achetée beaucoup plus cher que son vrai prix uniquement parce que j'ai des raisons bien précises qui ne te regardent pas. J'ai été gentil avec toi, d'accord. Je veux bien continuer à l'être, mais ne vas pas chercher le Pérou. Tu vas savoir assez vite pourquoi.

Lolo donc, son imper rejeté très bas sur les ' coudes était assise cuisses ouvertes à l'équerre, seins lourds offerts au pare-brise et bras croisés derrière les reins.

Pierre Sallanchet avait choisi la file « Cartes de crédit ». Il introduisit sa carte bleue dans la fente. Attendit les déclics mécaniques de la boîte extérieure. A côté de lui, Lolo frémissait de toute sa poitrine : sur le tableau de bord de la 190 E, le témoin du thermomètre extérieur indiquait trois degrés cinq. Et la tempête de neige redoublait d'énergie.

La boîte recracha la carte bleue. Et le reçu que Pierre Sallanchet négligea en remontant sa vitre. La barrière se leva.

C'est à ce moment précis que se produisit le premier incident.

Lolo sursauta et referma automatiquement sur elle les pans de son imper, tandis que le sang refluait des lèvres de Pierre Sallanchet.

Deux gendarmes auréolés de flocons de neige lui faisaient signe de se ranger à droite après le péage. Du côté d'une construction basse, en dur,

cernée de voitures à gyrophares et de motos.

Un moustachu se pencha à la vitre que Pierre Sallanchet avait bien dû baisser :

— On vous a relevé à cent quatre-vingt-treize kilomètres à l'heure au radar de Maison-Brûlée. Vous pouvez contester. C'est votre droit. Mais il faut nous suivre pour le constat.

Ils étaient trois « clients » dans le poste de gendarmerie. Les trois voitures, la 190 E et deux BMW, étaient garées en épi devant le bâtiment. Il y eut un bref échange de regards entre les contrevenants, puis Pierre Sallanchet s'attacha à remplir un formulaire qui exigeait jusqu'aux noms et prénoms de ses père et mère.

A côté de lui, les conducteurs des BMW ne discutaient pas. BMW 25 I dans chaque cas. Des machines qui montent sans problème à deux cent trente kilomètres à l'heure.

Avec une certaine anxiété, il songea à Lolo qui attendait sur le parking, toute nue sous son imperméable refermé.

— Il y a quelque chose que je ne pige pas, fit-il. Une 190 E à boîte automatique, c'est donné pour cent quatre-vingt-cinq kilomètres/ heure.

Le gendarme assis en face de lui ne sourit même pas :

— Vous avez été calibré à cent quatre-vingt-treize chrono. Un radar, ça ne se trompe pas.

Pierre Sallanchet se voûta :

— OK, je n'ai rien à dire. Je voudrais juste le numéro d'ordre de mon PV, s'il vous plaît.

Le gendarme se cabra.

— Mais il n'y a pas de numéro d'ordre !

Sallanchet se pencha :

— Appelez votre brigade. Je sais qu'il y a un numéro d'ordre. J'ai le droit de l'avoir.

Lolo se faisait toute petite dans la Mercedes : trois gendarmes tournaient autour de la voiture. Attentifs. Elle pressa un bouton pour baisser sa vitre d'un centimètre. Et elle entendit :

— Cent quatre-vingt-treize chrono... Merde, ils mentent chez Mercedes, sur la vitesse de leurs bagnoles...

— Même pas une 2, 5 litres, estima le plus gros, juste une 190 normale.

Ils avaient tous les trois l'air de considérer la bagnole avec respect. Et envie.

L'un d'eux, un grand maigre à cheveux jaunes, se pencha :

— Vous avez vu les pneus ? Et le bas de caisse ? Ma parole, ils ont joué au trial avec cette bagnole ! Non mais, Roger, tu as vu la boue sur le bas de caisse ?

Il neigeait de plus belle sur le parking du péage de Bourg-Achard. Le gendarme prénommé Roger inclina sa bedaine « serrée » d'un baudrier depuis longtemps relâché :

— Tu te trompes de problème, Michel, fit-il. Tu as vu la fille à l'intérieur ? Tu as déjà vu une pute ?

Ils se retournèrent tous les trois : le chef revenait avec le conducteur, lui serra la main et le gratifia d'un « Au revoir, monsieur », presque déférent.

Quand même, une minute plus tard, les gendarmes du poste de Bourg-Achard avaient comme un mauvais goût dans la bouche.

Primo : ils le savaient, eux. Une 190E Mercedes vendue pour cent quatre-vingt-cinq kilomètres/heure maximum sur catalogue, ça vous tape du deux cent-treize chrono en réalité si on appuie à fond sur le champignon.

Et puis, secundo : le « client » relevé au radar en excès de vitesse caractérisé avait exigé ce que seuls les « initiés » demandent après le constat. Le numéro d'ordre du PV, un renseignement que seuls les gens au courant des combines ont besoin d'avoir.

Donc, le client connaissait les combines officielles. Et donc, il faisait partie de la Nomenklatura.

Ou, du moins, il avait des appuis de ce côté-là...

Le chef du poste de gendarmerie du péage de Bourg-Achard se tourna vers ses subordonnés :

— On écrase, compris ?

Il y a toujours un jeunot pour faire semblant de ne pas comprendre :

— Excusez-moi, chef, mais sur le siège passager, il y avait une pute. Elle était nue sous son imper, ça se devine au quart de tour. Vous voyez ce que je veux dire ? Un bourgeois en mocassins Gucci qui roule à cent quatre-vingt treize chrono sur la route de Deauville avec une pute assise à côté de lui...

Il marqua un temps d'arrêt avant d'ajouter :

— Curieux en plus, non, cette boue sur la caisse de la bagnole, particulièrement à l'intérieur des ailes ? Merde, c'est bizarre, non ?

Son supérieur hiérarchique observa longtemps les feux arrière, jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans le brouillard.

— Oui, curieux... Et quand je pense qu'à la vitesse où il roulait, c'est du six mois minimum de retrait de permis, sans compter l'amende, et qu'il va tout faire sauter...

Il soupira :

— Allez, on retourne s'occuper des deux autres.

Lolo avait automatiquement rouvert son imper. Muette. Où allaient-ils ? Elle n'en savait rien. Les pancartes se succédaient : Bonneville, Pont-Audemer, Beuzenville... Tiens, son nouveau maître ralentissait. Sortait de l'autoroute. Direction Honfleur. Bon, on allait à Honfleur, va pour Honfleur. Mais non, au bout d'une dizaine de kilomètres, la Mercedes prit une petite route étroite sur la gauche et, trois minutes plus tard, s'engagea dans une allée forestière. Un peu plus loin, à la sortie du bois, elle s'arrêta devant une barrière flanquée d'une maison de gardien.

Pierre Sallanchet coma. Un vieil homme sortit de la maison et vint ouvrir la barrière. Et il salua d'un mouvement de tête quand la voiture passa devant lui.

— Mince, murmura Lolo, sidérée, en contemplant la façade d'une grande bâtisse éclairée par des projecteurs, c'est un palais chez vous !

Pierre Sallanchet lui sourit tout en allant se ranger devant le grand escalier :

— Attends de voir l'intérieur, fit-il. Tu m'en diras des nouvelles.

En haut des marches, la haute porte vitrée s'ouvrit sur une domestique eh robe noire et tablier blanc, les cheveux grisonnants tirés en chignon bas. Une Asiatique.

— Monsieur a fait bonne route ? demanda-t-elle avec un très léger accent oriental quand Pierre Sallanchet eut atteint le perron avec Lolo.

— Très bonne, Wanda, merci. Mon sac est dans le coffre.

Il poussa Lolo à l'intérieur.

— Enlève ton imper, fit-il. Tout de suite. Voilà... Pose-le sur la chaise, là. Et suis-moi.

Il l'entraîna, dansante sur ses semelles hautes comme des cothurnes jusqu'à une porte à double battant qu'il ouvrit :

— Entre, reprit-il. N'aie pas peur. Personne ne te fera de mal.

Elle obéit et, tout de suite, un affreux malaise la saisit : assis dans des canapés au milieu d'un salon immense meublé comme ceux qu'on voit à la télévision dans les feuilletons à histoires de haute bourgeoisie, quatre hommes l'examinaient tranquillement, le verre à la main.

— Elle s'appelle Lolo, dit Pierre Sallanchet.

Il lui souleva les seins de la paume :

— Vous pigez pourquoi, non ?

Il y eut des rires.

— Avance, reprit Sallanchet. Qu'on te voie bien. Allez, avance !

Elle obéit, le cœur battant la chamade. Ces rires... Ces yeux braqués sur elle... Une inexplicable peur panique l'envahit et elle éclata brusquement en sanglots.

Un bras puissant s'enroula autour de sa taille, elle se sentit comme soulevée de terre, plaquée contre une masse de muscles et de douceur à la fois qui se voulait un rempart contre le regard de ces quatre inconnus dans un décor de rêve et qui la détaillait sans complaisance, elle, l'ex-zonarde devenue pute à seize ans pour survivre.

Le visage enfoui dans le veston de cachemire, un peu enivrée par le parfum d'un after-shave de luxe, elle finit par relever la tête :

— Je vous en prie, balbutia-t-elle dans le cou de celui qui l'avait achetée. Dites-leur d'arrêter de rire. Je vous en prie...

Pierre Sallanchet enlaça Lolo comme un héros de roman enlace une princesse avant le départ de la valse. Une princesse nue. Une

princesse aux cheveux décolorés encore humides. Une princesse chaussée de cuissardes en plastique, à semelles compensées, d'une vulgarité de photo porno.

— Personne ne te veut du mal ici, murmura-t-il en mordillant son oreille. Personne.

Il lui réunit les poignets dans le dos d'une seule main et de l'autre, il lui cambra les reins d'une chiquenaude :

— Tu es belle. Tu es désirable. Tu as des seins merveilleux. Montre-les. Présente-les.

Il colla sa bouche au creux de son cou :

— Donne-leur envie de toi. C'est tout ce que je te demande.

Vaincue, Lolo se cambra, poitrine dressée. Son acheteur lui lâcha les poignets :

— Allez, avance... Voilà... Comme ça... Tu vas et tu viens... Comme ça...

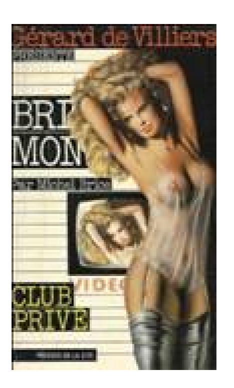
Elle se redressa. Fière, seins offerts, reins cambrés.

Et elle fut heureuse. Heureuse de tous ces regards d'hommes sur son corps offert.

C'était le genre de regards qu'elle connaissait bien ! Des regards dans lesquels on pouvait lire comme en sous-titre :

« Continue comme ça, ma salope, et ça va être ta fête. »

CHAPITRE III



Le poste de télévision ne diffusait plus maintenant qu'un nuage grisâtre de points lumineux et scintillants, mais personne, dans le bureau de Charlie

Badolini, patron de la Brigade Mondaine, ne songeait à se lever pour interrompre l'image.

Il y eut l'arrêt du ronronnement du magnétoscope et un claquement : la cassette était arrivée en bout de course. Aimé Brichot sursauta et se leva pour presser le bouton de réembobinage. Et il restait là, debout les bras ballants, pâle comme la mort. Aussi pâle que l'étaient Boris et le patron...

— Pas de doute, finit par murmurer Charlie Badolini, cette saloperie a été tournée en France. Les meubles, le décor. Sûrement un château.

— Oui, approuva Boris. Et les scènes en extérieur, vous avez remarqué ? Le parc français typique. Les bordures de buis taillées au cordeau. La pièce d'eau.

Charlie Badolini fit tourner sa Celtique maïs entre pouce et index, étudiant les volutes bleues qui montaient du bout incandescent comme si rien d'autre ne l'intéressait plus.

— Et voilà... fit-il sombrement. Bon Dieu, on va avoir du pain sur la planche...

Ils restèrent silencieux tous les trois un bon moment. Essayant chacun de chasser de sa mémoire les images de la terrifiante cassette vidéo qu'ils venaient de subir pendant plus d'une heure. Des images qui dépassaient tout ce qu'on peut imaginer.

— Bon, finit par dire Charlie Badolini. Reprenons tout à zéro. Et d'abord, comment cette cassette est-elle arrivée jusqu'à vous ?

Boris se passa la main sur le front : il transpirait encore :

— Par le SRPJ de Versailles. La cassette leur a été apportée par la gendarmerie de Chevreuse. Elle a été trouvée hier matin dans une voiture qui avait fait au moins trois tonneaux avant de se disloquer dans le fossé, à la sortie d'un virage en épingle à cheveux près des Vaux-de-Cernay. Une plaque de verglas.

Il releva la tête :

— Évidemment, le conducteur était mort quand l'estafette des gars de Chevreuse a découvert la voiture par hasard. Le type n'avait pas mis sa ceinture de sécurité. Il a été tué sur le coup, on l'a retrouvé la tête complètement retournée, le visage côté nuque. La cassette était dans la boîte à gants.

Charlie Badolini lâcha le gros mot classique et puis :

— Et en plus, on n'a pas de bol... Il ne parlera plus jamais...

Il se ralluma nerveusement une cigarette :

— Qui c'est ?

— Un dénommé Vaudray, quarante-cinq ans, industriel à Trappes. Matériel téléphonique haut de gamme, une usine de quatre-vingts employés. Beaucoup de pognon, bien sûr. Il en faut, hein, pour se payer un truc comme ça ! D'ailleurs, on sait à peu près combien il l'a payée, la cassette. Ils sont rapides, les collègues de Versailles. Ils ont déjà épluché les trois comptes bancaires du type. Cinq gros retraits d'argent liquide en deux mois. Pour un total approchant le million de francs, qui doit être, d'après les renseignements que j'ai, le vrai prix. Le reste, il a dû le prendre sur une caisse noire de son entreprise par exemple. Mais là, la vérification va être plus lente à effectuer.

— En effet, les gars de Versailles ont fait du bon boulot. Mais je suppose qu'ils devaient avoir quelques informations sur le personnage avant l'accident. Il y a un dossier de ce Vaudray ?

— Exact. Les RG[1] leur avaient demandé une enquête approfondie sur lui l'année dernière. L'entreprise de Vaudray faisait partie d'un gros contrat des Télécoms avec l'Egypte pour la modernisation du réseau téléphonique du Caire. Comme vous le savez, dans ces cas-là, on fait toujours des vérifications sur le profil de l'entreprise et sur la personnalité de son patron.

— Alors ? Il était net, le dossier Vaudray ?

Boris soupira :

— Hélas oui. Absolument net. Marié, trois enfants. Pas de maîtresse. Lève-tôt, couche-tôt. Aucun vice apparent.

Il sourit :

— Même pas le tabac...

Le patron de la Brigade Mondaine ignora :

— Et les fréquentations ?

— Membre du golf de la Boulie. Avec un bon handicap entre parenthèses : douze. Et membre du Rotary-Club de Versailles où il habitait. Très actif, généreux de sa personne. Le cœur sur la main. Toujours prêt à rendre service.

— Et amateur de ces ordures... grogna Charlie Badolini en tendant son index jauni vers le magnétoscope.

Il roula des yeux :

— Bon. Reste à trouver le loup. Le truc caché derrière la belle façade respectable. Parce qu'en plus, je parie qu'il allait aussi à la messe ? Non ?

Boris secoua la tête :

— Non. Au temple. Il était protestant.

Charlie Badolini ricana. Voilà qui allait jeter un pavé dans la mare de la fameuse moralité irréprochable des protestants !

Les doigts croisés, il fit craquer une à une les jointures de ses mains. Aimé Brichot sursauta :

— Je vous en prie, patron, non ! lança-t-il brusquement.

Les images de cette ignoble cassette, qui s'intitulait innocemment *Le cinq à sept de Paquita,* lui revinrent avec force. Notamment certaines scènes, filmées en gros plans, qui étaient particulièrement atroces : l'héroïne « craquait » littéralement de tous ses membres...

Charlie Badolini reposa doucement ses mains bien à plat sur le cuir fauve de son bureau Empire.

— Excusez-moi. Vous avez raison...

Lui aussi, comme Boris et Aimé, était bouleversé par ces images que la bande-son, avec les hurlements insoutenables de Paquita, rendait plus terrifiantes encore.

Le poing de Charlie Badolini s'abattit sur le cuir du bureau avec une violence inouïe.

— Chez un type organisé comme ça, avec une existence aussi méticuleuse que la sienne, cria-t-il à faire exploser les vitres donnant sur la Seine, il y a forcément des blancs ! Des zones camouflées ! C'est impossible qu'on ne trouve pas de faille !

Boris attendit que Charlie Badolini ait repris son souffle :

— Oui, patron. Et il y en a.

Charlie Badolini attrapa sa Celtique maïs dans le cendrier et aspira goulûment :

— Ah, enfin une bonne nouvelle ! Pourquoi n'avez-vous pas commencé par là ?

Boris hocha lentement la tête :

— Ce n'est pas obligatoirement une bonne nouvelle. Juste un début de soupçon de bribe d'indice... Voilà : il faut que je vous explique. Au Rotary-Club, les réunions sont hebdomadaires. Fixées à l'avance pour chaque Club. Le jour et le lieu sont indiqués dans l'annuaire publié tous les ans. Au Club qu'il fréquente, les réunions ont lieu le lundi soir. Or, il se trouve que chaque deuxième lundi du mois, Vaudray ne pouvait pas venir à la réunion.

— Motif ? jeta avidement Charlie Badolini. Ils le savent sûrement, au SRPJ de Versailles.

— Oui. Une association d'aide aux handicapés mentaux à Paris à laquelle Vaudray apportait son concours. En tant qu'expert aux comptes.

— Je ne vous suis pas, avoua Charlie Badolini. Où est la faille ?

Boris se pencha :

— Patron, quand les collègues de Versailles ont fait leur enquête sur Vaudray l'année dernière, ils ont noté ça et puis c'est tout. Il faut les comprendre : ça cadrait tellement avec le reste du personnage, le coup de l'association d'aide aux handicapés mentaux dont Vaudray allait faire les bilans chaque deuxième lundi du mois...

« Seulement, ils ont vérifié depuis avant-hier... Patron, cette association, 27 ou 37 rue François-Ier, je ne me souviens plus du numéro exact, elle n'existe pas !

Il arrêta d'un geste Charlie Badolini :

— Excusez-moi. Il n'y a pas que ça. Au club de golf de la Boulie, la direction a raconté que Vaudray allait parfois jouer ailleurs. Dans d'autres clubs. C'est une pratique courante chez les golfeurs. Ils aiment changer de parcours. On va prendre dans un autre club ce qu'on appelle un « green-fee », un droit de jouer pour la journée, vous voyez ?

— Parfaitement, poursuivez...

— Vaudray affectionnait tout particulièrement, paraît-il, le parcours du golf de Deauville. Il y allait au moins une fois par mois. Il plaisantait même, au bar du Club-House de la Boulie, en disant que ça le gênait d’abandonner sa femme pour ces escapades, parce que les golfeurs, ça n'a pas toujours une femme golfeuse, c'est même rare.

Il tendit du feu à Charlie Badolini :

— Finalement, les collègues de Versailles nous ont drôlement mâché le boulot. Un « green-fee », ça s'inscrit sur le registre des comptes d'un club. Or il y a six mois que Vaudray n'a pas pris de « green-fee » au club du golf de Deauville. Conclusion ?

Charlie Badolini le fixa :

— Un : chaque deuxième lundi du mois du côté de la rue François-Ier, il se passe des trucs pas nets qui justifient pour l'alibi, en cas d'accrochage ou de PV pour stationnement interdit par exemple, que Vaudray ait localisé par là son association bidon pour handicapés mentaux. Et de deux : il se passe d'autres trucs pas plus nets le week-end dans la région de Deauville.

Il sourit :

— Ça vous va comme réponse ?

Boris lui rendit son sourire :

— Cinq sur cinq, patron. On a déjà un petit quelque chose à se mettre sous la dent, non ?

Charlie Badolini chassa de la main un nuage de fumée :

— Ouais... Un tout petit quelque chose... Et le carnet d'adresses de ce Vaudray, qu'est-ce que ça donne ?

Aimé Brichot toussota :

— Ils l'épluchent à Versailles, mais à mon avis, ça ne servira à rien.

Il remonta son nœud de cravate :

— Vous mettez le code de votre carte bleue dans votre carnet d'adresses ? Non. Alors, vous imaginez qu'un type aussi prudent, aussi organisé que Vaudray, prendrait le risque d'inscrire des noms, des adresses ou des numéros de téléphone compromettants sur son carnet personnel ? Ce serait de la folie.

Charlie Badolini admit d’une rapide inclinaison de la tête :

— Avant-hier matin, reprit-il, c'était le deuxième mardi du mois. Donc la veille au soir, le deuxième lundi du mois... La réunion de l'association pour handicapés... L'excès de vitesse en pleine nuit... Pourquoi dans les virages des Vaux-de-Cernay ? Il habitait Versailles. Pourquoi faire le détour par là-bas pour aller de Paris à Versailles ? Ça ne colle pas.

— Non, patron... Et ça veut dire un truc qu'il va falloir trouver. Il était pressé. Pourquoi ? Parce qu'il venait d'acheter la cassette. Et qu'il fonçait

chez lui pour se la passer. Le plus vite possible. En cachette de sa femme, déjà couchée, et sachant qu'il rentrait toujours tard de la rue François-Ier.

« Et ça veut dire aussi que ce n'est pas à Paris qu'on lui a vendu la cassette. Mais dans un endroit d'où on vient quand on passe par les Vaux-de-Cernay pour rentrer à Versailles.

« Rambouillet, par exemple. Prenez une carte. Ça colle...

Il se leva :

— Patron, on commence juste, hein ? Mais on sait déjà au moins trois choses sûres. Deauville et ses environs. La rue François-Ier ou une rue voisine. Et un endroit capital du côté de Rambouillet, ou dans ce coin-là.

Charlie Badolini approuva :

— Exact. Maigre, mais exact.

Il marqua un temps d'arrêt :

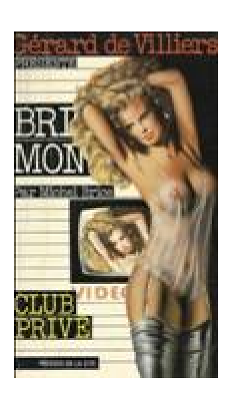
— L'épouse sait pour la cassette ?

— Non, et heureusement pour elle. Les gendarmes de Chevreuse ont eu le réflexe de se la passer tout de suite. Ils se sont bien gardés de lui en parler.

— Tant mieux pour elle... Et j'imagine que l'enterrement a dû rameuter toute la bonne société versaillaise ?

— Oui, patron, fit sombrement Boris. Le salopard est parti sous les larmes et les regrets éternels. Mais croyez-moi, on va lui faire cracher son secret, même mort...

CHAPITRE IV



Lolo s'étira voluptueusement dans ses draps. Des draps en soie rose. En soie ! Ça existait ! Et elle était couchée dedans ! En vrai ! C'était pour ça qu'un homme était venu l'acheter à Jossip dans sa caravane d'abattage ? L'avait payée deux cent mille francs ! Pour l'installer ici dans le luxe le plus absolu. Le luxe que seul un tirage du super gros lot du loto lui aurait permis d'espérer. Juste pour ça ? La vie de cocagne depuis vendredi soir : caviar, foie gras, champagne, lingerie fine, parfums fous, peignoirs de lamé et mules merveilleuses par douzaines dans les placards de la garde-robe attenante à son appartement. Son appartement à elle toute seule ! Avec vue sur un parc immense, cèdres bicentenaires, pelouses à l'infini, pièce d'eau digne de Versailles où nageaient mollement des cygnes.

Et s'il n'y avait eu que ça !...

En plus, elle était honorée. Fantastiquement. Ah, comme elle avait été idiote d'avoir eu peur, le soir de son arrivée ici ! Le soir de la présentation aux quatre amis de Pierre dans le grand salon. Parce qu'elle avait fini par savoir le prénom de son acheteur. Tous si charmants, si gentils tous les quatre. Et qui se succédaient, les uns après les autres, pour lui faire l'amour. Ça n'arrêtait pas. Ils finiraient par la tuer. Délicieusement.

Pierre d’abord, bien sûr. Il était inépuisable. Inlassablement, il lui labourait, avec cette douce sauvagerie qui fait fondre de reconnaissance les filles de la race de Lolo, les trois chemins qu'une femme peut offrir à un homme. Sans compter le quatrième, le sillon entre les seins qu'on serre soi-même à deux mains pour mieux envelopper le membre épais qui va et vient entre les deux globes de chair aux bouts dressés. Et soudain, le jet, le merveilleux jet de sperme bouillant qui gicle par saccades dans la gorge, sous le menton, qu'on essuie avec les doigts, qu’on porte à ses lèvres, qu'on porte à sa langue et qu'on avale en ronronnant.

Puis, il y avait Vladimir. Un barbu ; lui, c'était plutôt le genre à la hussarde : « En levrette sur le pouf, vite fait bien fait, ma Lolotte ». Pour Vladimir, c'était la sodomie et rien d'autre. A la turque. Lolo connaissait, six mois de caravane oblige. Mais finalement, on s'y fait. Des racontars entre petites novices effarouchées, au début, dans des arrière-salles de bistrots des Halles, la terreur de la sodomisation. Tu parles... C'est bon. Ils croient vous enc... les mecs. Vous dominer. Et c'est eux qui gueulent comme des veaux sous la mère en se vidant en vous. Il y a longtemps que ça ne fait plus mal ! S'ils savaient, les cons...

Ensuite, il y avait Frédéric. Avec un nom compliqué, lui. Deux noms accolés par un trait d'union. Elle avait vite oublié. Quelle importance ? Lui, c'était l'intello de la bande. Maigre, pâle, une mèche noire sur l'œil. Il arrivait avec un gros bouquin à la main. L'air grave. L'œil cerné. Il fallait que Lolo s'agenouille au pied du lit, seins soulevés à deux mains, cuisses écartées et chaussée des cuissardes qu'elle portait lors de son arrivée, pour l'écouter lui lire interminablement des histoires à dormir debout, écrites paraît-il par un certain marquis de Sade du temps passé. C'était des aventures rocambolesques de filles sauvées d'un tragique destin aux mains de bandits de « grand chemin » par des chevaliers ou des évêques qui les emmenaient ensuite dans des couvents mystérieux pour leur faire subir des « sévices » finalement beaucoup plus cruels que les « outrages » somme toute bien classiques qu'elles auraient endurés, captives des gueux.

Lolo écoutait Frédéric lui réciter d'une voix de procureur ses énormités, docilement, bien à genoux comme il fallait. Et les « lolos » bien présentés à deux mains. Si ça pouvait lui faire plaisir, à ce maniaque de la lecture, de lui expliquer comment on suspend des filles à une poutre par les poignets avec un pavé de grès accroché à chaque cheville, c'était son affaire, non ?

Ou encore de lui détailler d'une voix « mourante » comme je ne sais plus quel comte avait saigné à la lancette sa femme jour après jour jusqu'à ce qu'elle meure, exsangue, dans ses bras.

Ou bien aussi, changeant de registre, et de texte, de lui livrer, avec des accents pathétiques dans la voix, le rapport de police d'époque, miraculeusement sauvé des autodafés de la Révolution, au dernier rouage d'une fille sous Louis XV, en 1776.

Là, Lolo avait relevé la tête.

— Rouage ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Et puis, elle avait ajouté avec un bon sourire :

— Je ne suis pas beaucoup allée à l'école... Je viens de la rue vous savez... Le pré Saint-Gervais. J'ai commencé à tapiner vers seize ans. Alors les mots compliqués, faut me traduire.

C'était hier après-midi, peu après quinze heures. Lolo se rappelait parfaitement l'heure, ce matin de dimanche, en s'étirant dans ses draps de soie rose, en attendant que Wanda, la bonne cambodgienne, lui apporte comme hier matin un plateau de petit déjeuner. Café bouillant, lait chaud, marmelade anglaise, toasts et beurre de Normandie.

Frédéric avait nerveusement relevé la mèche noire qui lui barrait la moitié du front. Fils de famille, évidemment, avait jugé Lolo avec son flair de zonarde. « Tu es plein aux as, mais tu as peur des femmes, tu n'es pas pédé, mais les femmes te font peur. J'en ai vu des comme toi dans ma caravane... A la pelle, ces types qui viennent à la pute parce qu'ils ont peur des femmes... Finalement, Jossip avait raison : tous les clients à putes sont des lopes. Un homme, un vrai, ça drague. Ça offre un verre, ou un déjeuner, ou une chambre d'hôtel. Mais ça ne paye pas pour le coup tiré. Jamais... »

Lolo s'étira encore dans ses draps. Cette scène de la veille était restée gravée dans sa mémoire, elle la revoyait défiler devant ses yeux, comme les images d'un film, dans ses moindres détails.

Elle était en train de rêvasser en se mordillant les peaux mortes autour des ongles. Comme il n'avait pas répondu, elle avait ajouté d'une voix aguichante :

— Vous me baisez quand à la fin ?

Le Frédéric, cramoisi, rouge d'exaltation, avait bondi, avec son vieux bouquin qui puait le moisi à la main. La toisant du haut de son mépris, il avait éructé :

— Ignare ! Illettrée ! Tu ne vas pas me dire que tu ne sais pas ce que rouer veut dire !

Lolo était toujours à genoux. Pour elle, c'était une position « naturelle » depuis l'âge de seize ans. Pas de problème de ce côté-là. Quand on se met à genoux et à poil, devant un client, il paye double. Les hommes c'est comme ça. C'est des cochons.

Qui payent.

Lolo se rappelait tout. Elle avait pris un air aussi niais que possible pour répondre :

— C'est vrai, je ne sais pas. Faut m'expliquer...

Frédéric avait expliqué, arpentant la chambre luxueusement meublée. Le rouage, c'était un supplice d'avant la Révolution.

— On met le criminel sur une roue de charrette, tu comprends ?

— Attaché ? avait demandé Lolo.

— Bien sûr. En croix. En croix sur la roue... Et puis, on lui casse les membres à coups de barre de fer.

Après Vladimir « le sodomiste », après Frédéric « le lecteur de texte », dont le sexe était tout petit dans la bouche de Lolo, tout maigre, tout « intello », il y avait eu Jean-Marie. Incroyablement vieille France. Respectueux dans les formes. Mais qui lui était entré dans la gorge comme un soudard.

Puis Francis, le juif pied-noir. Qui sentait le bouc et aussi infatigable que Pierre. Pierre son acheteur.

Il était neuf heures du matin. Le soleil était levé depuis peu. Lolo s'en mettait plein les yeux du décor fantastique qui l'entourait, ce dimanche matin dans une propriété de rêve quelque part du côté de Honfleur.

Qu'est-ce que c'était doux tout ça !...

Mais pourquoi fallait-il que rôde, dans la chambre aux murs tapissés de toile de Jouy, le fantôme de Frédéric, avec ses yeux fous et sa mèche qui lui barrait le front ? Pourquoi fallait-il que résonne l'écho de sa voix quand il s'était finalement décidé à lui répondre ?

Le souvenir de cette réponse s'était imprimé dans le cerveau de Lolo comme une marque au fer rouge.

Puis Frédéric, le visage tourné vers la fenêtre, perdu dans la contemplation du parc gelé, avait poursuivi de sa voix lente, molle :

— Elle s'appelait Jeanne Bourdier. Peu importe ce qu'elle avait fait. Le rapport de police de l'épôque dit qu'elle était blonde aux yeux bleus. Et jolie. Ils l'ont rouée en place de Grève.

Et, comme s'il craignait que subsiste la moindre ambiguïté, il avait répété :

— C'est-à-dire qu'ils l'ont attachée, en croix, sur une roue de charrette. Puis le bourreau s'est mis à cogner. A coups de barre de fer, il lui a brisé tous les membres. Tour à tour. En public. Avant de l'étrangler, agonisante. Tous les os du corps avaient craqué les uns après les autres sous le choc du bâton de fer du bourreau masqué.

Lolo cala bien son dos dans ses oreillers de soie rose. On frappait à la porte. Discrètement.

— Oui ? fit Lolo.

La voix de la Cambodgienne lui parvint assourdie :

— C'est votre petit déjeuner, Mademoiselle.

Lolo remonta ses draps sur sa poitrine :

— Entre.

Et comme hier matin, ce fut de nouveau le conte de fées. Le plateau que Wanda apportait en silence. La cafetière fumante, la vaisselle de porcelaine translucide. Trois pots de confitures différentes, des croissants chauds et des toasts. Ah, la fabuleuse odeur des toasts ! Comment avait-elle pu vivre jusqu'à hier sans savoir ce que c'était au juste ? Dans un hôtel de passe des Halles, avant l'abattage, elle n'avait droit qu'à un Nescafé biscotte rapide : le premier client du matin s'annonçait déjà. Quant aux six mois de caravane, le petit déjeuner s'y réduisait à un verre d'eau et un croûton de pain. Une fille en punition, c'est punie en tout. Le premier mois, elle n’avait même eu droit qu'à des boîtes de Ron-ron pour toute nourriture...

Lolo releva la tête, interdite : Wanda restait plantée au bord du lit sans poser le plateau dessus comme hier.

— Qu'est-ce que tu attends ? jeta Lolo durement.

C'était bon d'être servie ! On s'y fait vite...

Les petits yeux fendus de la Cambodgienne la fixèrent.

— Excusez-moi, Mademoiselle, mais il faut vous asseoir hors des draps.

Lolo battit des paupières :

— Ah bon ? C'est nouveau ça. Et pourquoi, s’il te plaît ?

La voix chantante de Wanda repartit :

— Les Messieurs le veulent, Mademoiselle. Ils veulent que vous preniez votre petit déjeuner assise, nue sur le lit. Je transmets, c'est tout. Mais c'est un ordre, vous savez ?

Lolo rougit brutalement.

— Bon... Très bien...

Elle rabattit ses draps et s'assit dessus, fuyant le regard de Wanda pendant que celle-ci posait enfin le plateau devant elle avant d'aller tirer les rideaux de la fenêtre au maximum. Le soleil était sorti des nuages et donnait à flots sur le lit. Puis une fois sur le pas de la porte :

— Bon appétit, Mademoiselle.

Restée seule, Lolo haussa les épaules. Qu'est-ce qui lui avait pris de rougir ? Être nue, n'était-ce pas une condition naturelle ? Elle attrapa un croissant et l'entama voracement tout en se servant du café.

De l'autre côté de la glace sans tain faisant lace au lit, Francis le pied-noir mit en route sa caméra vidéo. La voix de Pierre Sallanchet s'éleva dans son dos, assourdie :

— Ça va pour la lumière ?...

— Oui, parfait.

Francis ricana doucement :

— Génial. Regarde comme elle dévore... Je vais peut-être modifier le script. On commencera par cette scène-là. Bien sage. Bien normale. La fille à poil sur son lit qui s'empiffre de toasts et de croissants. Oui, le meilleur début...

Pierre Sallanchet étudia le spectacle encore un instant puis il alla se glisser derrière les rideaux masquant la porte. Il les referma soigneusement avant d'ouvrir : pas question de laisser entrer du jour extérieur dans la pénombre du cabinet secret.

Dix secondes plus tard, il était dans le long couloir à moquette épaisse et descendait gaiement le grand escalier pour aller s’installer dans la bibliothèque où l'attendaient les journaux du matin. Vladimir y était déjà, qui lui montra une enveloppe sur la table basse.

— Les cent-soixante mille francs y sont. Vérifie.

Deux cent mille divisés par cinq, soit quarante mille francs chacun pour Lolo, achetée en commun... Sallanchet empocha l’enveloppe.

— Inutile, merci.

Il s’assit et prit le *Journal du Dimanche.*

— Comment va Lolo ce matin ? interrogea le barbu sans lever le nez de son *Figaro.*

— Au poil. Francis la filme en plein petit déjeuner. Il voudrait finalement commencer la cassette par cette scène-là. Il a peut-être raison. Enfin, on verra au montage...

Il se mit à feuilleter son journal. A côté de lui, Vladimir allumait une cigarette. Matin paisible dans un petit château de rêve dans la campagne enneigée sous un soleil idéal, au-dessus de Honfleur...

Pierre Sallanchet se pencha soudain sur son journal et ne bougea plus :

— Merde... fit-il. Je n'aime pas ça. Mais pas du tout.

Vladimir le fixa :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu en fais une tête !

Sallanchet reposa doucement son journal sur ses genoux :

— Vaudray est mort. Accident de voiture. Il y en a dix lignes. Avec un petit topo sur la perte pour l'industrie française du téléphone.

Le barbu haussa les épaules :

— Et alors ? Où est le problème ? Il est mort !

Il ne parlera pas.

— Sans doute, mais le problème est qu'il s'est tué dans la nuit de lundi à mardi. Il a dérapé dans un virage sur le verglas aux Vaux-de-Cernay, A mi-chemin entre chez toi et Versailles. Tu piges ? Juste après être venu chez toi prendre livraison de la dernière cassette...

Le barbu se contracta :

— Aïe... Il avait donc encore la cassette sur ! lui...

— Sûrement, répliqua sourdement Pierre Sallanchet. Et moi, je vois ça d'ici comme deux et deux font quatre : je te fiche mon billet que la cassette est déjà chez les flics... Et à la Brigade Mondaine...

Vladimir se leva et alla contempler le parc.

— Bon, réfléchissons. Et pas de panique. C'était un maniaque, Vaudray, il savait qu'il était hors de question de laisser la moindre trace. OK, c'est la tuile que les flics aient découvert ça, mais ils ne sont pas plus avancés pour l'instant.

— Oui. Pour l'instant...

L'autre leva les bras au ciel :

— Mais enfin, arrête de déconner ! Quel moyen auraient-ils de remonter jusqu'à nous ? Le réseau est verrouillé béton. Et il est mort, Vaudray. Un mort, ça ne parle pas, hein ? OK, on va alerter tout le monde et passer la consigne : redoubler de précautions. Réétudier tous les paravents. Non, crois-moi, ils ne trouveront rien.

Pierre Sallanchet croisa les doigts :

— Espérons... Mais quand tu dis que le réseau est verrouillé béton, tu exagères légèrement.

« Exemple, pour n'en citer qu'un : le mac yougoslave à qui j'ai acheté Lolo. Suppose qu'un jour, pour une raison X, la cassette Lolo remonte jusqu'à lui, qu'il la voie, qu'il reconnaisse sa Lolo. Qu'est-ce qu'il va faire, dis-moi un peu ? Il n'a pas l'air con. Sûr qu'il a relevé le numéro de la Mercedes. Une supposition qu'il me retrouve. Chantage... Ou bien débarquement chez les flics pour vendre son information...

Il s'arrêta :

— Vladimir, il y a un truc que je ne t'ai pas dit. Vendredi, en venant ici, je me suis fait piquer en excès de vitesse à Bourg-Achard. D'accord, j'ai passé le coup de fil qu'il fallait hier matin pour faire sauter mon PV. Mais les gendarmes, eux, ils ont le double du PV. Avec le numéro d'immatriculation. Mon nom. Et ils ont vu Lolo...

Le barbu écrasa lentement sa cigarette dans un cendrier d'argent.

— Le mac, le Jossip, il ne le sait pas, ça. Bon, pas de problème alors côté PV. Pour l'instant, en tout cas.

Sallanchet pâlit :

— Pour l'instant ? Tu veux dire quoi ?

— Que effectivement, si je reprends ton hypothèse de tout à l'heure, à savoir que, par un coup de malchance inouïe, la future cassette de Lolo tombe entre les mains de Jossip et qu'il te balance aux flics, il y a un risque. D'autant plus grand que ces flics, qui sont des fouille-merde, peuvent avoir le moyen de t'identifier formellement si jamais cette histoire de PV leur revient aux oreilles. Alors là, tu es cuit. Et nous avec.

Il se frotta doucement la barbe :

— Tout cela, évidemment, est à mettre au conditionnel. Mais le risque existe et je me demande s'il ne serait pas plus prudent... Écoute, il n'y a pas d'autre moyen. Dès demain, on met en route l'élimination du Yougoslave.

Pierre Sallanchet plissa les paupières :

— Facile à dire. Facile à réussir, c'est une autre question.

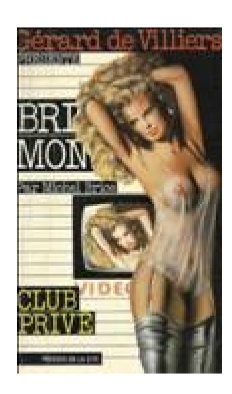
Vladimir se mit à rire :

— Mais enfin, je ne vais quand même pas te rappeler que ce ne sera pas la première fois qu'on fera cesser de battre le cœur de quelqu'un !

Il s'immobilisa :

— Toi, mon Pierrot, tu n'es plus dans tes baskets. Ça saute aux yeux. Et j'ai horreur de ça.

CHAPITRE V



C’était un bon vieux bistrot franchouillard, comme surgi de la naphtaline d'un passé datant d’au moins quarante ans. A cause du nom qu'il arborait sur l'enseigne extérieure, d'abord : *Au martin-pêcheur* ! Tu parles... Depuis quand avait disparu le dernier martin-pêcheur côté rive gauche de la Seine, dans le Bas-Meudon, face aux usines Renault de Billancourt ? A cause du décor bien sûr, mais surtout à cause des figurants qui y évoluaient : la « barmaid » apoplectique paraissait sortir tout droit, avec quarante piges de plus au compteur, d'un film où elle aurait eu vingt ans pour tendre un

« blanc gommé » à Jean Gabin, venu prendre livraison d'un sac de « diams » en 11 CV Citroën.

Boris repéra tout de suite le jeune Vietnamien boutonneux qui tirait sur la paille de son Orangina, installé à une table à l'écart. Complètement incongru dans ce bistrot à classer monument historique au Panthéon des films de Marcel Camé. Et bourré à craquer, aujourd'hui, d'OS, travailleurs immigrés pour la plupart, de chez Renault.

Nguyen Haï se leva respectueusement. Minuscule face à la haute silhouette athlétique du flic au blouson de cuir noir dont l'entrée avait fait taire toutes les conversations.

— Excusez-moi, monsieur Corentin. J'ai préféré un terrain neutre. Je veux dire : où on ne me connaisse pas.

Il s'exprimait dans un français parfait, sans la moindre pointe d'accent asiatique. Une prouesse pour un boat-people échappé dix ans plus tôt, adolescent, à l'enfer du paradis communiste de Hanoï. Son dossier, Boris le connaissait par cœur. Nguyen Haï était le fils d'une grosse famille de Hanoï. Un gosse arrivé en France avec les meilleures intentions du monde : faire des études. Devenir français. Et vivre libre. Pas facile à réaliser... Après des mois à travailler dix-huit heures par jour dans un resto chinois de la Contrescarpe, se nourrissant des restes abandonnés par les clients dans leurs assiettes et dormant la nuit sur les banquettes du resto, il avait fini par flancher. Trafic de drogue. Petits coups pourris. De plus en plus pourris. Et un jour, le passage à l'acte qui rapporte gros. Un « contrat ». Un vrai. Un paquet de fric contre une pression de l'index sur la détente d'un gros calibre. Un corps qui saute en l'air avant de s'effondrer sur un trottoir dans une mare de sang. Et l'engrenage, dans le monde secret des gangs asiatiques des tours du XIIIe arrondissement, jusqu'au pépin : la police des Blancs qui lui met la main dessus, qui sait, qui a de quoi le faire aller au trou au maximum prévu, qui se moque pas mal des guerres de clans entre Asiatiques. Sauf sur un point : elle veut être renseignée. Et elle est prête à fermer ^ les yeux. En échange de tuyaux.

Sur les trafics de drogue par exemple. Et surtout, sur ce fameux réseau Minitel à serveurs secrets mis au point à la barbe de la flicaille française par ces petits marioles d'Asiatiques de toutes nationalités, aussi bien vietnamienne que laotienne, cambodgienne ou taïwanaise, : dirigés toujours depuis Hong Kong. La fameuse Triade qui a d'ores et déjà supplanté la

Mafia dans la plus juteuse localisation du trafic des narcodollars : New York.

Plusieurs fois déjà, Nguyen Haï avait été très utile à la Brigade Mondaine. Service rendu contre service rendu... Parfois, il faut savoir oublier la légalité pour sauver d'innocentes vies humaines.

En bref, ce petit Vietnamien maigre et boutonneux qui sirotait à la paille son Orangina sur la table crasseuse du *Martin-pêcheur* était un indic total.

Un vendu.

Un faux frère.

Un de ces déchets d'humanité autrefois libres et fiers qui ont peu à peu descendu les marches de la déchéance.

Sa liberté, il la devait à ce flic de la Mondaine, installé en face de lui, qui lui avait accordé un mois de sursis. Pas un jour de plus à moins d'un nouveau tuyau.

Boris laissa la barmaid, revenu avec sa commande, faire pétiller un Perrier-citron dans son verre. Puis, il croisa les bras sur la table après en avoir chassé quelques miettes du revers de la main.

— Qu'est-ce que tu as à m'offrir ? fit-il, l'œil glacial.

Le petit Vietnamien s'empressa d'arracher le bout de paille mâchouillé qu'il avait gardé au coin des lèvres, avant de répondre, l'œil gourmand.

— Un Yougo.

Il examinait par en dessous le visage aux mâchoires musculeuses du flic de la Mondaine qui avait toujours été réglo envers lui. Dur, parce qu'un flic qui se respecte ne copine pas avec un voyou. Ni surtout avec un tueur à gages. Mais réglo. Il n'avait jamais triché avec le « donnant-donnant ».

Boris alluma une Gallia :

— Allez, cesse de tourner autour du pot pourri du cyclone en mer de Chine. Explique-moi le topo à la française. Clairement.

Haï se mordit longuement la lèvre supérieure avec ses incisives :

— J'ai promis, vous le savez. Et j'ai tenu. Plus de contrat depuis trois ans.

Un contrat... Un assassinat contre du fric...

Boris avala une petite gorgée de son Perrier-citron.

— Et on vient de te proposer un contrat sur un Yougoslave, c'est ça ?

— Oui. Un mac yougoslave des Halles. Il s'appelle Jossip. C'est tout ce que je sais. J'ai touché dix mille francs et les dix mille autres viendront après.

Il sortit une liasse de sa poche :

— Vous pouvez vérifier.

Le regard de Boris se fit soudain incisif, tranchant comme un scalpel :

— Inutile. Tu as touché dix mille francs de qui ?

Mais les petits yeux noirs de son interlocuteur restèrent impassibles. Insondables. Il n'y a que les gens nés sur les rives de la mer de Chine, la mer où les cyclones ne s'annoncent qu'à l'ultime moment, pour avoir cette maîtrise du regard.

Pour mentir.

De toute évidence.

Ou pour ne pas mentir. Comment savoir...

— Si je le savais, ça arrangerait bien mes affaires avec vous...

Boris fut soudain submergé par une vague d'exaspération. Ras le bol de ce bistrot style Marcel Camé bondé et bruyant. Ras le bol de ce petit Vietnamien dépravé qui lui avait fixé rendez-vous ici en l'appâtant avec ce qui était peut-être, en plus, un gros coup.

— Je te donne quinze secondes, fit-il d'une voix retenue. Sinon...

Il reprit sa respiration :

— J'ai une voiture qui m'attend dehors. Une voiture de flic. Tu couches ce soir au dépôt si tu ne m'aides pas.

Nguyen Haï verdit. Le Dépôt... L'antichambre de la Santé ou de Fresnes, selon l'arbitraire d'un ordre alphabétique. La prison... Ce monde glauque, violent, en marge de la loi, sadique au-delà de tout ce qu'on peut imaginer...

— Ça m'est venu par téléphone, dit-il en avalant sa salive. Les dix mille francs, je les ai reçus par la poste.

— C'est pour quand le contrat ? interrogea Boris.

— Ce soir, minuit. A la sortie du *Vieux Morvan*, rue Quincampoix. Jossip y dîne à cette heure-là.

— Comment tu le reconnaîtras ?

Haï se fouilla :

— Il y avait cette photo dans l'enveloppe.

Boris attrapa le Polaroïd. Une grande gueule blonde, yeux bleus, costaud. L'air finaud.

— Comment tu sais qu'il est yougoslave ?

Haï souleva les sourcils :

— On m'a donné son prénom : Jossip, il n'y a pas plus yougoslave comme prénom.

Merde... Il y avait dix ans, le gosse ramait sur son boat-people et aujourd'hui, il savait que Jossip, c'est un prénom yougoslave. Fortiche. Boris termina son verre.

— Tu m'as joint, donc tu n'as pas l'intention de remplir ton contrat.

— Non, je me range. Je veux refaire ma vie. Reprendre mes études de droit. J'ai besoin d'argent honnête pour ça. Sinon, je replonge. Je vais bosser comme serveur de nuit.

Boris le fixa :

— Tu es gonflé, toi. Tu me refiles un tuyau qui vaut ce qu'il vaut pour l'instant, mais un tuyau quand même. Et tu ne m'as rien demandé en échange à l'avance. Pourquoi ?

Haï eut un petit sourire :

— Pour vous prouver que je ne mens pas quand je vous dis que je veux me ranger.

— Bon, ça va, grommela Boris, tu es malin. Mais ne cherche pas à me doubler, hein ? Ton dossier, c'est de la dynamite. On continue à fermer les yeux, mais ça peut changer du jour au lendemain.

Il se pencha :

— Ils ont ton adresse. Si tu ne remplis pas ton contrat, ils vont vouloir récupérer les dix mille francs, et alors, tu vas faire quoi, toi ?

Les yeux de Nguyen Haï se fendirent un peu plus :

— Le problème n'est pas là, monsieur Corentin. Vous le savez très bien.

Boris se redressa, l'œil inquisiteur :

— Explique-toi.

— Mais vous allez me demander de le remplir, mon contrat, c'est évident. Enfin, d'une certaine manière... Je me trompe ?

Boris se mit à siffloter :

— Tu as vraiment oublié d'être bête, toi... Bien sûr qu'on va monter le coup, toi et moi. Faire croire à l'assassinat du Yougoslave...

— ... Que vous brûlez d'envie d'interroger, n'est-ce pas ? coupa Nguyen Haï. Sans que mes commanditaires se doutent qu'il est encore en vie. Vous avez besoin de lui pour savoir qui est derrière ce contrat et pourquoi il faut l'éliminer.

Boris hocha la tête :

— Tu as tout pigé... Bon, maintenant, au boulot. Voilà comment on va procéder...

Il s'arrêta :

— Minute. Les deuxièmes dix mille francs, je suppose que tu les recevras aussi par la poste ?

— Bien sûr. Une fois l'information parue dans les journaux. Je suppose que vous allez vous arranger pour la faire passer dans la presse ?...

Il s'arrêta en souriant :

— Monsieur Corentin, je vous jure que c'est vrai. J'en ai marre. Je veux changer de vie. Aidez-moi. C'est pour ça que je vous ai appelé.

Boris fronça les sourcils :

— Mais je vais perdre un informateur sur la *Chinese connection,* moi...

Le Vietnamien secoua la tête.

— Non, faites-moi confiance, je continuerai à vous rancarder. La boîte de nuit où je me suis engagé comme serveur, c'est le quartier général des délégués de la Triade en France.

Il murmura le nom d'un célèbre établissement chinois parisien installé dans les quartiers d'affaires du centre de la capitale. Rien à voir avec les petits restaus du quartier chinois, dans le XIIIe arrondissement !

Boris sifflota :

— Merci. C'est toujours bon à savoir.

Il alluma rêveusement une Gallia :

— Recommande quelque chose à boire. On en a encore pour un moment à causer. Maintenant encore une question : tu n'as vraiment pas la moindre idée sur l'identité des types qui t'ont contacté ? Pourquoi ils ont pensé à toi ? Comment ils ont su que tu pouvais faire l'affaire ? Ce ne serait pas un Chinois par hasard ton commanditaire ?

Le visage du Vietnamien se tordit :

— Non, un Blanc. J'en suis certain. Pas seulement à cause de la voix ou de l'accent. La façon de s'exprimer. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je pense qu'il a eu mon téléphone et mon adresse par le gang des racketteurs du XIIIe.

— Ah... Et évidemment, tu te ferais découper en morceaux plutôt que de me parler un peu plus de ce gang. Trop risqué pour toi, hein ?

— Oui. Je vous en prie, n'insistez pas.

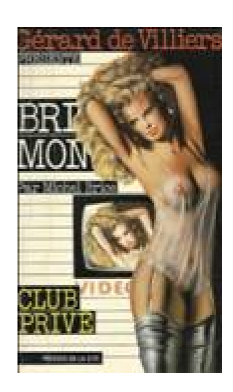
Il hésita :

— Une seule chose : j'ai cru comprendre qu'il y avait derrière tout ça une affaire de vidéocassettes un peu spéciales. Mais j'ai dit seulement cru comprendre.

Boris sursauta :

— Tiens donc... Tout d'un coup, un mac à éliminer à cause d'une embrouille autour d'un réseau de vidéocassettes... Mais ça devient de plus en plus intéressant, ton histoire !

CHAPITRE VI



Jossip Mihajlovic s'étira sur sa banquette, au *Vieux Morvan,* heureux. La vie était belle. Trois filles sur le trottoir dans les parages, de bonnes gagneuses, sérieuses, réglos. Plus la petite nouvelle, mise en dressage dans la caravane près de Chauffour en remplacement de Lolo. Et deux cent mille francs supplémentaires en poche. Finalement, il ne regrettait pas Lolo. Une fille qui se rebiffe, et même sévèrement mise à la redresse, c'est comme un cheval vicieux. On ne peut plus lui faire confiance.

Avant le dîner, il était allé faire un tour dans les environs. Histoire de surveiller ses trois tapineuses, bien sûr, mais aussi pour voir un peu ce qui se passait derrière Beaubourg. Il y avait eu un arrivage de Polonaises récemment de ce côté-là. Intéressant, les Polonaises. Jolies d'abord, et puis sûrement prêtes à tout pour échapper à la misère de leur « paradis » communiste. Qui les avait fait venir ? Par quelle filière ? Comment s'en procurer une ? Il allait falloir étudier ça de près. Trouver le contact. Encore inconnu, mais il finirait par arriver à mettre la main sur le réseau polonais. Et faire une offre pour en avoir une jeune, tendre et inexpérimentée. Ça ne devait pas coûter bien cher. Vingt ou trente mille francs au plus. Après, ce ne serait plus qu'une question « d'éducation ». Et Jossip était un éducateur hors pair. Il avait compris ça bien avant vingt ans. On est doué pour le proxénétisme ou on ne l'est pas, c'est comme ça...

Il fit un petit signe de la main à un copain qui s'en allait. Il avait préféré dîner seul, ce soir. Pour réfléchir. Faire des plans sur l'avenir. Bon, il venait d'avoir trente ans. Il travaillait seul. Le moment était venu de créer son propre réseau, de passer à la vitesse supérieure, celle des patrons, des « parrains ». Ce serait dur, il y avait de la concurrence, mais il se sentait de taille à l'affronter. Et puis c'était exaltant. L'appétit du pouvoir...

Il consulta sa montre : minuit et demi. Bon, Liliane terminait sa dernière passe, puis elle irait l'attendre chez lui. Tout à côté. La favorite du moment... Il fit signe au garçon :

— Un autre cognac et l'addition.

*

**

La main droite de Jossip se tendit, l'index pointé vers le clavier pour pianoter le code d'ouverture de la porte cochère de son immeuble. Mais il

s'immobilisa tout à coup : il n’était plus seul sur le trottoir. Et son instinct lui criait que quelque chose de bizarre se passait. Il se retourna lentement.

Un petit Viêt venait vers lui, à sa gauche, les mains enfoncées dans son loden...

Puis il y avait, de l'autre côté, deux autres types. Deux Blancs. Un grand brun de sa taille et un petit chauve à lunettes.

Eux, c'étaient des flics ! Aussi sûr que deux et deux font quatre !... Mais le Viêt aux mains dans les poches, qu'est-ce qu'il foutait là ?...

Et qu'est-ce qu'on lui voulait ?

Parce que, aucun doute, c'était vers lui qu'ils venaient. Tous les trois ! En tenaille !

Il prit son inspiration et bondit dans la direction qui lui semblait la moins risquée. Celle du petit Viêt.

Pour s'arrêter net au bout d'un mètre : la main droite du Viêt avait jailli de la poche de son imper, armée d'un pistolet. Un Lüger ! Braqué vers sa poitrine. Sans arme comme il l'était, toute tentative de résistance était vouée à l'échec.

Ensuite, ce fut comme dans un cauchemar qu'il s'entendit appeler par son nom dans son dos :

— Monsieur Mihajlovic, ne bougez pas. Les bras en l'air. Police.

Il obéit, le cœur cognant à éclater dans sa poitrine, et il se tourna lentement vers le grand brun aux yeux noirs qui lui exhibait sa carte tricolore plastifiée.

— Regardez bien cet homme, fit Boris en désignant Nguyen Haï. Il vient de vous sauver la vie.

Les mâchoires de Jossip se serrèrent :

— Si vous vous croyez drôle, grinça-t-il, c'est raté. Vous vous foutez de moi ou quoi ?

Boris fit signe au Vietnamien de s'approcher :

— C'est un tueur à gages, monsieur Mihajlovic. On lui a commandé un contrat. Ce contrat, c'est vous. Or, comme il se trouve que c'est un de nos indicateurs, il nous a prévenus. Vous pigez ?

Jossip se sentait subitement les jambes en flanelle :

— Un contrat.... Moi ! Mais pourquoi ? Je n'ai pas d'ennemis !

Boris haussa les épaules.

— Apparemment, si. Et nous on aimerait bien savoir pourquoi on a voulu vous éliminer. Et qui.

Il désigna la R 18 banalisée rangée sur les clous à dix mètres d'eux :

— Vous allez venir avec nous. Tout de suite. Et pas d'histoires, hein ? Allez, ouste, en voiture, monsieur le proxénète. Et, croyez-moi, vous avez de la chance d'être encore en vie ce soir.

Il se tourna vers Haï :

— Donne-moi le Lüger. Voilà... Très bien. Et disparais. C'est moi qui te joindrais.

*

**

Au bout du couloir, du côté de la cage grillagée des gardes à vue, on entendait s'engueuler les « prises » de la nuit. Les filles raflées. Les flags[2]. Avec en surimpression les hurlements de loup d'un camé en manque.

Boris décrocha son téléphone et pianota un numéro :

— Ici l'inspecteur Corentin. Faites-le taire, bon Dieu ! Refilez-lui sa dose. Je bosse, moi, j'ai besoin de calme !

Il raccrocha et croisa les bras sur son bureau. Aimé était assis à côté de lui. En face d'eux, sur sa chaise, le maquereau yougoslave arborait l'air du type qui n'attend qu'une seconde d'inattention de la part d'autrui pour bondir vers la porte.

— Tu vas arrêter de jouer au con ? jeta brutalement Boris. Tu vas finir par comprendre que ton intérêt, c'est de nous aider ?

Jossip continuait à fixer le sol à un mètre devant lui. Buté.

— Je te le répète pour la dernière fois, reprit Boris. Si dans la minute qui suit tu ne te décides pas à parler, on te relâche dans la nature. Et tu sais ce que ça signifie ? Tu veux vraiment que je te fasse un dessin ? Le type qui veut ta mort saura que le contrat n'a pas été exécuté... Que tu es toujours vivant. S'il veut ta mort, c'est qu'il a une bonne raison. Il te retrouvera, où que tu ailles. Et cette fois-là, tu n'auras pas la chance de tomber sur un tueur

à gages qui nous téléphone. Tu es dingue ou quoi ? Tu veux mourir ou rester en vie ?

Le Yougoslave se mit à remuer des fesses sur sa chaise :

— Bon, ça va. Je suis coincé.

Il releva la tête :

— Vous n'allez pas me croire, mais je ne me connais pas d'ennemis.

Boris sourit :

— Je sais, tu nous l'as déjà dit. Mais tu en as un. On va chercher ensemble qui c'est, OK ?

Aimé Brichot prit le relais après avoir remonté ses lunettes de myope sur son nez :

— Laisse-moi te rappeler un léger détail au passage. Tu es bien conscient, n'est-ce pas, de ce qui te pend au nez si ça nous chante de te faire tomber pour proxénétisme ?

« Nous savons que tu as trois filles au tapin. Tu ne crois quand même pas qu'elles le font pour tes beaux yeux, à part peut-être ta « régulière » du moment. Les deux autres, la « doublage » et la « triplarde » sont prêtes à témoigner contre toi, si je veux bien m'en occuper. Et je te ferai inculper en vertu de l'article 334 du Code Pénal qui prévoit de six mois à trois ans d'emprisonnement. Tu piges ?

— Oui, ça va, grogna Jossip. J'ai pigé. Je vais faire mon possible.

Aimé se gratta la moustache :

— A la bonne heure J Donc, on reprend. Aucun problème avec un collègue ?... Ni avec un réseau ?... De drogue, par exemple ?...

Jossip secouait la tête après chaque question :

— Je ne suis pas fou, je travaille seul. Et j'ai toujours respecté les territoires des collègues. Quant à la drogue, très peu pour moi. Hors de question de mettre le doigt dans l'engrenage. Trop risqué. Surtout avec les Chinois.

— C'est pourtant un Chinois[3] qu'on a contacté pour te descendre, nota Aimé d'une voix paisible.

Les yeux bleus du Yougoslave s'incendièrent :

— Et alors ? Vous le savez comme moi ; il n’y a pratiquement plus que des tueurs chinois à Paris. Ça ne veut rien dire !

— Admettons, reprit Aimé. Et au fait, excuse-nous de nous répéter, mais on va sans doute mettre un autre Chinois à tes trousses... Fouille un peu dans ta mémoire. Même tout récemment. Je ne sais pas, moi, un client dont une de tes filles se serait plainte, pour sévices par exemple. Et auquel tu aurais cassé la gueule. Un teigneux. Un rancunier.

— Non, fit Jossip. Rien de tel.

Il marqua un temps d’arrêt :

— Je ne vois qu’un truc possible. Bien que je n’y crois pas du tout, mais alors pas du tout.

Il s'arrêta encore, avalant sa salive :

— J'ai votre parole de ne pas avoir d’ennuis ? fit-il.

Boris approuva :

— Ça m'arrache la langue, mais oui, tu as ma parole de flic. Allez, accouche.

Les yeux du Yougoslave se fixèrent sur le plancher. Il était évidemment le seul à y voir une silhouette. Celle d’un grand type aussi costaud et aussi brun que ce flic divisionnaire.

— Vendredi dernier, j'ai vendu une fille à un client... Ça ne m'était jamais arrivé, mais il m'en a offert un tel prix que je ne pouvais pas refuser.

Les regards d'Aimé et de Boris se croisèrent :

— Quel genre de client ?

— Un grand brun dans la trentaine, costume sur mesure, mocassins Gucci, Mercedes 190 E. Plein aux as. Quand je dis un client, je m'entends. Je ne l’avais jamais vu avant la semaine dernière. C’est par des collègues qu’il est arrivé jusqu'à moi. Il cherchait une fille à acheter.

— Et pourquoi tu as accepté, toi et pas les autres ?

Jossip se tortilla encore sur sa chaise. Et il y alla de son explication. La fille mise à la redresse dans la caravane près d'un chantier à Chauffeur. Sa photo montrée dans un bistrot aux Halles. Le prix fixé et le rendez-vous organisé.

Boris serra les mâchoires. Une fille mise à la redresse dans une caravane d'un chantier, il voyait... Ce qu’il y a de pire : l’abattage.

— Bien entendu, tu ne sais pas le nom de cet acheteur...

— Evidemment que non.

— Autre question, reprit Boris, pourquoi tu l’as vendue, elle, et pas une autre ?

Jossip haussa lentement les épaules :

— Je vous en prie, vous connaissez la réponse : une fille qu'il faut punir, on ne peut plus vraiment lui faire confiance. Alors, quand un type vous en offre un pont d'or, on saute sur l’occasion.

— Le pont d’or, c'était combien ? jeta Aimé.

— Deux cent mille...

Nouvel échange de regards entre Boris et Aimé : il y a des moments durs dans une vie de flic... Par exemple, le moment où on est obligé de se salir les pattes à faire la conversation avec un maquereau.

Mais d'autres préoccupations se lisaient aussi dans leurs yeux : Vaudray, l'industriel sans reproches qui achète une cassette d'un sadisme porno inouï. Vaudray qui prenait souvent la route de Deauville, soi-disant pour aller y jouer au golf le week-end... Chauffour, entre Mantes-la-Jolie et Vernon, sur l'autoroute A 13, celle qui mène à Deauville... Un réseau qui a besoin d'une fille « fraîche » pour chaque nouveau film... Le décor luxueux, avec parc, cèdres et pièce d'eau de la cassette qu'ils avaient visionnée. Une prostituée à la redresse achetée deux cent mille francs à un maquereau yougoslave... La mort de Vaudray annoncée dans les journaux... Et juste après, comme par hasard, un contrat sur le maquereau qui venait de vendre une de ses filles le vendredi précédent. L'expérience de Boris lui soufflait que ces éléments épars formaient les pièces d'un seul et même puzzle. Il ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit une vidéocassette. Il se leva et alla l'enclencher dans le magnétoscope. Puis il pressa des boutons et l'écran s'illumina :

— Regarde bien, fit-il en direction de Jossip.

Début d'image : une petite brune piquante et gaie, au type espagnol, en train de prendre le thé dans un salon à boiseries. Sagement vêtue d'une jolie robe noire tout ce qu il y avait de plus correct. Titre, en surimpression : *Les 5 à 7 de Paquita.* Bien sûr, la fille se débarrassait assez vite de sa robe pour apparaître en dessous affriolants, avec une silhouette d'homme de dos, en face d'elle, dont elle paraissait découvrir avec ravissement un « détail » intéressant un peu plus bas que la ceinture, qu'elle était seule à voir, puisque l'homme était de dos par rapport à la caméra. Jusque-là, rien de bien méchant.

— Bon, fit Boris en poussant la touche d'accélération de l'image.

Il attendit longtemps. Le magnétoscope ronronnait. Les images se télescopaient si vite qu'on ne devinait rien. Jossip ne bronchait pas.

— Un conseil, accroche-toi, reprit Boris en pressant la touche d'arrêt et puis celle de « play ». C'est la fin de la cassette.

Les yeux bleus du Yougoslave s'écarquillèrent et son visage devint blanc comme de la craie :

— Arrêtez ! cria-t-il presque. Ça suffit ! J'ai pigé...

Maintenant, la cassette infernale avait réintégré son tiroir. Jossip avait les doigts qui tremblaient autour de sa cigarette.

— Oui, fit-il. Je suis assez observateur. Je peux vous aider pour un portrait-robot.

— J'y compte bien, figure-toi, fit Boris d'un ton sec. Si ce qu'on soupçonne est vrai, si tu as vendu ta Lolo à des types de ce réseau, tu as intérêt à nous aider à la retrouver avant qu'il ne soit trop tard. Si ce n'est déjà pas trop tard... Ce genre de film, ça se tourne en un week-end...

Il se pencha.

— Un autre point. Si tu es si observateur que ça, tu as peut-être noté le numéro d'immatriculation de la Mercedes ?

Jossip prit l'air sincèrement désolé :

— Non. Je n'y ai pas pensé. Tout ce que je me rappelle, c'est que c'était une « Bosquet ». Vous savez, le garage Mercedes qui se trouve justement avenue Bosquet. Le sigle était à l'arrière.

— C'est déjà bon à prendre, fit Aimé. Tu te rappelles au moins la couleur ?

— Oui, gris anthracite métallisé.

— L'air neuve ?

— Difficile à savoir. Le chemin jusqu'à la caravane, ça n'est que de la boue. La voiture en était couverte.

Boris enchaîna :

— Tu n'as pas la moindre idée de la direction qu'il a pu prendre ? Retour à Paris ou direction Deauville ? Un vendredi après-midi, c'est la direction de Deauville qui paraît le plus logique.

Jossip ralluma une cigarette :

— Exact, mais de toute façon en sortant du bois, c'est la même route pour rejoindre l'entrée de l'autoroute qu'on aille sur Paris ou sur Deauville.

Il referma son briquet Dunhill :

— Il était en costume de ville et en mocassins Gucci. Je vous l'ai dit. Pas une tenue de week-end. Donc, ça paraît plus plausible, un retour à Paris...

Boris haussa les épaules :

— Pourquoi ? Un type qui sort du bureau peut très bien rester en costume de ville et ne se changer qu'en arrivant. Et puis, il y a un détail important : il t'a dit qu'il était pressé. De Chauffeur à Paris, il y a combien de kilomètres ? Soixante-dix au plus, et à contresens du flot du week-end. Tandis que de Chauffeur à Deauville, il y en a cent cinquante. Avec beaucoup de circulation. Non, à mon avis, il a plutôt pris la direction de Deauville.

Il parut rêver un instant et, quand il revint à la réalité, il eut un « bon » sourire envers le Yougoslave.

— Tu ne vas pas gueuler hein ? Tu vas accepter bien gentiment de faire ce que je vais te dire de faire...

Jossip plissa les yeux, sur la défensive :

— Vous m'enchristez ? C'est dégueulasse ! Je vous ai tout dit ! J'ai votre parole !

Boris soupira :

— Mais non, imbécile. Tu n'as donc pas compris que ta seule chance de t'en sortir, si c'est bien aux salopards que nous pensons que tu as vendu ta fille, c'est de disparaître un bon bout de temps ? Le temps qu'on leur mette la main dessus.

— Pige pas, avoua Jossip, désorienté.

— Tiens, je te croyais plus malin. Mais, mon bonhomme, il faut que le commanditaire du Viêt soit convaincu que le contrat a été rempli ! Que tu as bien été flingué...

Il s'assit à califourchon sur sa chaise.

— A l'heure qu'il est, la dépêche de l'AFP, une dépêche que nous avons concoctée ici, est déjà sur les tables des permanences de nuit et de toutes les radios, de toutes les télés et de tous les journaux. *Mystérieuse exécution en pleine rue, dans le quartier des Halles, à Paris, d'un proxénète yougoslave notoire*. Suit ton nom. *Des témoins ont vu s'enfuir un homme petit et de type*

asiatique. L'enquête s'oriente du côté du milieu chinois de la capitale. Ça va paraître partout demain. Tu as pigé ?

Jossip blêmissait de plus en plus :

— Et moi, qu'est-ce que je vais faire ?...

La vraie question, celle qui lui brûlait les lèvres : « Et mes filles ? Et les comptées ? Et les copains ? », il ne la formula pas. C'était d'ailleurs inutile, Boris et Aimé lisaient tout dans ses yeux.

— Oh, c'est simple, répliqua Boris. On va t'envoyer te faire un peu de lard dans un studio à nous, quelque part dans Paris. Et avec deux anges gardiens, si tu vois ce que je veux dire ? Au cas où tu aurais envie de faire le mariole, on ne sait jamais.

Il décrocha son téléphone et composa le numéro des inspecteurs de permanence.

— Varville ? Tu peux venir avec Doissel prendre livraison du colis.

*

**

Une fois restés seuls, ce fut Aimé qui sortit le premier de ses réflexions.

— Un type pressé avec cent cinquante bornes à faire au volant d'une voiture rapide, c'est un type qui appuie sur le champignon, non ? Et l'autoroute de Deauville, c'est celle qui est la plus truffée de radars.

Boris croisa les doigts :

— Exact, vieux frère... Pourvu qu'il se soit fait piquer...

Il fouilla dans ses tiroirs et finit par en sortir le carnet Michelin qui donne le détail, page après page, de toutes les autoroutes de France, avec les entrées, les sorties, les péages, les aires de service et de repos.

Et l'emplacement des postes de gendarmerie, marqués sur la carte d'un drapeau bleu blanc rouge.

— Bon, fit-il, on va passer quelques coups de fil dès demain matin.

Aimé dénoua sa cravate et ouvrit son col de chemise :

— Admettons. Il s'est fait piquer. Et si c'était un pistonné ? S'il avait déjà fait sauter son PV ? On est marron. Plus moyen de remonter jusqu'à lui.

Boris lui tapa amicalement l'épaule :

— Panique pas, Mémé. Pour se faire sauter un excès de vitesse, en ce moment, il faut être drôlement pistonné. C'est à dire très haut. Et ça concerne peu de gens. Donc on peut à peu près savoir de qui il s'agit. Ça prendra du temps, mais on y arrivera.

Il grimaça :

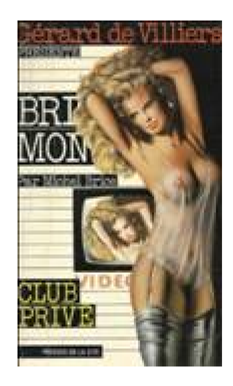
— Au cas où il a bien appuyé sur le champignon, *of course,* comme tu dis. Mais de toute façon, n'oublie pas : sa Mercedes, c'est une Bosquet. Gris anthracite métallisé. On garde les fiches de vente dans un garage, ce n'est pas moi qui vais te l'apprendre. Avec les noms des acheteurs qui ont un permis. Et une carte d'identité...

« Au fond, c'est peut-être du côté Bosquet qu'on va le plus vite mettre la main sur l'homme aux Gucci... Le Jossip nous a suffisamment donné d'éléments de description pour nous permettre de réduire le champ de nos recherches.

Il se leva :

— Allez, il est quatre heures du matin. Au dodo. Demain, on se lève tôt.

CHAPITRE VII



Et une double rasade de whisky dans le grand verre de cristal... Un peu tôt dans la journée, midi, mais ça valait bien une petite entorse aux règles que Pierre Sallanchet s'était fixées : jamais d'alcool avant l'apéro du soir.

Ouf, l'affaire était réglée. L'article de dix lignes en page faits divers de *Libé.* Avec un titre assez drôle : *Spécial macs : pruneau chinetoque pour un Yougo.* A l'heure qu'il était, les dix mille francs de la deuxième moitié du contrat voyageaient déjà par camion postal à travers Paris vers l'adresse d'un petit Viêt que Pierre Sallanchet n'avait jamais vu, qui ne l'avait jamais vu, ni lui, ni les autres. Tchao Jossip Mihajlovic, trente ans. Là où on t'a envoyé, les mots ne sortent plus jamais de la gorge.

Sallanchet s'envoya une longue rasade délicieuse. Affaire réglée. Jamais les flics ne remonteraient jusqu'à eux. Et ils pourraient toujours se passer et se repasser la cassette de toute évidence en leur possession. A part la fille, aucun des acteurs n'était reconnaissable. Quant aux décors, il y en a des centaines de semblables en France. Ils faisaient toujours méticuleusement attention à ne jamais laisser en arrière-plan d'éléments, style maison de gardien ou fontaine sculptée, trop identifiables.

Il s'affala dans son canapé. Récapitulant encore, pour une ultime vérification. L'appartement de la rue de la Trémoille de Frédéric, où les Parisiens du réseau se réunissaient chaque lundi soir, était proche de la rue François-Ier où Vaudray avait domicilié son association bidon. Et alors ? Quel connard ce Vaudray, entre parenthèses. Il payait pour une cassette, au lieu de faire comme les autres : fournir des filles. Et toucher sur la revente. Ils seraient vite récupérés, les deux cent mille francs de Lolo...

Deuxio : le PV pour excès de vitesse. OK, les gendarmes avaient vu Lolo. Et alors ? Le PV avait sauté. Plus de trace. Ni vu ni connu. Et le Yougoslave ne parlerait plus jamais.

Tertio : le personnel du château, ici. Wanda ? A dix mille francs par mois de gages en liquide, la Cambodgienne, ancienne pute à GI dans les faubourgs de Saigon, avait tout intérêt à ce que ça continue. D'autant qu'à ce salaire s'ajoutaient certains petits plaisirs d'un genre particulier, compte tenu de son penchant pour les femmes. Wanda était gouine.

Roger, le gardien de l'entrée ? Idem pour les gages en plus de sa retraite d'ex-tortionnaire dans le djebel. Et lui aussi, son lot de petits plaisirs.

Restait les quatre autres membres de la bande des cinq : Vladimir, Frédéric, Jean-Marie et Francis. Liés avec lui, Pierre Sallanchet, comme les

doigts d'une seule main. Tous célibataires. Tous sans aucun lien professionnel entre eux. Ils s'étaient rencontrés, trois ans plus tôt par hasard, à Tampico, au Mexique, au cours d'une soirée très spéciale : une sorte de *Life-show,* filmé en direct, qui s'était terminé par la mise à mort d'une fille après toute une série de sévices sexuels et de tortures. Ils s'étaient retrouvés à la sortie dans un bistrot du port, avec la même idée en tête, qui leur était venue à l'issue de la soirée : monter un réseau, une espèce de « société de production » de ce genre de film. Car outre le plaisir qu'ils en avaient tiré, il y avait du fric à faire avec ça. Et en France.

En trois jours, ils avaient mis leur combine au point. Ils étaient riches, libres, tous mus par la même folie criminelle. Cette parfaite association de malfaiteurs marchait comme sur des roulettes depuis deux ans. Avec déjà trente-huit cassettes à son « actif ». Et le pognon qui tombait, en liquide, comme au jackpot.

Ils avaient mis sur pied un montage juridique incontournable : le château avait été acheté par Frédéric, le plus friqué de tous, mais en société luxembourgeoise où les autres alimentaient mois après mois la trésorerie de la Société pour apurer les comptes, qui le seraient dans sept mois. Les week-end étaient très spéciaux ici ? Et alors ? Pas de bruit, pas de tapage. Le parc était si grand... Quatre-vingts hectares avec un mur faisant tout le tour.

A présent, lequel des cinq aurait-il envie de trahir ? C'était la mort assurée. Non, aucun problème. Et l'épisode du Yougoslave ne servirait que d'avertissement pour plus de précautions.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit : Francis, le pied-noir. Patron d'une pizzeria à Deauville. Le seul installé dans le coin. Et qui louait officiellement ici un appartement à la Société de Frédéric. D'habitude, il restait seul au château en semaine. Mais là, Pierre Sallanchet avait pris une semaine de congé ; il dirigeait une société immobilière. Un patron, ça prend du congé quand ça veut. Et Lolo, c'était son apport personnel. Normal qu'il reste pour s'occuper d'elle jusqu'à la fin du tournage...

Ensuite, Francis, le technicien de la bande des cinq, un fou de cinéma qui avait toujours rêvé de tourner des films, s'occuperait du montage, de la multiplication des copies vidéo.

Jean-Marie, lui, toujours entre deux avions à travers la CEE, s'occupait des contacts avec les réseaux étrangers.

Vladimir était le financier.

Et lui, Pierre Sallanchet, le recruteur principal des filles. A cause de ses talents particuliers auprès d'elles. Il aurait pu être maquereau comme le Yougoslave. A trente-deux ans il les tombait encore comme à vingt. Et il avait gardé son extraordinaire puissance sexuelle. Capable de faire l'amour plusieurs fois de suite. Sans même ressortir. Ça les rendait toutes folles.

Et dès qu'il sentait le coup possible, hop, direction Honfleur.

Alors, pourquoi, cette fois, avait-il payé ? Ça se lève dans le métro comme on veut, une proie pour vidéocassette. A l'œil. OK, mais il avait eu envie d'une pro. Les thèmes se répétaient un peu trop à son goût depuis quelque temps. Les oies blanches, c'est parfait, ça donne de fantastiques images « vraies » au finale. Mais avant, pendant tout le temps où elles n'ont pas encore compris dans quelles histoires elles étaient tombées, ça restait un peu fadasse et le suspens montait mal...

Voilà pourquoi il avait cherché une prostituée à la redresse. Une victime toute désignée avec du caractère. Avec elle, on devrait obtenir une cassette hors pair. Il avait depuis longtemps donné le thème à Francis pour qu'il phosphore un scénario au poil autour d'une idée générale très simple : la pute qui accepte des scènes de plus en plus osées, en croyant qu'on « joue », que le finale sera « pour rire ». Ha, qu'est-ce que ça allait être du costaud, la cassette Lolo... !

Il releva la tête :

— Tu écoutes quand on te parle ou pas ? faisait Francis, hilare.

Pierre Sallanchet parut découvrir seulement la présence du petit gros à cheveux bouclés très bas sur le front.

— Excuse-moi...

Francis s'assit en face de lui :

— Je viens de me la taper, ta Lolo. On peut vraiment tout se permettre avec elle. Pas croyable. Alors, j'ai pensé à un truc : une salope pareille, il faut la désinhiber totalement.

Sallanchet eut un petit sourire :

— Parce que tu trouves, toi, qu'il lui reste encore des inhibitions ? Tu me fais marrer, tiens.

Le pied-noir secoua la tête :

— Si, il lui en reste. Exemple, j'ai voulu qu'elle me fasse une pipe assise sur la cuvette des WC en train de se branler. Eh bien, impossible. Elle me fait ma pipe, mais je n'ai rien pu obtenir d'autre. Elle s'excusait, mais elle ne pouvait pas. Elle n'arrivait pas. Alors, il y a un truc, pour ça, facile, on lui fait prendre de l'Ecstasy[4]. En trois jours, elle fait tout ce qu'on veut et elle y prend plaisir en plus. Ça facilitera le tournage. On n'a encore jamais essayé. Pourquoi ne pas commencer avec elle ?

Sallanchet prit un air excédé :

— On dirait vraiment que depuis le temps, tu n'as rien compris. Ce qu'ils veulent les clients, c'est du vrai, même avant la fin. La fille qui fait des trucs pas possibles uniquement au dressage. Ça se devine au quart de tour, une fille qui a pris de l'Ecstasy. Si on suit ton idée, encore trois vidéo cassettes et on n'a plus de clients. Ils iront se fournir ailleurs. Permets-moi de te rappeler que les Américains et les Japonais ne trichent pas, eux, et que notre créneau à nous, le seul marché où on puisse les doubler, c'est le créneau de la petite Européenne, française surtout. Non, tu délires.

Il contempla derrière la fenêtre le parc où il ne restait plus que des plaques de neige par-ci par-là après trois jours de soleil sans interruption.

— Elle n'y arrive pas, à se branler devant un mec ? Eh bien, moi, je vais la forcer. Non, mais des fois, une pute qui refuse de se branler ! Au prix où on l'a payée...

Il pressa la sonnette sur la table basse. Wanda arriva dans les trente secondes.

— Amène-moi Lolo ici, tout de suite.

Et il lui détailla dans quelle tenue il la voulait.

— Très bien, Monsieur, répondit Wanda avant de ressortir.

Derrière les deux hommes qui l'examinaient, de grosses bûches brûlaient doucement dans F âtre. Sur la grande cheminée, une pendule ancienne venait juste de sonner une heure de l'après-midi. Deux fois. Et chaque fois, le tintement clair du carillon déchirait le silence. Une étrange impression envahissait Lolo. Une sorte de malaise diffus. Pourquoi ? Qu'y avait-il d'extraordinaire à ce qu'elle soit debout, elle une prostituée, offerte toute nue aux regards de deux hommes ? et qui plus est, qui étaient ses maîtres, ses propriétaires, qui l'avaient achetée à cinq, elle l'avait appris de la bouche de celui que les autres appelaient Pierre, celui qui était venu la sauver de la

caravane d'abattage. Pour se la partager. Pour leur plaisir commun. Ici, dans ce merveilleux « petit » château, gigantesque pour elle, où ils lui avaient annoncé, le soir même de son arrivée, qu'elle vivrait désormais.

Alors quoi ? Qu'y avait-il d'extraordinaire à être ultra-maquillée, ultra-fardée jusqu'aux bouts des seins, ultra-parfumée ? Peut-être son malaise venait-il simplement du fait qu'elle était entièrement nue, elle à qui on faisait toujours mettre des dessous cochons, des nuisettes ras des fesses, des chaussures spéciales. Là, elle n'avait même rien aux pieds. Jamais elle ne s'était sentie aussi offerte que dans ce salon au luxe feutré, avec la douceur du tapis persan de soie sous la plante des pieds, face à ces deux messieurs élégants et raffinés, tellement à l'opposé des Turcs et des Maghrébins de la caravane...

Le bruit des glaçons dans les verres qu'ils portaient de temps à autre à leurs lèvres était déchirant. Et elle n'osait pas lever les yeux.

Ils la laissèrent attendre comme ça très long“ temps sans rien dire. Et il n'y avait toujours que le bruit des glaçons et le tic-tac de la pendule. Et le cœur de Lolo battait très fort, incompréhensiblement. Ah, qu'au moins, ils lui donnent un ordre ! Que l'un d'entre eux lui dise de venir s'agenouiller devant lui et de le déboutonner pour l'avaler ! Ou de se renverser sur un canapé, fesses offertes ! Qu'au moins, ils lui fassent faire ce pourquoi elle était faite depuis des années : s'ouvrir à un membre d'homme ! A quoi ça sert d'autre, une prostituée ?...

Qu'est-ce que ça signifiait, cette attente ?... Ils n'étaient pas comme les autres qui se ruent sur la fille, avides, pressés, se déchaînant en elle à coups de reins pour se soulager le plus vite possible.

N'avaient-ils plus envie d'elle ? Le premier soir pourtant, ils avaient tous été avec elle, dès son arrivée ici, exactement comme les ouvriers du chantier. Des boucs en rut se la repassant sans cesse jusqu’à épuisement de leur désir. Et elle avait été fière de les exciter autant ! Rayonnante même d'orgueil à les voir se redresser l’un après l'autre vers la bouche qu'elle leur tendait, grande ouverte, langue sortie, vers le sillon de ses fesses qu'elle ouvrait à deux mains, prosternée en travers d'un dossier de canapé, le membre de l’un dans la bouche, le membre de l’autre entre les fesses, sans plus savoir qui la prenait, l’abandonnait, la reprenait.

Parfaite « pute » dans l'âme. Ronronnant intérieurement d’être l’objet de tant de déchaînements de la part de cinq hommes à la fois. Et des messieurs

en plus ! Des bourgeois, élégants et raffinés qu'elle, la petite zonarde pratiquement illettrée, avec son gros cul et ses énormes lolos, lécheuse hors pair, avait su épuiser en deux heures, les laissant tous haletants dans leurs canapés, cognac en main.

Dehors, un ramier claquait des ailes... Monsieur Pierre et monsieur Francis ne disaient toujours rien... Wanda venait de remettre une bûche dans le feu, de leur resservir à boire... Maintenant, elle s'approchait d'elle :

— Mets-toi à genoux.

Lolo sursauta en faisant tressauter ses seins.

— A genoux, insista durement Wanda.

Lolo obéit. Sidérée : ses joues s'empourpraient ! Elle avait honte ! Elle était rouge de honte !

— Caresse-toi les bouts des seins, reprit la voix chantante de Wanda. Allez, obéis ! Chaque bout entre le pouce et l'index. Et tu tires sur les bouts. Tu les fais saillir.

Lolo vacilla sur ses genoux cherchant comme une perdue le regard de monsieur Pierre. Le grand brun si gentil, vendredi dernier, dans la caravane. Son sauveur. Celui qui avait assommé Jossip d'un coup de poing parce que le maquereau avait osé la gifler... !

— Je ne... Je ne peux pas... balbutia-t-elle... Je vous en prie...

Elle eut cent fois le temps de regretter : monsieur Pierre la fixait, cigarette américaine négligemment tenue à bout de main entre les doigts.

La voix de monsieur Pierre s'éleva pour la première fois depuis la demi-heure où ils l'avaient laissée, là, nue devant eux.

— Je vous en prie quoi ?

La gorge de Lolo se tordit ;

— S'il vous plaît... Faites de moi ce que vous voulez.

Son menton se rabattit dans sa poitrine :

— Mais ça... ça... Je ne peux pas...

Nouveau silence déchiré par le tic-tac de la pendule.

— Ça quoi ? reprit Sallanchet. On t'a achetée. On t'a payée. Pour faire ce qu'on veut de toi. Or, il se trouve que je veux, moi, que tu te caresses les seins.

Des images lointaines, tellement lointaines après six mois d'abattage dans la caravane, se télescopaient dans la tête de Lolo.

Elle se revoyait avec Jossip dans son studio proche de la rue Quincampoix un soir où elle avait été la « favorite » après la remise de la comptée, le soir où il lui avait annoncé :

— On va changer de registre tous les deux. On va passer à la vitesse supérieure. Tu vas tripler les rentrées. Facile. Écoute-moi bien.

Et Jossip avait expliqué : Lolo allait se consacrer aux « spéciaux », ceux qui ont besoin de trucs compliqués pour jouir. Il donnait le détail des complications. Toutes humiliantes pour la « pute » (il disait : « la pute ». Lolo savait bien qu'elle en était une mais subitement, le mot avait été odieux, surtout après les explications de Jossip).

Elle avait éclaté en sanglots. Elle avait été giflée. Elle avait été remise, à coups de poing, entre les mains d'un « spécial ». Et elle n'avait pas pu. C'est comme ça qu'elle s'était retrouvée à la redresse dans la caravane du bois de Chauffeur. Bouclée le soir par l'Arabe. A bouffer des boîtes de Ron-ron pendant un mois...

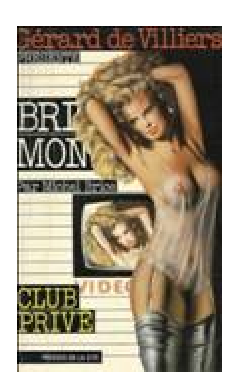
Et voilà que son sauveur lui demandait ce qui n'était sûrement que le début de toute une série « spéciale » ! Se caresser les seins ! Et l'autre, monsieur Francis, qui avait voulu, ce matin, qu'elle se caresse le ventre sur la cuvette des WC !

Elle tomba, les fesses sur les talons :

— Je ne peux pas !... Je ne peux pas !... Je veux partir !... Je veux retourner à la caravane !...

Pierre Sallanchet fit un petit signe de la main à Wanda. Celle-ci se pencha et commença à gifler. A tour de bras. Secouant la tête de Lolo jusqu'à ce que celle-ci en voit des mouches volantes par dizaines dans la rétine. Lolo tombait sur les coudes. Wanda la relevait par les cheveux d'une main, recommençant à cogner de l'autre. Qui entendait les hurlements de terreur de Lolo au loin, si loin du parc immense ? Elle finit par s'affaler à plat ventre, évanouie.

CHAPITRE VIII



Cette fois, c'était une main d'homme qui relevait la tête de Lolo.

La main de monsieur Pierre. Lolo hoqueta, maquillage dégoulinant de partout sur son visage. Il était fort... Il la soulevait par les cheveux pour la remettre à genoux... Et elle voyait, à travers ses larmes, quelque chose de tout petit, dans l'autre main de monsieur Pierre.

Une gélule.

Présentée dans le creux de la paume.

— Ecstasy. Tu en as entendu parler ? Bien sûr... Je te fais prendre ça et tu obéis. Tu le sais.

La main se referma sur la gélule :

— Mais je ne veux pas te droguer pour que tu m'obéisses. Je veux que tu m'obéisses en pleine conscience, tu piges ? Je t'ai achetée pour ça. On t'a tous achetée pour ça.

Son visage penché sur elle dansait dans les yeux inondés de larmes de Lolo.

— Jossip... bredouilla-t-elle. Viens... viens me chercher...

Elle hurla : d'un coup sec en arrière, monsieur Pierre venait de lui tirer violemment les cheveux.

— Oublie Jossip. Il t'a vendue. Tu nous appartiens. Tu vas te caresser les seins. Tout de suite. Sinon...

Il jeta la gélule par terre :

— Si tu vas la chercher pour l'avaler, tu le regretteras, fais-moi confiance.

Lolo dévorait des yeux la petite perle posée là, par terre, sur le tapis de soie... Cette pilule salvatrice qui, au moins, lui ferait aimer son humiliation...

Et subitement, il y eut un changement total de registre ! Lolo sentit le grand brun qui la soulevait, la serrait contre lui, l'enlaçait, cherchait sa bouche. Et la chaude voix un peu rauque de monsieur Pierre :

— Je t’ai choisie sur photo... Mais tu es tellement plus excitante en vrai. Et je t'ai achetée tellement cher... Tu es faite pour obéir, tu le sais... Tu aimes ça sans savoir encore que tu l’aimes... Juste pour me faire plaisir, juste pour ça, caresse-toi les seins. Là, maintenant...

Sa langue fouilla encore plus profondément la bouche de Lolo :

— Tu vaux mieux que tout ce que tu as fait jusqu'ici... Tellement mieux... Essaye de comprendre... Je veux juste t’apprendre à être mille fois plus heureuse.

Il lui souleva le menton de l’index :

— Petite idiote, va ! Tu n’as donc pas compris qu’il y a beaucoup mieux que de donner du plaisir aux hommes ? En prendre soi-même... S'en donner à soi-même... Devant un homme... qui, après, sera un amant fantastique. Pas un client, tu piges ? Un amant par reconnaissance pour le don de soi que tu lui as fait avant.

Le cachemire de la veste était doux contre les seins de Lolo, la bouche de monsieur Pierre happait tendrement la sienne. Il sentait bon le parfum de luxe. Il lui serrait la taille à lui faire perdre le souffle... Et elle continuait à l’écouter, les joues en feu, nue contre lui, nue comme elle n'avait jamais été nue dans les bras d'un homme. Mais un homme l’avait-il jamais serrée dans ses bras comme ce monsieur qui l'avait choisie sur photo ? Qui était venu la chercher ! Qui l'avait achetée ! Et c'était comme une drogue, les phrases doucement martelées à son oreille.

— Tu es née pute... Tu es née pour servir le plaisir des hommes... Pourquoi en rester au service grossier des hommes... Une passe de dix minutes, au suivant... Sans jamais prendre de plaisir... Passe à l’échelon supérieur... Reste pute... Mais accepte une nouvelle façon de donner du plaisir aux hommes... Raffinée... Civilisée... Celles des vraies grandes courtisanes. Pas celle de la pute à travailleurs immigrés.

Lolo se mit à geindre : une main impérieuse s'était mise en même temps à lui fouiller le ventre. Profondément. Caressante. Puis l'autre main s'introduisit par-derrière entre ses fesses, et elle, elle qui s'était ouverte de ce côté-là des milliers de fois, se mit à crier tellement cette deuxième main la rudoyait aussi savamment que celle qui la fouillait par-devant.

Le cachemire de la veste s'éloigna un peu de sa poitrine.

— Maintenant, ordonna la voix rauque du grand brun. Serre tes bouts de seins. Tu tires, tu tords. On va te faire jouir à deux. Moi avec mes mains, et toi avec les tiennes.

« Allez, fais ce que je te dis.

Ce fut comme si Lolo agissait dans un rêve. Elle porta ses mains à ses seins. Elle attrapa les bouts comme il fallait. Entre le pouce et l'index. La bouche de monsieur Pierre réavalait la sienne, langue cherchant son palais. La main du ventre avait attrapé son clitoris et le tordait comme elle tordait désormais à la folie ses bouts de seins. La main des fesses la fouillait à la déchirer.

— Tu déclenches ton plaisir, murmura la voix rauque. C'est toi qui décides du moment.

Les mains de Lolo soulevèrent ses seins dressés, elle tordit les bouts et elle se mit à hurler, incendiée par saccades d'un feu jamais encore éprouvé. L'incendie délicieux à la fois de ses seins, de son ventre et du chemin de ses reins.

Monsieur Pierre la soutint encore une bonne minute après qu'elle eut terminé ses cris de bête. Puis il l'obligea à descendre à genoux contre lui.

— Remercie-moi. Dis : «merci monsieur». Regarde-moi droit dans les yeux et dis-moi merci.

Elle obéit, gorge renversée. Répétant son « Merci monsieur » avec des trémolos dans la voix.

Ensuite, Pierre Sallanchet la fit le déboutonner, toujours à genoux, et quand elle eut sorti du tissu le membre énorme :

— Juste avec la bouche, sans les mains.

Il lui flatta la joue :

— Les mains, tu t'en sers pour te caresser. L'une les seins et l'autre le ventre. Je veux, tu entends ? Je veux que tu jouisses en même temps que moi.

Dans le dos de Pierre, Francis, le pied-noir, fit signe à Wanda de lui resservir à boire. Ce n’est que plus tard, bien plus tard, que la Cambodgienne se rappela à quel point la main du petit gros, ce patron vite enrichi de cette pizzeria à la mode à la sortie de Deauville, sur la route de Honfleur, tremblait en lui faisant signe de lui remettre ça dans son verre.

Mais ce qu'elle nota tout de suite en faisant son service, ce fut l'éclair dans les yeux de monsieur Francis en direction de monsieur Pierre.

Un éclair du genre contenu et qui n'en finissait pas de luire en même temps.

Wanda avait quitté depuis trop longtemps l'Indochine pour se souvenir de tout le vocabulaire de là-bas.

Mais, en français, ce qu'elle lisait dans les yeux du petit gros, ça s'appelait : jalousie.

Elle remit en place la bouteille de Chivas sur le plateau d’argent, referma le coffret à glaçons et se recula vers le mur auquel elle s'adossa. Muette, oubliée, elle n'avait pas perdu une miette de cette extraordinaire leçon de dressage de fille, offerte par un de ses patrons à un autre : Lolo, la pute fière, la pute rétive, poussait de nouveau des hurlements de jouissance, massacrant, toujours à genoux, ses seins d'une main et son sexe de l'autre.

Des hurlements étouffés par le pal de chair se déchaînaient dans sa gorge écartelée.

Des hurlements sourds de chienne vaincue, réduite à merci. Totalement dressée. En vingt minutes...

Wanda ferma les yeux. Envahie par une certitude aussi forte que celle de l'oiseau-crabe de la jungle du bord de mer en Indochine : un typhon s'annonçait ici. Quelque chose se préparait. D'énorme. Comme la fin d'un monde. Une révolution dans le château. Dans les règles de vie d'ici... Et de mort.

La mort de toutes les filles passées par ici avant Lolo.

La mort filmée.

Et vendue.

Elle rouvrit les yeux : monsieur Pierre se faisait reboutonner par Lolo qui levait vers lui des yeux débordant de reconnaissance, des yeux énamourés !

Et monsieur Pierre lui caressait les tempes ! Essuyait la sueur de son front avec ses paumes !

Le front de Lolo, la pute dont la mise à mort était programmée pour dimanche prochain...

Et Wanda savait quel genre de mort. Elle savait tout ici...

Elle se tourna lentement de nouveau vers monsieur Francis. Statufié sur son canapé.

Wanda plissa vivement ses yeux bridés. Qui, elle avait bien lu la même pensée que la sienne dans les yeux ronds du pied-noir.

Oui, il allait se passer quelque chose ici avant dimanche prochain !

Quelque chose qui allait ravager ce château comme un cyclone !...

Puis tout recommença comme avant pour Lolo. Comme au moment où Wanda l'avait amenée ici tout à l'heure. Le temps se remit en marche comme si rien ne s'était passé. Debout sur le tapis de soie, elle entendit à nouveau les claquement des ailes du ramier venu se poser sur les branches d'un arbre, le tic-tac de la pendule, le crépitement d'une nouvelle bûche que Wanda venait de déposer dans l'âtre... Wanda qui l'avait giflée à tour de bras, giflée si violemment qu'elle en avait perdu connaissance.

Offerte aux regards des deux messieurs, les yeux baissés, elle attendait. Luttant pour ne pas dévorer des yeux celui qui était le seul que Lolo aurait voulu désormais appeler « Monsieur ». Le seul à qui elle ait désormais envie d'obéir.

Qui était-il ? D'où venait-il ? il avait cassé la figure de Jossip. Il avait obtenu d'elle, en guère plus d'un quart d'heure, ce que Jossip n'avait jamais pu obtenir ! Ce pourquoi elle venait de passer six mois à la redresse dans un bois du bout du monde ! Et en quart d'heure ! Il l'avait fait frapper, bien sûr, elle le méritait, mais il avait su, par un flot de douceur et de gentillesse, murmuré d'une voix rauque, si tendre, la conduire à la soumission absolue.

Ah, pourquoi fallait-il qu'elle continue à le partager avec les autres ? C’était à lui qu'elle appartenait maintenant. A lui seul ! Lui qui l'avait pliée à ce qu'elle n'avait jamais accepté. Lui qui l'avait obligée à se caresser jusqu'à ce qu'elle parvienne au plaisir. Un plaisir inouï, jamais soupçonné !

Épuisée, rompue, jambes en coton, Lolo luttait pour rester bien droite, bien offerte. Des odeurs de cigarettes américaines parvenaient jusqu'à elle. La pendule venait de sonner la demie de deux heures. Que se passait-il ? Normalement on devrait être à table à cette heure-là. Pourquoi Wanda n'annonçait-elle pas son rituel : « Ces Messieurs sont servis » ?

Et puis, au fond quelle importance ? D'autres préoccupations plus graves hantaient Lolo : « S'il vous plaît, Monsieur, rachetez-moi aux autres. Emmenez-moi pour vous seul. Sauvez-moi du barbu et de ses • ordres tranchants comme des lames de rasoir ! De ce cinglé de Frédéric et de ses livres pour obsédé sexuel ! Sauvez-moi du mépris de ce Jean-Marie, ce fin de race imbu de sa supériorité de classe. De Francis, le pied-noir qui baise gras... S'il vous plaît, je suis pute, je travaillerai pour vous. J'accepterai ce que j'ai refusé à Jossip. Je me branlerai devant les spéciaux. Je vous rapporterai gros. Je serai une bonne gagneuse... »

Des hoquets lui secouaient la gorge. De nouveau, un sentiment de honte l'envahit. La honte de sa nudité. Pas devant Monsieur, non, devant le pied-noir. Devant Wanda la gifleuse...

« Ha, vous n'avez pas besoin d'argent, c'est ça, hein ? Vous n'avez pas besoin de me prostituer... Eh bien, prenez-moi pour vous tout seul ! Je vous servirai ! En tout ! Je vivrai cachée s'il le faut. Personne ne saura que j'habite chez vous. Je disparaîtrai quand vous aurez des invités. Je n'existerai plus que pour vous, rien que pour vous ! »

Un rire l'arracha à ses délires. La reprojeta dans la réalité.

Le rire du pied-noir ! Bien gras, bien odieux. Et la réflexion :

— Chapeau, c'est de la race qui mange dans la main, ça ! Tu as eu un de ces nez...

Francis passa ses mains boudinées dans ses boucles épaisses :

— Au fait, elle sait pourquoi on l'a achetée tous les cinq, ta Lolo ?

De sa place, dos au mur, la vieille Asiatique en robe noire, tablier blanc et chignon bas grisonnant, nota le « ta » Lolo. Et le « tous les cinq ». De nouveau, elle éprouva une sensation bizarre, un goût saumâtre lui envahit la gorge.

Pierre Sallanchet se pencha pour remonter ses chaussettes en cachemire au-dessus de ses Weston. Une petite trahison, côté mocassins, envers Gucci. Mais c'était des Weston d'il y avait dix ans.

— Tu n'as qu'à le lui dire toi-même. Le plus vite sera le mieux.

Wanda continuait à noter : cette espèce de gaieté truquée dans la voix de monsieur Pierre. L'oiseau-crabe creusait son trou... L'oiseau qui, le premier, renifle les cyclones que même les satellites météo les plus sophistiqués sont incapables de déceler au-dessus de la mer de Chine.

— Tu as entendu ? l'interrompit Francis. Le héron ! Ils sont déjà revenus !

Ils observèrent tous l'énorme oiseau à cou préhistorique, « retourné », qui brassait l’air au-dessus des cèdres. Les hérons du château de Saint-Essart, un peu au sud de Honfleur. Une merveille écologique. Une espèce à protéger d'urgence. Et un sacré enquiquinement pour Frédéric, le propriétaire officiel des lieux, à cause des associations locales de défense de la nature du coin : l'été dernier, après la vidéocassette *Josyane au bain*, ils avaient frôlé la catastrophe : un troupeau d'écolos avait escaladé les murs, armés de pancartes et de banderoles juste au moment où Roger, le gardien ex-commando de chasse en Algérie, terminait de mettre Josyane en terre sous un petit chêne. Qui penserait jamais, plus tard, à chercher dans les racines d'un arbre devenu grand les restes calcinés du corps de Josyane ? Quand bien même cette idée saugrenue viendrait à l'esprit d'éventuels inspecteurs, on lui avait, par précaution, avant de la brûler dans le vieux four à pain de l'ancienne ferme abandonnée, arraché toutes les dents. A cause de ces emmerdeurs de dentistes qui conservent toutes les identités dentaires de leur clientèle et qui font partie des plus zélés indics de la police.

Ces écolos s'étaient mobilisés parce que l'un d'entre eux avait vu un jour s’abattre un héron depuis la route, après un coup de feu de ce con de Roger...

Cela dit, une fois toutes les dents de Josyane arrachées à la pince et jetées à marée montante avant l'écluse du port d'Honfleur, les écolos, puis les flics, au cas où... auraient eu du mal à identifier les restes de Josyane.

Pauvre Josyane... Dix-huit ans. Juste bachelière et levée par Vladimir rue d'Assas, en juillet dernier, dans la queue d'inscription en fac de droit.

— Venez, Mademoiselle. Si ce n'est pas un malheur, ça, de faire la queue quand on est si mignonne... Allez, je connais le recteur d'Académie. On va prendre un verre et vous me donnerez tout : nom, prénom, date de naissance, etc. Et j'en fais mon affaire.

Elle avait été méfiante, Josyane. Vladimir avait eu du mal à l'emmener jusqu’au bistrot de la Mairie, place Saint-Sulpice.

Mais le soir même, elle débarquait comme un paquet cadeau, un vendredi, au château de Saint-Essart, au-dessus de Honfleur.

Petit détail : *Josyane au bain* ça voulait dire, au bain de vitriol.

Cher, côté investissement : une baignoire à remplir de vitriol, ça va chercher dans les quinze, vingt mille francs, vu le nombre de flacons à accumuler pour la remplir.

Mais ça avait été fabuleux, l'introduction du corps sous l'œil de la caméra.

Tout ça, bien sûr, après trois quarts d'heure de découverte progressive de la part de la Josyane, tout excitée, tout ondulante au début du film, par la perspective de se faire quinze, vingt mille francs en tournant un film porno.

La « progressivité », ici même, au château de Saint-Essart, avait été savante, merci Francis le scénariste.

Petit début classique de strip-tease champêtre.

Et puis, hop, mets-toi le godemiché dans la bouche. Allez, enfonce-le ! Tu refuses ? Des coups de fouet à chevaux sur le cul te feront passer l'envie de résister. Un fouet à chevaux, ça lacère les fesses d'une fille à vie.

Pour ce qu'il en restait de vie à celle-là, la Josyane... En juillet, la nuit tombe tard, mais quand même... On avait jugé trop cher de continuer aux sunlights. Trop risqué aussi.

La baignoire au vitriol, ils l'avaient placée sur le gravier devant les buis taillés, vestiges des splendeurs du jardin de l'ancienne époque. Celle des propriétaires terriens, notables de Honfleur, ruinés dans les années trente par les retombées du vendredi soir de Wall Street.

Une fois Josyane suspendue à un portique au-dessus de la baignoire fumante, une muselière rivée aux mâchoires, ils l'avaient longuement fait sodomiser par un âne.

L'âne qui paissait aujourd'hui dans le parc, tandis que Francis et Pierre « causaient » ici au château à la petite nouvelle, la dénommée Lolo. La fausse blonde, à gros seins, qui attendait toujours sur le tapis de soie d'Ispahan. Toute nue.

L'âne s'était vidé de tout son sperme interminablement, dans les fesses de Josyane. Et puis on l'avait renvoyé à ses pâturages.

Et mets bien le son au max, Francis.

On va la vendre très cher, la cassette de la fille enculée par un âne, suspendue au portique par les bras retournés dans le dos, hurlante, criant « merveilleusement » ce qu'on veut qu'elle crie. Pour les clients. Ces acheteurs de la vidéocassette. Ces types en pantoufles qui vont se branler à

Francfort, à Milan, à Amsterdam, à Marseille, à Southampton, à Bordeaux, à Bruxelles, et Monte-Carlo. Tous ces clients du réseau du château de Saint-Essart !

Parfois, il fallait bien baisser le son, histoire de respecter le sommeil des voisins. Il était inutile de leur mettre la puce à l'oreille avec les explosions de cris.

Par exemple quand Josyane, en juillet dernier, muselée par un godemiché enfoncé dans la gorge et maintenu bien en place par un verrou placé sur la nuque, avait été descendue lentement au-dessus du bain de vitriol (« lentement », insistait Francis en relevant l'œil au-dessus de sa caméra vidéo). Lentement en croix, dans le soleil bas en bout de parc, du côté des héronnières.

Un film vidéo qui rapporterait dix millions de francs au bas mot, pour un investissement maximum de cent cinquante mille francs.

Et la plongée des pieds, et des chevilles dans la baignoire. La muselière qui ne couvre que le tiers des hurlements.

Roger le préposé costaud à la maison de gardien qui remonte la corde.

Josyane qui remonte au-dessus de la baignoire infernale posée sur le gravier.

Et la caméra filmant, en gros plan, ce qui reste des pieds et des chevilles.

Rien.

Juste de l’os.

Toute chair dévorée par le vitriol de la baignoire.

Et la suite.

Jusqu'au bout.

Jusqu'aux lèvres de Josyane « bues » par l'acide, ses mains « bues » par l'acide. Puis ses yeux, son front. Ses cheveux.

Et plus aucun souvenir d'elle à part ce squelette enfoui en terre par Roger, quelque part dans le parc.

Après avoir jeté ses dents à la marée montante dans le port de Honfleur.

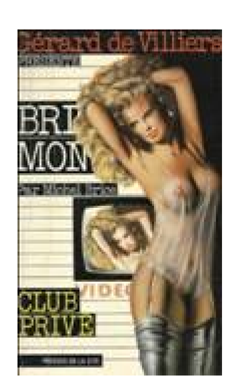
Des dents qui auraient pu permettre de l'identifier.

Pierre Sallanchet leva la main vers la Cambodgienne :

— Lolo ne déjeune pas. Mène-la à la cave numéro trois. Pour la suite des ordres, tu viendras me voir après.

Lolo se jeta en avant, hagarde :
— C'est quoi, la cave numéro trois ?
Le grand brun aux yeux noirs l'étudia de ses pieds nus à ses seins nus :
— Ne pose pas de questions, surtout pas. Va. Fais ce que je te dis.

CHAPITRE IX



Boris réprima un sourire en entrant avec Aimé dans le living du petit appartement, la planque louée par la PJ rue de Lourmel : les deux collègues chargés de surveiller Jossip Mihajlovic étaient en train de lui apprendre à jouer aux tarots[5].

— Désolé d'interrompre la leçon, fit-il en direction des collègues, mais on a à lui parler. Rien à vous cacher, mais si vous voulez en profiter pour aller faire un petit tour, c'est le moment.

Les deux anges gardiens se levèrent, ravis.

— Vous serez à quel bistrot ? fit Aimé. Pour qu'on puisse vous joindre quand on aura fini.

Les deux autres se regardèrent :

— Eh bien, en face, dit le plus âgé des deux. *Au Cabernet*. Vous n'aurez qu'à nous passer un coup de fil.

Et ils se dépêchèrent de sortir, enchantés de l'aubaine.

Le Yougoslave fixa tour à tour Boris et Aimé, soupçonneux :

— Vous venez pour quoi ? Apparemment pas pour me sortir d'ici...

Boris fit non de la tête :

— Pas encore. Mais ça va peut-être arriver plus vite que tu ne crois. A condition que tu y mettes du tien, bien sûr.

Les yeux bleus de Jossip se durcirent :

— Qu'est-ce que je peux vous dire de plus que ce que je vous ai dit ?

Boris alluma une Gallia :

— Peut-être beaucoup. Tu vas vite piger.

Il s'assit à la place encore chaude d'un des deux anges gardiens face aux cartes à figure du jeu de tarots étalées sur la table basse. A l'étage au-dessus, on entendait le léger soprano d'une voix de femme qui faisait des exercices de vocalise.

— On a trouvé qui a voulu te faire descendre, reprit Boris. Le type s'appelle Pierre Sallanchet. Trente-deux ans. Patron d'une boîte d'informatique qu'il a créée. Et propriétaire d'une Mercedes 190 E gris anthracite métallisé à boîte automatique achetée il y a un an au garage Bosquet. Tu avais bien noté.

Jossip n'eut apparemment aucune réaction.

— Merci, fit-il. C'est par moi que vous l'avez retrouvé chez Bosquet ? Grâce à la description que je vous en ai faite ?

— Oui. Mais pas seulement. Il a été piqué en excès de vitesse, cent quatre-vingt treize à l'heure chrono sur l'autoroute A 13, après t'avoir quitté, entre Elbeuf et Bourg-Achard, le péage où les gendarmes l’ont cueilli. Donc, tu vois qu'il avait pris la direction de Deauville, pas celle de Paris. Et qu'il était bien pressé, comme tu nous l'as dit. Il a fait sauter son PV mais tu sais, nous, il nous suffit de quelques coups de fil pour remonter la filière dans ce genre d'affaires. Et clac, on est arrivé au double du PV de gendarmerie du péage, qu'on est allé trouver. Ta fille, ta Lolo, était bien avec Sallanchet dans la bagnole. Et la description du bonhomme qu'ils nous ont donnée correspond à la tienne.

Le Yougoslave parut s'absorber dans la contemplation des cartes :

— Vous voulez en venir où ? fit-il. Et d'abord, qu'est-ce qu'il vous a dit, ce type, dont vous m'apprenez le nom ?

— Rien. On ne l'a pas encore trouvé. Le lendemain de votre petite affaire, samedi dernier, donc, il s'est envolé pour une semaine au club Méditerranée en Guadeloupe. C'est ce que nous a dit sa secrétaire.

Jossip sourit :

— Vous avez bien des collègues en Guadeloupe. Ils ont dû aller faire un petit tour au Club Med.

— Oui. Seulement le problème, c'est que Sallanchet n'a jamais réservé la moindre semaine de vacances en Guadeloupe. Inconnu sur place comme au siège du club à Paris. Intéressant, non ? Il a menti à sa secrétaire. Il a filé en direction de Deauville avec ta Lolo. Pour une semaine. A ton avis, pourquoi ?

Un nuage voila les yeux du Yougoslave :

— Qu'est-ce que j'en sais moi ? Merde à la fin ! D'accord, je lui ai vendu une fille et il a voulu me faire descendre. Et alors ? C'est à vous de le trouver, pas à moi !

— A ton avis, lança Aimé, pourquoi a-t-il voulu te faire descendre ? Je vais te le dire. Parce qu'il s'est fait piquer par les gendarmes sur l'autoroute vers Deauville. Et qu'il a voulu couper court à toute possibilité de remonter jusqu'à toi. T'empêcher à jamais de parler de lui, au cas où on mettrait le nez dans ses affaires. Pas celles de son boulot, là, il est net, on a vérifié. Sa petite affaire de vidéocassettes. Parce que tu n'as plus aucun doute là-dessus, maintenant, hein ? Tu as bien pigé pourquoi il te l'a achetée, cette fille ? Et ce qu'il est en train de faire ? En ce moment. Cette semaine. Et en tout cas au plus tard dimanche prochain avant de retourner lundi au boulot. Tranquille. Persuadé d'avoir effacé tout indice. Débarrassé de toi. Son PV sauté. Tranquille comme Baptiste. Et ta Lolo mise en cassette. Filmée jusqu'à son dernier souffle. Tu vois ce que je veux dire ?

Un tic nerveux soulevait par saccades le sourcil gauche de Jossip.

— Je n'ai jamais voulu ça, murmura-t-il.

— OK, reprit Aimé. On te croit sur parole. Tu n'as pas l'air assez dingue pour te mouiller directement dans ce genre de réseau. Seulement le problème, c'est que tu ne nous as pas tout dit, mon salaud.

Aimé remonta d'un geste automatique ses lunettes sur son nez :

— Bien sûr qu'on va aller lui poser quelques questions au Sallanchet, lundi à son bureau. Et qu'on va démanteler tout le réseau.

« Mais lundi, ce sera trop tard pour ta Lolo, tu comprends ?

Le Yougoslave blêmit :

— Oh, ça va comme ça, hein !

Aimé hocha la tête :

— Calme-toi, tu veux ? Tu y as intérêt. Je te rappelle qu'on te fait mettre à l'ombre quand on veut. Alors, tu vas bien m'écouter. Qu'est-ce qu'on a fait,

nous, les poulets de la Mondaine après l'annonce par la presse de l'assassinat d'un proxénète yougoslave nommé Mihajlovic ? On a fait notre boulot de flics de la Mondaine. Normal, non, qu'on aille, nous, enquêter dans l'entourage de ce Jossip Mihajlovic ? C'est notre créneau, un proxénète assassiné.

« Donc, on est allé traîner du côté de tes copains. Dans le milieu yougoslave. Tu vois un peu ce que je veux dire ? Rassure-toi, on s'est bien gardé de les mettre au parfum pour notre petite combine de « contrat » bidon. Évident. Et utile. Quand un type est mort, quand c'est écrit dans les journaux qu'il est mort, les langues des copains se délient. Style : on est peinard, il mange les pissenlits par la racine, on peut tranquillement tout balancer sur lui.

« Et c'est fou, tout ce qu'on a pu apprendre sur toi...

Il agita la main pour couper court aux cascades de protestations qui ne demandaient qu'à jaillir de la gorge de Jossip, qui se levait lentement de son fauteuil.

— C'est moi qui parle. Toi, tu écoutes.

Le Yougoslave se rassit, tremblant.

— Bon, reprit Aimé. Je te passe toutes les petites vacheries glissées comme par hasard : trafic de devises via Bruxelles ou transfert de vieilles putes vers l'Afrique noire, on en reparlera plus tard, mais il paraît que tu es assez champion en la matière.

« L'essentiel est ailleurs....

Le petit chauve à lunettes de myope léger dont cette masse de muscles de Jossip Mihajlovic aurait fait de la bouillie pour les chats en deux minutes trente-cinq secondes, mais hélas pour lui en d'autres circonstances, se paya le luxe de faire un peu attendre la suite à son interlocuteur.

Vieille technique flicarde. Déstabiliser le voyou. Toujours.

— Chapeau, Jossip, pour le charme yougo. Ça marche drôlement pour toi, paraît-il. Les gonzesses se pressent au portillon pour tapiner pour monsieur. Il n’a qu'à choisir. On se bat pour lui donner la plus grosse comptée le soir à minuit, *Au Vieux Morvan,* rue Quincampoix. Et les copains en crèvent de jalousie.

Aimé, Aimé Brichot, le mari fidèle de Jeannette, le père de Rose et Colette et de Charles, l'époux et le papa standard, en rigolait franchement

dans sa moustache face au grand blond venu de l'autre rive de l'Adriatique et qui avait un truc. Un truc comme ça dans la culotte. Un truc que lui, Mémé, n'aurait jamais. Un piège à filles, comme dans la chanson de Jacques Dutronc. Une machine inépuisable à labourer les filles.

Un truc de mac parfait, quoi...

De l'autre côté de la table basse, Boris se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire. OK, la situation était tragique pour Lolo, mais la scène était irrésistible : Aimé, le petit myope à lunettes en train de « se payer » un grand mac hyper baraqué. Il faut bien rire de temps en temps, surtout quand la mort rôde autour de soi... On ne peut pas survivre sans rire. Travailler sans rire. Enquêter sans rire. C'est comme ça. C'est la vie. C'est la mort. C'est le cours des choses.

Et finalement, c'était très bien que ce soit Aimé le petit, Aimé le frêle qui sonne l'hallali avec le proxo blond de quatre-vingt-dix kilos. Si Boris avait mené l'interrogatoire, Jossip se serait cabré. Le truc classique, style : « Il n'y a pas de place pour deux hippopotames dans le même marigot. » Boris « rendait » peut-être dix kilos à Jossip, comme on dit dans les salles de boxe pour parler du type qui monte sur le ring avec dix kilos de moins que le type d'en face, mais il le savait depuis leur premier contact : le Yougoslave l'avait repéré. Dix kilos de moins, c'est peut-être aussi dix kilos de graisse en moins. Donc, dix centièmes de seconde de moins dans la vitesse de la détente. Côté poing...

Aimé Brichot se pencha :

— On est bien d'accord ? Personne n'a de pire ennemi que son meilleur copain. Surtout après la mort.

Il se marra franchement :

— C'est fou, ce que vous aviez de bons copains, monsieur Mihajlovic, avant votre mort !

Qu’est-ce qu'ils nous ont balancé sur vous ! Ils n'arrêtaient pas. C'était à qui payerait la tournée générale au bar du *Vieux Morvan.*

Bref silence :

— OK, reprit Aimé. On charge les morts. On leur prête tous les crimes de la terre. Normal. Les morts ne parlent plus, et on se décharge sur eux de ses propres crimes. Ne nous prends pas pour des cons. On a fait la part des

choses dans le déboulonnage assez crade de ta personne chez tes potes de comptoir, au *Vieux Morvan.* Mais on a fait aussi le tri, tu piges ?

Boris croisa les jambes dans son canapé. Ravi. Quelle revanche pour Aimé, le petit chauve fragile, de pouvoir parler net à un de ces salauds de macs fournisseurs de filles ! Bien sûr, Aimé pouvait faire ça parce que lui, Boris, était là pour le protéger. Empêcher le Yougo blond aux épaules gonflant le cuir de son blouson de lui sauter dessus pour le réduire en poussière. Mais quand même, à l'amitié, juste à l'amitié, ça faisait plaisir d'aider Mémé à « se payer » un quatre-vingt-dix kilos de muscles.

Jossip se fit craquer les jointures des poings l'une après l'autre :

— Allez, crachez votre venin, fit-il en direction d'Aimé.

Il allait ajouter quelque chose, mais ça lui resta dans la gorge. Forcément : le copain du petit flic chauve et myope venait de se lever pour lui balancer une baffe en pleine gueule.

Le genre de baffe qui fait pleurer, même un homme.

Boris se rassit :

— Tu l'écoutes, ou la prochaine fois que je me lève, c'est pour te faire sauter toutes les dents de devant.

Ils lui laissèrent le temps de récupérer. Et puis, Aimé décida qu'il pouvait redémarrer :

— Il paraît qu'avant Lolo, tu as vendu deux autres filles. Pas à d'autres macs, je veux dire. A des clients. Vrai ou faux ? Tes potes qui te croient morts te chargent avec des affaires à eux ou ils nous ont raconté la vérité ? Je ne crois pas que tu aies intérêt à nous mentir. Alors, exact ou pas ?

Les longues mains musclées du Yougoslave s'agrippaient l'une à l'autre, se tordaient les jointures.

— Exact.

— A qui tu les as vendues ? A Pierre Sallanchet ?

— Non. Lui, c'est la première fois que je l'ai vu, pour Lolo.

— Alors, à qui ?

Jossip se massa interminablement le visage à deux mains. Son visage était devenu jaune et bilieux.

— Ça va. Je raconte tout.

L'histoire avait commencé il y avait à peu près un an. A sa table du *Vieux Morvan,* un soir après la remise de la comptée du jour par une de ses filles d'alors. Prunelle, une petite brune piquante qui était une grosse gagneuse. La Reine de la pipe. Vraiment la reine...

Entre la poire et le fromage, Prunelle lui avait raconté une drôle d'histoire. Un de ses clients, un assidu, qui venait se faire sucer trois fois par semaine, lui avait demandé deux heures plus tôt un truc incroyable : il voulait rencontrer son mac. Et le plus vite possible.

— Ça m'a fait drôle, poursuivit Jossip avec cette voix mécanique de ceux qui s'abandonnent, qui en ont marre de dissimuler. Qui se livrent. Subitement. Comme ça. Comme s'ils n'avaient plus qu'une envie : aller au trou ! Rentrer dans l'ordre de la société, même du mauvais côté ! Celui de la prison.

Il tendit la main vers Boris qui sortait son paquet de Gallia.

— S'il vous plaît, je voudrais une sèche.

Boris lui jeta le paquet. Et son briquet.

— Le client de Prunelle était au bar du *Vieux Morvan,* reprit Jossip. Derrière elle. Elle me l'a montré. Je lui ai fait signe de venir. Il est venu. Il a commandé une bouteille de Dom Pérignon.

Il ricana :

— Il n'y a pas de Dom Pérignon au *Vieux Morvan...* Alors, on a ouvert ensemble une Veuve-Clicquot.

— Et puis ? fit Aimé Brichot, yeux de braise derrière ses lunettes Amor.

— Et puis le mec m'a carrément proposé de m'acheter Prunelle. Là, comme ça... Il a sorti le fric. Cent cinquante mille francs en liquide.

— Et tu as fait quoi ?

— J'ai pris les cent cinquante mille et Prunelle est partie avec lui.

Jossip détourna la tête :

— Elle pleurait, quoi ! Elle pleurait !

Boris tortilla sa Gallia entre ses doigts :

— Il était comment, l'acheteur ? Même genre que Sallanchet ?

— Non un barbu, costaud. Le type slave. Un barbu costaud. C'est tout ce que je sais. Je ne l'ai jamais revu.

— Et Prunelle non plus ? fit Aimé en s'examinant les ongles.

Pas de réponse...

— On nous a parlé d'une deuxième fille, reprit Boris. Raconte.

Celle-là, c'était il y avait six mois. Même topo. Ginette qui rigole en arrivant au *Vieux Morvan* avec sa comptée :

— Vise l'aristo, au bar... Ça fait trois mois qu'il monte avec moi deux fois par semaine. Il veut te voir, paraît-il.

Et Ginette était partie elle aussi. Contre encore cent cinquante mille francs en liquide. Remplacée en huit jours comme Prunelle six mois plus tôt : il suffit de prendre le métro pour lever une fille. Et d'un mois, maximum, de gringue pour la mettre sur le trottoir quand on a le talent d'un Jossip.

Aimé Brichot toussota :

— Un barbu slave... Un aristo... Un grand brun aux yeux noirs en Mercedes... Tu n'as jamais fait le rapprochement ?

Les épaules de Jossip descendaient de dix bons centimètres :

— A quoi ça vous sert de me poser cette question ? Vous m'avez coincé. Bien sûr que j'ai fait le rapprochement... Et qu'à cause de tout ça, merci les copains, vous allez me mettre au trou...

Aimé ignora la réflexion. Trop occupé à réfléchir. Il sortit un cliché et le tendit :

— Ce n’est pas très net, ça été pris sur un écran TV. Ça te dit quand même quelque chose ?

Cette fois Jossip était aussi vert que la veste verte d’Old England d'Aimé Brichot :

— Prunelle !... Bon Dieu ! Prunelle ! Où vous avez eu ça ?

Aimé Brichot récupéra le cliché qui montrait une petite brune piquante, l'ex-reine de la pipe du côté de la rue Quincampoix, dont on pouvait encore identifier le visage, en train de se faire dévorer le ventre, les épaules et les seins par deux énormes dogues allemands.

— T'occupe... On est des flics, on enquête. On ramasse du matériel. Et on en trouve, tu ne peux pas savoir combien ça pleut le matériel, quand des flics se mettent à en chercher. Tiens, regarde ça encore.

Aimé Brichot tendait un deuxième cliché :

Une jolie fille avec des fossettes gaies. Il y a des gens comme ça : ils ont l'air gais même quand ils chiaient. Et pour chialer, elle chialait sur la photo, la fille aux fossettes !

Mais qui pourrait retenir ses larmes devant la mort ? Une mort atroce : le corps suspendu à une branche d'arbre. Avec quatre parpaings attachés à chaque cheville. Et les tendons des genoux, des hanches, des aisselles et des coudes, sectionnés sans doute au scalpel, tout simplement.

— Ginette ! balbutia Jossip... Ginette !

Il se dressa comme un fou, renversant la table basse et toutes les cartes à figures du jeu de tarot au passage.

— Je ne savais pas ! hurla-t-il avec une telle violence qu'à l'étage au-dessus, la soprano léger s'arrêta net d'essayer de singer la Callas. Je ne savais ni pour Prunelle, ni pour Ginette, ni pour Lolo !

Boris et Aimé le laissèrent s'agiter un petit moment en long et en large, à travers le living cossu de l'appartement secret spécial police de la rue de Lourmel, face au *Cabernet,* où les deux anges gardiens devaient en être à leur troisième Ricard.

— Rassieds-toi, fit Boris. Il y a un petit problème. Tu as un copain, yougoslave comme toi. Tu sais ce qu'il dit ?

Le bleu des yeux de Jossip tournait au verdâtre :

— Il raconte peut-être des histoires, reprit Boris. On ne sait jamais. La jalousie, les saloperies personnelles qu'on reporte sur un mort... Bref, ton pote Brojno raconte que tout le monde sait, dans le milieu yougo de Paris, que tu vends tes filles à un réseau qui les exécute, à force de tortures sexuelles, sous l'œil attentif et complaisant d'une caméra vidéo. Tu vois ce que je veux dire ?

La minute qui suivit parut très longue aux trois protagonistes, face à face dans l'appartement de la rue de Lourmel : soixante secondes de toquante, ça peut ramasser une foule d'événements !

Brusquement, le grand blond tenta un ultime coup de poker : il bondit vers la porte. Mais, la main sur la poignée, il fut plaqué au sol par le grand brun qui avait jailli de sa chaise comme un diable.

Ils roulèrent sur le parquet sous le regard indifférent du petit chauve à lunettes qui, confortablement installé dans son fauteuil, se grattait le creux

de l'oreille avec l’ongle du petit doigt. Paisible, il semblait absolument convaincu de l'issue de cette mêlée.

Effectivement, une masse molle s'écroula sur la table basse, projetée comme un paquet de linge sale par Boris qui se lissa les cheveux à peine ébouriffés par la bagarre.

Un instant il contempla ce tas de quatre-vingt-dix kilos s'affaler en croix sur la table basse. Un mac, une lopette geignarde dont il releva la figure par l'oreille :

— Maintenant, tu vas causer. Et vrai.

Les dents blanches parfaitement rangées de Boris s'exhibèrent dans un sourire :

— Sinon. Tu sais quoi ? On rappelle le tueur Viêt. Et cette fois, il ne te loupera pas.

La gifle secoua la tête de Jossip à lui déboîter les vertèbres cervicales :

— Salaud ! Ordure ! Tu savais très bien à qui tu vendais ta Lolo ! Et ce qui allait lui arriver !

La deuxième gifle fut si violente que Jossip en pissa dans son slip de terreur.

Une main forgée dans l'acier lui attrapa la gorge à hauteur de la pomme d'Adam. Et Jossip rut obligé de bien regarder en face les yeux de volcan noir qui le dominaient.

— Si ta Lolo ne sort pas vivante et intacte des mains de Sallanchet et de ses copains, siffla Boris, je te donne ma parole de flic, tu entends, ma parole de flic qu'un Viêt viendra te découper les couilles. Pas te flinguer. Te découper les couilles. Et te les faire bouffer. Toutes crues.

Boris se recula, haletant :

— Ne me dis pas que je n'ai pas le droit de te dire ça. Je n'ai pas le droit, c'est vrai. Légalement parlant.

La tête de Jossip valdingua de nouveau dans tous les sens sous une nouvelle dégelée de gifles.

— Mais, il se trouve que dans ton cas précis, ordure, je me fous de la légalité.

Boris sourit de toutes ses dents :

— Je te tiens, tu piges ? Et je vais te faire cracher ce que tu sais. Tout ce que tu sais.

Jossip haletait, le nez collé sur le bois de la table basse Un grand brun lui avait cassé la gueule dans la caravane du bois de Chauffeur, un grand flic brun le giflait à présent à lui dévisser la tête... Il se replia tout doucement sur lui-même, lentement, sans avoir l'air de...

Il jaillit en hurlant de côté, dans un retournement de bête fauve du creux des reins, les mains projetées en avant comme des griffes vers la gorge de Boris.

Le crochet du gauche, jumeau de celui reçu dans la caravane du bois de Chauffeur vendredi dernier, le cueillit à l'endroit exact de la pointe du menton où il y a une terminaison nerveuse qui, quand on la « malmène », vous envoie le bonhomme, quel que soit son poids, dans ce que la sagesse populaire appelle les vapes.

La paume de la main droite de Boris frotta un peu les jointures de son poing gauche :

— Il a l'os du menton en béton, ce Yougo... J'ai failli me faire mal.

Aimé se précipita :

— On fait quoi ?

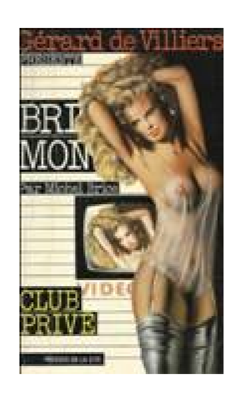
Boris se mit à rire :

— Téléphone au *Cabernet,* que les collègues rappliquent illico. On rentre à la maison. Avec lui.

Il étudia la masse toujours inerte en travers de la table basse :

— Et on va le faire cracher, le Yougo. Fais-moi confiance.

CHAPITRE X



Que la vie était donc bizarre ! On passe des années à se croire seul... A croire qu'on est tout seul, parmi des milliards d'êtres humains, à être dévoré par telle libido secrète, précise...

Et puis un jour, on prend l'avion, comme ça, pour un voyage touristique classique...

Et on se trouve quatre autres âmes sœurs ! Quatre d'un coup ! Dans un bas-fond de Tampico, au Mexique. Où on a échoué par hasard, amené là par un guide local suintant la vénalité, et qui promettait, contre un billet de cinquante dollars glissé de la main à la main, du jamais vu. Du JAMAIS VU.

Ça, pour du jamais vu, Frédéric en avait eu pour ses cinquante dollars à Tampico ! Il n'oublierait jamais. Il ne pourrait jamais oublier. Là, devant lui, dans la salle enfumée, dans le ronronnement des caméras, ce que le Marquis de Sade avait imaginé, deux siècles plus tôt ! Un spectacle qui ne pouvait s'appeler que de son nom, le nom du « divin » Marquis : le sadisme.

Sur l'estrade, une gamine de quatorze ans au plus. Une petite Mexicaine sûrement vendue par ses parents pour le prix de quelques sacs de farine.

Toute frêle. Avec une jolie bouche ourlée, un petit nez aux narines palpitantes. Des cils longs comme des algues qui flottent dans le courant du Gulf Stream.

La gosse était nue, évidemment. A son sexe, légèrement ombré d'un duvet brun, on la devinait à peine pubère.

C'était là qu'ils s'étaient trouvés, connus, découverts Vladimir, Jean-Marie, Pierre, Francis et lui, Frédéric. Cinq touristes français échoués à Tampico, dans ce bouge.

Pour assister au spectacle d'une petite Mexicaine vierge dépucelée sur scène par un chien.

Un dogue allemand.

Qui devait peser pratiquement le double de son poids.

Mais la « revue » ne s'arrêtait pas là.

Car ensuite le dogue, dirigé par son maître, un gros moustachu, avait pointé son sexe vers un autre chemin, entre les fesses de l'adolescente écartelée sur scène par des cordages.

Tous les cinq, ils avaient assisté, avec un indicible plaisir, à ce spectacle, au milieu des hurlements effroyables de la gamine dépucelée puis sodomisée par un chien !

Comme enivrés par cette odeur qui montait de la petite salle bourrée à craquer du bouge de Tampico où il n'y avait que des hommes. A part la fille de quatorze ans sur la scène.

L'odeur du foutre. Du désir gras. L'odeur de la sueur masculine devant le spectacle de ce supplice infligé à une petite victime sans défense. Une victime toute désignée : la femme...

Après ils s'étaient retrouvés autour d'un punch : Vladimir, Jean-Marie, Francis, Frédéric et Pierre. Les joues encore en feu après la fin de la « représentation » qui s'était achevée sur la gosse dévorée par le dogue. Sur scène...

Et c'était alors que leur folie commune s'était déchaînée. A l'aube, leur pacte était scellé. Ils allaient s'y mettre aussi, au « truc ». Des vidéocassettes... Pour le plaisir. Et pour l'argent. Il y avait une fortune à faire avec ça. Tout n'était qu'une question d'organisation. Et là, ils n'étaient pas des branques, chacun dans son domaine professionnel. Quand on est cinq célibataires de trente ans à avoir réussi dans la vie comme ils avaient réussi, où est le problème quand on veut monter ensemble une nouvelle affaire ?

Dès leur retour en France, ils avaient tout mis au point. Mathématiquement. Et, en trois mois, le « montage » était fait. Chacun son rôle, chacun sa place. Et ça avait tout de suite marché comme sur des roulettes.

Jusqu'à cette Connerie d'accident de Vaudray qu'ils avaient eu la bêtise d'accepter de recevoir ici, rue de la Trémoille, tout en continuant à lui

vendre des cassettes, parce qu'il s'y connaissait en réseaux Minitel, vu son boulot dans les Télécoms. Heureusement qu'il ne parlerait plus jamais, celui-là.

Seulement, il s'était viandé sur le verglas avec une cassette à côté de lui...

Alors, depuis, plus question de prendre le moindre risque. Ils étaient tous aux aguets, tous !

La longue main fine de Jean-Marie, l'aristo, écrasa élégamment sa Dunhill dans le cendrier.

— Je n'aime pas ça du tout, fit-il. Mais pas du tout...

Frédéric et Vladimir restaient silencieux en face de lui. On n'entendait aucun bruit de l'extérieur dans le salon à double vitrage de la rue de la Trémoille. Décor d'un goût parfait. Frédéric aurait fait un décorateur hors pair s'il avait eu besoin de gagner sa vie. Mais quand on est l'héritier du plus important holding de fabriques de WC d'Europe, avec les activités annexes, papier cul, déodorants à chiottes, flacons plastiques de nettoyage de cuvettes, on a juste besoin de vérifier, une ou deux fois par semaine, le boulot de ses cadres supérieurs, qui vous haïssent, évidemment. Mais qu'on fait filer doux en les intéressant aux bénéfices. Juste un peu...

Frédéric caressa de la paume sa dernière acquisition à l'hôtel Drouot. Le manuscrit, relié pleine peau, d'un texte érotique de Victor Hugo. Un truc écrit par le respectable auteur des *Misérables,* deux ans avant sa mort, quand il gâtifiait sur les bonniches. Complètement ignoré du grand public. Jamais publié. Et « sévèrement » cochon. Très sévèrement.

— Je suis de l'avis de Jean-Marie, fit-il en croisant les jambes dans son canapé de cuir fauve.

Il tourna son fin visage de gosse de riches vers Vladimir.

— Et toi ?

Le barbu terminait de remonter un puzzle de bronze doré. Une autre nouvelle acquisition de Frédéric. Le principe du puzzle était de faire apparaître un sexe de femme quand on en démontait un à un les éléments du cube banal trouvé là, comme ça, bizarrement banal, sur une table basse à côté d'un service à apéros.

— Écoutez, c'est moi que Francis a appelé, hein ? C'est moi qui vous ai joints tous les deux pour qu'on se voie ce soir et qu'on discute du problème. Alors, pour moi, c'est simple...

Il souleva sa main droite, doigts bien écartés, du pouce jusqu'à l'auriculaire.

Il replia le pouce à l'intérieur, sur la paume.

Jean-Marie ralluma une Dunhill :

— La réponse est claire, non ? fit-il en direction de Frédéric.

Celui-ci approuva du menton :

— On ne peut plus claire...

Il se leva et il se mit à arpenter le salon, mocassins s'enfonçant dans la moquette épaisse.

— Merde, grogna-t-il. Il est devenu dingue ou quoi, Pierre ?

La foudre s'était abattue sur eux en début d'après-midi. Sur la tête de Vladimir, pour commencer.

Un appel de Francis sur sa ligne directe au bureau depuis Saint-Essart. Un appel qui venait de la ligne personnelle de Francis, là-bas. Celle à laquelle Pierre ne pouvait avoir accès.

— Il y a un os. Et grave. Pierre en pince pour la Lolo...

Et tous les détails. Imparables. Tous les signes. Francis avait insisté :

— Je ne délire pas. Même Wanda l'a remarqué. Ça crève les yeux. Il veut se la garder. Elle l'a eu. Il roucoule. Ça crève les yeux qu'il n'a plus qu'une idée en tête : nous rembourser nos parts dans l'achat de la pute. Et se tirer avec elle.

Vladimir s'était levé pour aller vérifier que la double porte donnant sur son secrétariat était bien fermée et il était revenu rattraper l'écouteur.

— Donne-moi une preuve. Une vraie.

— OK, avait sifflé la voix chantante du pied-noir. Ce matin, je lui ai mis sous le nez mon nouveau scénario que j'ai remanié après avoir bien étudié la Lolo. Elle m'a fait penser à un truc, la salope, quand je l'ai vue avec ses gros seins, sa grosse vulve de pute à Turcs. L'idée m'est venue comme ça. Un découpage des bouts de seins et de la vulve au scalpel. Tu piges ? En direct. Accompagné d'un découpage des lèvres et de la langue. Du chirurgical, tu vois ? On n'a jamais encore fait ça. Plus de seins, plus de sexe, plus de bouche, plus de langue. Et juste le fion intact pour le final.

« Le fion découpé au scalpel. Merde ! Ça se vendra comme des petits pains, ça ! Ce n'est pas toi qui me diras le contraire ?

Vladimir avait tracé des trucs sans intérêt avec sa pointe Bic sur une feuille de papier au milieu de son bureau.

— Continue...

— Bon, avait répliqué Francis. Je continue.... On a toujours été tous bien d'accord, hein ? On ne traîne pas. Une fille amenée à Saint-Essart n'y reste jamais plus de huit jours. Eh bien, mon vieux, quand je lui ai soumis mon nouveau scénario, Pierre a joué les chichiteux. “Tu crois vraiment que c'est une bonne idée ? " Et puis, “On n'est pas des chirurgiens. Il va falloir en trouver un", et patati et patata. Comme si c'était un problème de toubib ! On n'est pas des toubibs ! Les toubibs, ils opèrent les gens pour les sauver, nous, on les opère pour les faire crever ! Devant une caméra ! Merde ou quoi ?...

Tout en écoutant son interlocuteur, Vladimir avait continué à gribouiller sur sa feuille de papier.

— Surveille-le. Pas question qu'il se tire avec la fille. Trop risqué.

Francis avait ricané à l'autre bout du fil :

— Merci du conseil, mais qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je suis tout seul ici, moi. Tu vois le topo ? Une supposition qu'il me double. Il se tire avec sa Lolo. Il en est capable. Il est devenu dingue d'elle, je te dis ! Tu vois le cirque ? Pierre dans la nature avec la fille. Où il va aller ? Les flics vont tôt ou tard lui tomber sur le poil...

Et, dans le téléphone, la conclusion :

— Réunissez-vous vite. Pour moi, c'est déjà du tout cuit. Tant pis pour Pierre. Tchao pour lui. Il y a urgence. Pour nous tous.

Frédéric se leva pour aller ranger dans le rayonnage de sa bibliothèque le dernier manuscrit cochon relié pleine peau de Victor Hugo.

Il se retourna élégamment :

— Ce Vietnamien a été parfait, non, à propos du mac yougo ? Réglo. Il a fait son boulot sans problème.

Il haussa les épaules :

— Personnellement, je ne sais pas comment le joindre...

Vladimir et Jean-Marie échangèrent des regards rapides :

— Moi, je sais, fit Vladimir.

Frédéric se rapprocha de lui et lui tendit du feu :

— Si j’ai bien compris, Francis est déjà d'accord. Et toi ? Et toi, Jean-Marie ?...

Tout le monde. d'accord. D'une inclinaison de la tête.

— Il ne reste plus qu'à joindre le tueur, reprit Frédéric. Et le plus vite possible.

Le barbu le fixa par en dessous.

— Moi je veux bien, mais la Lolo, elle doit disparaître avant dimanche soir, c'est la règle. Or Pierre est à Saint-Essart toute la semaine. Tu as une idée pour le faire revenir à Paris ? Parce que je ne te crois pas assez bête pour imaginer qu'on va le faire flinguer là-bas ! Hors de question que le Viêt aille à Saint-Essart...

Frédéric prit tout son temps pour se concocter un gin-soda.

— Je m'en charge. Je trouverai un truc.

Il s’arrêta, gin-soda à la main :

— On est bien d’accord ?

Il leva sa main gauche.

Pouce replié à l'intérieur de la main.

— Plus que quatre ?

Vladimir et Jean-Marie approuvaient du même mouvement de tête.

— Parfait... Vladimir, appelle le Viêt.

Il y a des moments dans la vie où on ne rêve que d'une chose quand on est un homme à femmes qui a levé une petite blonde à la sortie du métro.

Qui l'a baratinée à mort.

Invitée à dîner au bistrot.

Et qui l'a, maintenant, toute nue, offerte, pantelante comme on dit dans les livres, en travers de son lit, rue de Turbigo.

Merde... Le téléphone...

Boris décolla sa bouche de la bouche de celle dont il ne connaissait même pas le nom de famille, même s'il en connaissait déjà parfaitement l'anatomie après des heures de dévastage de draps.

— Allô ?...

La fille en dessous de lui s'entêtait à lui gratouiller les bouts de seins.

Il lui rabattit les deux mains avec sa seule main gauche.

— Allô, oui ?...

A l'autre bout du fil, la voix de Nguyen Haï !

— Monsieur Corentin ? Excusez-moi, je vous dérange sûrement. Il est si tard...

A nouveau, Boris repoussa d’une chiquenaude la main droite de la blondinette qui avait entrepris de lui redresser le sexe.

— Ah... Nguyen Haï... J'ai reconnu ta voix... Qu'est-ce qui t'arrive ? Il est trois heures du matin, tu es gonflé !

Il y avait des craquements sur la ligne. Sûrement que le Viêt l'appelait d'une cabine téléphonique pourrie.

— Je suis désolé, monsieur Corentin. Sincèrement. Je sais, vous m'avez dit l'autre soir que c'était vous qui me rappelleriez... Seulement, il y a du nouveau...

Maintenant la blondinette levée à la sortie du métro serpentait bouche béante, vers le membre momentanément endormi du grand brun aux yeux noirs. Boris se pencha vers elle :

— Je t'en prie... Juste une seconde.

La blondinette se recula avec une moue déçue.

— Qui, je suis toujours là, reprit Boris. Parle. Vite.

— Monsieur Corentin, je viens de recevoir une nouvelle offre de contrat. Sur un certain Pierre Sallanchet. Il paraît que c'est urgent. On va me rappeler demain matin... En tout cas c'est bien payé : le double du contrat pour le Yougo. Qu'est-ce que je fais ?

Boris se passa longuement la main dans sa masse épaisse de cheveux noirs.

— Tu acceptes. Bien sûr que tu acceptes...

Il marqua un temps d'arrêt :

— Tu dois donner ton accord quand ?

— Demain matin. On me rappelle à huit heures.

La blondinette s'en mangeait les ongles jusqu'aux lunules. Ça signifiait quoi, à la fin, ce fantastique baiseur levé au métro Rambuteau et qui la lâchait au meilleur moment ? Au quatrième coup, celui du milieu de la nuit. Qui la lâchait pour téléphoner dans tous les azimuts.

Elle crapahutait à quatre pattes dans le lit vers Boris ; ses seins se balançaient entre ses bras :

— Tu ne serais pas un flic, toi, par hasard ?

Boris vira de la nuque vers elle :

— Tu as quelque chose contre les flics ?

La fille se couvrit les épaules avec les mains :

— Oh non. Mon père est flic...

Boris raccrocha et se pencha vers elle.

— Mais dis donc ! Tu es de la famille, toi ! Fallait le dire plus tôt.

Elle lui tendit ses seins :

— C'est si pressé que ça, ton affaire ?

— Ça peut attendre demain.

Elle prit une inspiration en dirigeant ses yeux vers le pli de l'aine de Boris :

— Tu avais un gros truc, là, tout à l'heure. Pourquoi il est redevenu tout petit ?

Boris lui caressa la frimousse :

— Tu as quel âge, toi ?

La blondinette joua les offusquées :

— Dix-huit...

Boris avança les mains vers les petits seins à bouts roses dressés.

— Il est redevenu tout petit, mon truc comme tu dis, parce que tu ne sais pas t'y prendre avec les hommes, tu es encore un bébé.

La blondinette se cabra dans les draps.

— Ah, tu crois ça, mon salaud ! Je vais te le faire remonter et vite fait bien fait !

Boris enclencha de l'index gauche la touche qui coupait la sonnerie du téléphone.

— Et tu vas t'y prendre comment, bébé ?

La fille accroupie au milieu des draps le nargua, les yeux électrisés.

— Avec la langue, mon salaud, juste avec la langue.

Dans les dix secondes qui suivirent, Boris perdit pied.

Mince, alors... Les minettes de dix-huit ans savent de naissance à quoi ça peut servir une langue ?

La blondinette se releva, triomphante :

— Et voilà ! Il rebande, le mec !

Elle se passa la langue sur les lèvres :

— Et il rebande sérieux ! C'est une affaire ! Elle plongea en avant, bouche ouverte

comme une pompe aspirante :

— Tiens, je vais te faire une faveur, je vais te sucer Lolo.

Boris recula, écarquillé :

— Sucer Lolo ?... Qu'est-ce que tu veux dire ? La langue de la blondinette attrapa par en dessous le membre de Boris, rapide, ingénieuse, gourmande. Comme elle aurait léché une tablette de chocolat.

— Tu es con, toi, finalement. Lécher Lolo, c'est lécher les bourses, quoi ? Les lolos des hommes...

Boris se laissa aller dans son oreiller, hilare. La blondinette se releva :

— Tu sais que tu as vraiment des gros lolos, toi ! J'ai jamais vu ça !

Elle soulevait les lolos en question à petits coups de langue avides.

— Je ne plaisante pas... Tu es un cas. Il y a une sérieuse réserve là-dedans.

Boris se releva sur les coudes, un peu gêné :

— Tu as un de ces vocabulaires, toi...

Sandrine haussa les épaules :

— Écoute, quand je t'ai levé au métro Rambuteau, je ne pouvais pas le savoir, mais tu es un cas. Tu as un truc d'enfer et une intendance d'enfer avec. Alors, tu te tais et tu me laisses faire.

« Les lolos d'hommes, moi, c'est mon truc.

Elle releva son nez retroussé :

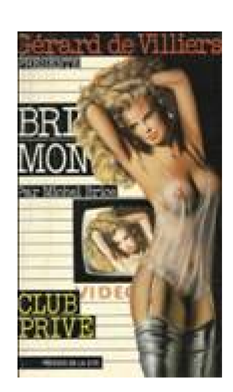
— Je peux mordre dedans ? Juste mordre sans faire mal, mordiller, si tu veux, rien de plus ?

— OK, fit Boris. Sans faire mal, tu as promis.

Une dernière pensée professionnelle le traversa avant de s'abandonner complètement : enfin, il avait une piste ! Une vraie ! Demain, Nguyen Haï

allait lui dire l'endroit fixé pour son deuxième contrat...

CHAPITRE XI



Le cœur de Lolo s'accéléra : elle avait reconnu les pas qui descendaient l'escalier derrière la porte de fer. Les pas de monsieur Pierre ! Elle se retourna sur son sommier, faisant grincer contre le mur de pierres la chaîne à maillons épais qui reliait son collier à un anneau rivé dans le mur. Les verrous sautaient l'un après l'autre et enfin, enfin, elle l'avait devant elle dans l'encadrement de la porte.

Pierre referma derrière lui et s'avança dans la cave numéro trois. La plus grande du château, plus de dix mètres de long sur cinq de large. Par terre, une épaisse moquette. Il faisait chaud : deux gros radiateurs à chaque extrémité de la pièce. Le plafond était haut, avec un soupirail du côté opposé à la porte. Des spots étaient disposés un peu partout, dirigeant leurs faisceaux en direction du sommier où Lolo était enchaînée, nue. En direction de la douche, du lavabo et des WC à la turque à l'autre bout de la cave. A gauche de l'entrée, un canapé profond rempli de coussins de soie. Une table basse avec, en son centre, un « puits » à alcools et apéritifs. Rien d'autre, ni chaise ni table. Sauf une grande glace murale. Sans tain bien sûr. Qui permettrait de tout voir depuis la cave voisine.

Pierre s'assit sur le sommier et Lolo se blottit contre lui, éclatant aussitôt en sanglots.

— Je veux partir... Je ne veux pas rester ici... Je veux partir avec vous... Il n'y a que vous de gentil ici !... Votre ami... Monsieur Francis... Il est si méchant !... C'est un fou !... Regardez ce qu'il m'a fait. Pourquoi ? Pourquoi il m'a punie comme ça ? Et de quoi ? J'ai été bien obéissante avec lui... J'ai fait tout ce qu'il m'a dit de faire...

Elle tourna la tête en direction du siège à la turque :

— Même, là-bas...

Elle montrait à Pierre Sallanchet ses cuisses et ses fesses balafrées, ses seins marqués de trois sillons déjà gonflés...

— Il m'a suspendue là-haut.

Elle désignait un anneau au plafond.

— Et il a fait signe au Noir. Le grand Noir avec qui il était venu... Masqué... Pourquoi masqué ?

Elle enfouit son visage dans la veste de Pierre :

— Qu'est-ce que j'avais été gentille pourtant, avec le Noir... Il était si énorme. Il me déchirait... Et monsieur Francis filmait. Tout. Il a tout filmé, même le siège à la turque. Même le fouet. Un fouet à chien...

Et elle répétait « pourquoi, pourquoi » comme une litanie. Pourquoi on la filmait en train de se donner au Noir masqué ? En train d’être fouettée par lui ? On faisait un film sur elle ? Quel genre de film, ça elle devinait bien !... Mais on ne lui avait même pas demandé son avis ! Il fallait obéir et c'était tout ! Sinon, le fouet. Elle avait obéi et elle avait quand même été fouettée ! Pourquoi ? Pourquoi ?...

Pierre la serra contre lui, lui caressant les épaules et le dos, cherchant sa bouche pour l'embrasser.

— C'est sans doute que tu n'as pas été assez bien obéissante, dit-il. Il y a sûrement une raison. Francis est cruel ça c'est vrai, mais il est juste... Alors, avoue-moi. Il y a un ordre auquel tu n'as pas obéi, hein ? Ou auquel tu n'as peut-être pas pu obéir...

Lolo ravala ses larmes :

— Oui. Je vous ai menti... Mais vous comprenez, me caresser à genoux, il n'y a que devant vous que je peux le faire... Que devant vous...

Elle s'essuya la figure avec le revers de la main :

— J'ai bien essayé... Je n'ai pas pu... Derrière son masque, le Noir, il avait des yeux bizarres... Tout rouges... Et puis la caméra dirigée sur moi... Pour me filmer en train de me caresser !... Je n'ai pas pu... Alors, ils m'ont suspendue...

Lolo se recroquevilla de nouveau contre Pierre :

— Sauvez-moi. Je vous en supplie. Emmenez-moi... Qu'est-ce que vous faites avec eux ? Ce n'est pas possible que vous soyez comme eux. Pas possible...

Elle s’arrêta :

— C'est bien pour un film, n'est-ce pas ? Et un film vidéo. J'ai déjà vu ce genre de caméra. C'est pour faire une cassette porno, hein c'est ça ? Pour la vendre, pour se faire de l'argent avec !

Elle se mit à marteler furieusement la poitrine de Pierre avec ses poings, brutalement changée :

— Et vous êtes leur complice, hurla-t-elle. Vous m'avez bien eue avec vos airs gentils ! C'est vous qui êtes venu me chercher dans la caravane. C'est vous qui m'avez choisie ! Vous êtes un salaud comme eux ! Un salaud !

La paire de gifles l'envoya heurter le mur derrière elle avec une telle violence qu'elle faillit s'évanouir. Et ce fut comme dans un cauchemar qu'elle entendit monsieur Pierre, celui en qui elle avait confiance, celui qu'elle avait cru aimer, lui annoncer qu'elle allait être punie pour ce qu'elle venait de dire. Et punie avec une sévérité qui lui enlèverait toute envie de recommencer.

Puis il passait à autre chose : oui, il l'avait achetée pour le tournage d'une cassette-vidéo porno. Comme d'autres avant elle et d'autres après elle. Achetée, elle comprenait ce que ça voulait dire ? Achetée comme une esclave qui n'a qu'un seul droit, celui d'obéir. Elle voulait faire la fière, se révolter ? Eh bien qu'elle essaye. Les esclaves désobéissantes, il y a des moyens pour les dresser, pour les rendre dociles comme un agneau.

Lolo le regardait, épouvantée, tenant toujours à deux mains ses joues brûlantes. Mon Dieu, la caravane, l'abattage mais c'était le Paradis à côté d'ici !... L'évidence aveuglante s'imposait subitement à elle : elle était tombée dans un piège atroce ! Entre les mains d'une bande de fous !

Enfermée, enchaînée, disparue du reste du monde ! Qui savait qu'elle était ici ? Qui viendrait la sauver ?

Elle laissa descendre doucement son menton sur sa poitrine :

— Les autres filles avant moi, fit-elle d'une petite voix à peine audible, qu’est-ce qu'elles sont devenues ? Où elles sont ? Elles continuent à tourner d'autres films ?

— Ça ne te regarde pas.

Elle haletait :

— Je suis la seule ici en ce moment ?

— Ça ne te regarde pas non plus.

Lolo n'arrêtait pas de tirer avec ses mains sur son collier. La chaîne heurtait le mur en tintant.

— S'il vous plaît... Cette drogue, cette gélule qui rend obéissante... S'il vous plaît, je veux la prendre...

Pierre lui souleva rudement le menton :

— Non, je veux que tu obéisses en pleine conscience. Et pas droguée. Je le veux, tu entends ? Et tu le feras parce que je le veux.

Lolo se recula dos au mur. Terrifiée. Monsieur Pierre se rapprochait d'elle !... Monstrueux subitement !

— Tuez-moi ! hurla-t-elle. Je veux mourir ! Mourir...

Elle s'effondra, la figure dans le tissu du sommier. Des mouches brillantes lui traversaient les rétines. Elle allait s'évanouir...

La voix parvint à son oreille comme si tout était irréel. Monsieur Pierre s'était couché sur elle. Un chuchotement à son oreille, très bas comme quand on veut ne pas être entendu :

— Écoute-moi... Écoute-moi bien... Il y a des micros ici.. J'ai joué la comédie à voix haute, tu comprends...

En même temps, il se collait à elle, comme pour la prendre. Et le murmure continuait à l'oreille de Lolo :

— Oui, j'ai été un salaud comme eux. Quand je suis allé t'acheter dans la caravane, j'étais un salaud. Et la première fois ici, encore un salaud. Mais c'est fini. Ça m'est venu. Ça m'a illuminé. Je vais te sauver. Je vais t'emmener. Je te le jure, mais il faut que je réfléchisse au moyen. On est associé tous les cinq, tu comprends... Alors en attendant que je trouve une

solution, tu vas faire semblant. Tu vas leur obéir. Tu feras ce qu'ils te diront. Tu te laisses filmer. Et moi, je continuerai à faire semblant d'être resté comme eux. Et puis, quand j'aurai trouvé, je t'emmènerai très loin d'ici. Et tu n'auras plus rien à craindre.

Les pensées se téléscopaient dans la tête de Lolo. Qu'est-ce que tout ça signifiait ? Un nouveau piège... Mais la voix était étrange... Tellement sincère, bouleversée même... Que fallait-il décider ? Qui croire ? Le monsieur Pierre abominable de tout à l'heure ou celui qui lui parlait si tendrement à l'oreille ? Qui lui murmurait maintenant, « tu vas faire ce que je te dis. Exactement. Il faut qu'ils ne se doutent de rien. De rien... » avant de se relever ?

Brusquement, il se redressa. Et, à voix haute, en sortant une clé de sa poche pour lui ouvrir son collier et la libérer, il ajouta :

— Va te maquiller, petite salope. Je te veux impeccable dans cinq minutes. Et bien obéissante pour une nouvelle petite séquence de film. Puis il sortit.

Dans la cave à côté, Francis alluma rêveusement une cigarette. C'était bizarre... Il s'était trompé sur Pierre... Impossible, il y a des trucs qui se sentent comme ça à l'intuition. Et son intuition ne l'avait jamais trompé... Pourtant ce qu'il venait d'entendre, via les micros, de la bouche de Pierre, mettait à bas ses soupçons... Ça, il lui avait parlé sec, à la Lolo... Et giflée à lui dévisser la tête...

Francis se retourna : la porte de la petite cave d'observation s'ouvrait. La silhouette de Pierre se découpa dans la lumière rouge qui permettait de se diriger sans être vu depuis l'autre côté de la glace sans tain.

— Tu n'y es pas allé un peu fort, non ? fit Francis.

Pierre haussa les épaules :

— Et toi avec le fouet à chiens ? C'est malin... Tu as fait ça trop tôt. Heureusement que je suis là pour récupérer tes conneries. Parce que je les récupère, moi. Et je vais t'en donner la preuve tout de suite. Recharge ta caméra et suis-moi à côté.

Pierre avait fait mettre Lolo à genoux sur la moquette, face au canapé. Spot bien dirigé sur elle.

Il s'approcha :

— Qu'est-ce que tu préfères ?

Il lui tendit les bras et lui présenta, dans la main gauche, une boîte ronde marquée « goûté et approuvé » avec les traces d'une patte de chat, et, dans la main droite, une boîte plus petite, genre coupelle de plastique à crème ou entremets au chocolat. Sur le couvercle, il était écrit : « Au gibier ». Puis « tout viande avec des morceaux ».

Et aussi cette troisième inscription à côté de la silhouette centrale d'un chat noir : « Pour dire, je t'aime ».

Lolo choisit la deuxième boîte. Celle où il était écrit : « Pour dire je t'aime ».

Pierre retourna la coupelle et lut la fiche technique :

— Hum, c'est plein de vitamines. Ça va te faire une belle peau.

Il lui retendit la coupelle :

— Pas besoin d'ouvre-boîte. Le couvercle s'enlève avec les doigts.

Puis, il lui précisa la suite des opérations : elle devait se mettre à quatre pattes, face à la caméra et il faudrait ensuite nettoyer nickel la coupelle avec la bouche et la langue. Surtout sans rien faire tomber sur la moquette.

Lolo vibrait, flageolante sur ses genoux :

— Non, non...

Pierre alla décrocher le fouet à chien du mur et il le fit claquer à ras du visage de Lolo.

— Alors ?...

Elle s'abattit à quatre pattes devant la coupelle.

Et la caméra vidéo de Francis se mit à ronronner.

Quand elle eut nettoyé à la langue jusqu'à l’ultime reste de nourriture pour chat, ils la remirent à la chaîne sur le sommier.

Pierre se retourna sur le seuil avant de sortir :

— Tu ne mangeras plus que comme ça. Et rien que ça.

La nuit tombait dehors quand ils se retrouvèrent là-haut au salon.

Francis fit signe à Wanda de leur servir du whisky.

— Chapeau... Tu l’as drôlement matée...

Pierre haussa les épaules :

— Question de méthode. Purement une question de méthode. Tu en as beaucoup à apprendre encore, mon vieux.

Il vida son whisky en trois gorgées et il alla contempler à travers la fenêtre la masse fantomatique des cèdres du parc en train de se diluer dans la nuit.

Et sous la neige qui recommençait à tomber.

Merde... Comment sortir Lolo d'ici avant dimanche ? Avant le finale. Avant sa mort...

Francis rêvait lui aussi dans son dos. Le contrat sur Pierre était mis en route. Il le savait depuis tout à l'heure. Vladimir l'avait appelé à la pizzeria. Pour lui communiquer les ultimes détails de l'opération. Alors, fallait-il tout arrêter ou pas ? S'était-il trompé sur Pierre ?

Celui-ci se retourna pour revenir se servir un whisky.

— Tu en fais une tête ! fit-il. Il y a un truc qui ne va pas ?

Francis haussa les épaules :

— Non, rien qui nous concerne. Des petits problèmes personnels à la pizzeria. J'ai un caissier qui est en train de me faire un enfant dans le dos.

Pierre jeta un glaçon dans son verre :

— Aïe... Pas agréable, ça.

Francis soupira :

— Non. Pas agréable du tout...

Wanda s'encadra dans la porte venant de la salle à manger :

— Le dîner de ces Messieurs est servi...

Côte à côte, Pierre et Francis se dirigèrent vers la salle à manger, l'air absent tous les deux. « Et si on faisait une Connerie en le faisant descendre par le Viêt ? » songeait Francis tandis que Pierre se demandait : « Qu'est-ce qui m'arrive ? Je deviens dingue ou quoi ? Tomber amoureux d'une pute, mais ça va pas la tête ? Et comment je vais me tirer avec elle ? J'ai un boulot, une adresse ! Ils vont débarquer... Ils vont me faire ma fête pour la récupérer... C'est trop important pour eux... Ils ne me croiront jamais si je leur raconte la vérité : que je veux me ranger des voitures, que je plaque tout, que je la leur rachète... D'ailleurs même s'ils me croyaient, c'est trop risqué pour eux. On a trop fait de coups ensemble. Il y a trop de cadavres entre nous...

Il s'effaça sur le seuil :

— Je t'en prie, tu es le plus âgé. Passe le premier.

Francis rigola forcé :

— Tu parles. Six mois de plus.

*

**

A part quelques détails d'ameublement, le décor de la salle à manger n'avait pas changé, depuis que les héritiers d'une grande famille ruinée du coin leur avaient vendu la propriété. Vitrines à vaisselle et argenterie. Murs entièrement lambrissés. Bougeoirs sur la table. Couverts d'argent. Assiettes de porcelaine fine. Sur l'acte de vente, figurait toute l'histoire de cette maison construite entre 1738 et 1742. Elle était restée dans la même famille jusqu'à la vente à la société luxembourgeoise de Frédéric. Ça en avait fait des générations et des générations qui s'étaient succédées ici.. Des gamines en robe à volants, des petits diables à col à dentelle qui grandissent, se marient, procréent, trompent leurs femmes, se mettent à boire, deviennent vieux, crèvent d'une attaque, là, en bout de table. Et, à la génération suivante, le même scénario se reproduisait. Jusqu'à l'arrivée de la première Dedion-Bouton pétaradante. Les massacres de la guerre de 14-18. Les années folles. Le krach de Wall Street. Le Front populaire. La Seconde Guerre mondiale. Et la décadence lente. Les restes de la fortune des aïeux joués au poker en piastres indochinoises. Le scandale du trafic des piastres. La ruine. Les trente employés de maison congédiés et la mise en hypothèque du domaine.

Et, finalement, la vente. On ne savait même pas qui au juste...

Le vin était en carafe, comme il se doit. Pas en bouteille. Mais ce fut de la vodka que Wanda leur servit dans de petits verres pour commencer : l'entrée était du saumon de Norvège, très clair. Du vrai. Sauvage. Pierre et Francis étaient assis chacun en bout de table. Entre eux deux, démasqué, trônait Mahmoud, le gigantesque Sénégalais recruté à Barbès, au début de la semaine dernière, par Jean-Marie.

Amené ici contre vingt mille francs en liquide. Après plusieurs tests de puissance sexuelle sur des putes, toujours à Barbès.

Et à qui ils avaient promis vingt autres mille francs après le tournage de la cassette-vidéo avec Lolo, dimanche prochain.

Francis avait eu une idée géniale pour la scène finale : un barbecue dans le parc.

Mais, auparavant, quelques plans du Sénégalais en train de « fatiguer » la Lolo, exactement comme on « fatigue » la salade avec les couverts de service avant de la disposer dans les assiettes.

Bon, il la « fatigue » tellement, la Lolo, que quand il la porte dans ses bras en direction du barbecue fumant, dans le parc, le Mahmoud ne tient plus contre lui qu'une masse inerte. Comme un collant qu'on a jeté sur le dossier d'une chaise.

Scène suivante : Mahmoud gamberge. Problème ! Le barbecue, il est t'op petit, Me'de ! Jamais la Lolo, elle ne g'ille'a dessus !

Il dépose Lolo, toujours inconsciente, sur l'herbe — neigeuse si possible, mais on ne commande pas aux éléments — et se gratte la tête. Ha ! Ça y est, la solution ! Mais je t'en vais me la bouffer vivante, la Blanche ! Ha, mais ç va êt'e bon, ça ! Toute c'ue...

Et enfin, le film se termine sur une belle scène d'anthropophagie sous le ciel de Normandie. En commençant par les lolos de Lolo que Mahmoud devra ronger, jusqu'à l'os. Évidemment le Noir aura été drogué à l'Ecstasy, il paraît que ça donne faim, aussi...

Quant aux cris de la suppliciée, pas de problème mon vieux. Les muselières ce n'est pas fait que pour les chiens.

Il suffira ensuite, la dernière image filmée, de balancer les restés de Lolo dans la chaux vive au fond du trou creusé par Roger, l'ex-baroudeur d'Algérie, dans l'alignement habituel des « tombes » du côté de l'ancien potager, près du petit chêne, après avoir arraché toutes les dents, *of course.*

Et de liquider illico Mahmoud au Lüger à silencieux hérité par Vladimir de son grand-père, avant de l'expédier dans son trou à lui.

La chaux vive. Le problème de la livraison de chaux vive en grosses quantités... Par achats échelonnés chez divers fournisseurs, prudemment. Pour ne pas attirer l'attention.

Francis se tourna vers le gigantesque Noir en chemise rose, à col ouvert sur un torse de culturiste :

— Le saumon est bon ? C'est du vrai, vous savez ? Pas du saumon d'élevage.

Les yeux rouges de Mahmoud se mirent à rouler :

— J'ai pigé depuis longtemps, vous savez ? J'ai un cousin qui travaille dans une saumonerie des îles Lofoten au nord de la Norvège.

Il sourit de toutes ses dents :

— Vous connaissez les îles Lofoten ?... Non... Dommage, c'est très beau.

Ses dents sortirent encore un peu plus de son sourire :

— C'est très sauvage. Très sauvage...

Il découpa élégamment une portion de son saumon et l'arrosa de citron :

— Quand je dis : sauvage, reprit-il, ses yeux rouges de biais vers Francis, je veux parler de la nature locale, bien sûr. Les indigènes de là-bas sont très blonds mais très civilisés aussi, je vous assure.

Il termina d'avaler sa bouchée. Wanda, la Cambodgienne, l'observait depuis sa place de service, dos au mur, à côté de la porte menant à la cuisine. Mahmoud siffla cul sec son verre de vodka et le reposa sur la nappe damassée. Dans le cimetière du village voisin, le cimetière de la famille d'Enarche à qui ils avaient acheté les Essarts, un certain nombre de squelettes devaient se retourner durement sur les coccyx dans leurs cercueils : décidément, le monde changeait au château des ancêtres...

— Wanda ? jeta durement Francis, ressers à boire à Mahmoud. Tu ne vois pas que son verre est vide ?

Wanda se précipita.

Les Asiatiques, quand ça rougit, ça devient gris, presque gris foncé.

Mahmoud la remercia avec ce genre de clin d'œil discret qui hurle en silence : « Les Blancs, ils sont encore les maîtres chez eux, mais ils ont perdu leur pouvoir sur le monde. Et ils finiront par le perdre jusque dans leurs maisons. » Son regard suivit Wanda jusqu'à ce qu'elle regagne sa place. Et le regard disait : « Patience, la Chinoise. Leur château, il est pour nous avant dix ans. Ils te payent. Ils me payent. J'ai pigé ce que tu fais. Tu sais ce que je vais faire, ça saute aux yeux. »

Les yeux rouges s'arrondirent. Et la « conversation » secrète reprit de plus belle :

« Ils se tuent entre eux. Ils tuent leurs femelles. Ils éliminent leur race. Mais c'est du tout bon pour nous, Wanda ! Du tout bon ! On va prendre leur place beaucoup plus vite que prévu. »

Francis eut un geste agacé de la main vers Wanda :

— Qu'est-ce que tu attends pour desservir ? Et le canard aux oranges, à la cuisine ? Tu as l'intention de le laisser brûler ?

Wanda se précipita.

— Excusez-moi, Monsieur...

Elle débarrassa très vite les couverts et disparut dans la cuisine. Francis se pencha en direction de Pierre et, s'adressa à lui en anglais :

— Je n'ai plus confiance en elle. On en parlera aux autres, mais à mon avis, il faut la virer.

Toujours en anglais, Pierre lui répondit :

— Tu es fou ou quoi ? Et si elle comprend l'anglais ? Et si elle a compris ce que tu disais ?

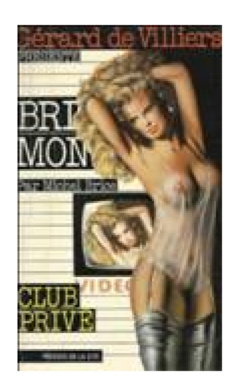
Francis se resservit deux flacons de vodka successivement :

— Tu deviens bizarre, toi à la fin, tu sais ? Du côté de qui es-tu ? De notre côté, ou de celui du personnel ?

Mais déjà Wanda revenait avec le plat d'argent chargé de canard à l'orange. Il sentait fabuleusement bon.

— Ce canard-là, on l'aurait mangé tout cru ! rigola Mahmoud.

CHAPITRE XII



Le Sénégalais au sexe géant, masqué cet après-midi dans la cave numéro trois du château de Saint-Essart, reboutonna de la main gauche le col de sa chemise rose :

— Et elle ? Elle a faim. Elle n'a eu que cent grammes de son Ron-ron « Pour dire je t'aime » tout à l'heure...

Francis jeta un œil de biais vers Pierre. Style : « Merde, si le négro se met à philosopher lui aussi, on est mal barrés. »

Il fallait bien regarder, Wanda y compris, du côté où se portaient les yeux rouges de Mahmoud.

Lolo à quatre pattes depuis le début de leur dîner à eux. Sur le carrelage datant de bien avant la Révolution. A poil. Cul relevé. Reins creusés. Et ses fameux gros lolos pendant entre ses bras.

Sous elle, une coupelle identique à celle qu'elle avait dévorée dans la cave.

Ça faisait combien de temps qu'elle était là à attendre, à quatre pattes, toute nue, penchée sur sa coupelle de nourriture pour chat ?

Et, summum de l'humiliation, sur le couvercle alu de la boîte, à droite de la silhouette noire d'un chat hiératique était inscrit : « Pour dire je t'aime »...

Mais monsieur Pierre avait dit : « Fais ce que je te dis de faire. Je vais te sortir de là. Auparavant tu dois tout accepter. »

Alors, Lolo acceptait. A quatre pattes dans la salie à manger de luxe où ils passaient du saumon fumé sauvage de Norvège au canard à l'orange. Avec le Noir aux yeux rouges, assis à la table des messieurs.

Et elle maintenant, elle la Blanche, se baissant sur les coudes vers sa coupelle à nourriture pour chats !

Ah ! Si monsieur Pierre se moquait d'elle, s'il lui montait un atroce bateau, elle mourrait ! Sûr qu'elle mourrait avant l'aube !

— Mange, fit la voix douce de monsieur Pierre. Mange, je le veux. Tu lèches tout. Tu laisses une coupelle propre comme après un passage à la machine à laver. Tu obéis. C'est un ordre.

Lolo plongea. Fesses relevées, bien offertes. A genoux sur le carrelage, dévorant « avidement » le contenu de la coupelle.

— Dis donc ! éructa Mahmoud, elle est drôlement bien dressée, la fausse blonde !

Il éclata d'un grand rire sonore, avant d'ajouter d'une voix de titi parisien :

— Je voulais juste dire que votre Lolo, c'est une sacrée traînée avec qui on peut tout se permettre !

Lolo releva de côté son visage. Côté chevelure, c'était la même débâcle que vendredi dernier dans la caravane du bois de Chauffeur quand monsieur Pierre était venu l'acheter : une dégelée de fausses mèches blondes sur la figure.

Elle en pleurait d'être obligée de nettoyer de nouveau, du bout de la langue, les restes de « Tout viande avec des morceaux » autour de sa bouche.

Mais monsieur Pierre lui avait dit : « Continue à jouer le jeu. Attends, je vais te sauver. »

Lolo lapa un dernier reste de « Tout viande ». Humblement.

Devant Wanda, qui paraissait prendre tellement de plaisir secret à l'humiliation d'une Blanche...

Devant Mahmoud, le Noir au sexe énorme, qui lui avait fait saigner le chemin des reins.

Devant monsieur Francis, le pied-noir qui suintait gras.

Humiliée, nue, devant le seul homme de la salle à manger en qui elle ait encore un dernier espoir.

Et qui ne la regardait même pas !

Qui paraissait se moquer complètement d'elle ! Prosternée au-dessus de sa coupelle vidée à la langue juste pour lui faire plaisir ! Juste pour lui !

Pierre Sallanchet fit claquer le mécanisme de son briquet Cartier en direction de la cigarette américaine que Francis lui tendait depuis l'autre côté de la table. De si loin qu'ils avaient dû se lever l'un et l'autre pour pouvoir se joindre à bout de feu.

Francis se rassit, tiraillant sur sa cigarette :

— Qui se la tape le premier ? Mahmoud ? Toi ? Ou moi ?

Il sortit de sa poche une boîte d'allumettes :

— On va faire ça à la courte-paille.

Il ricana :

— Pardon, à la longue paille. Celui qui tire la plus longue allumette se tape la Lolo en premier.

Pierre Sallanchet brandit l'allumette d'un petit pot à tabac.

— Tiens donc... C'est moi qui ai gagné.

Il sourit :

— Je suis obligé de me la taper devant tout le monde ? Je veux dire : devant toi, Wanda et Mahmoud ?

Francis gratouilla ses mèches épaisses.

— Non. Bien sûr que non...

Pierre Sallanchet le fixa :

— Merci.

Il se pencha et attrapa Lolo par la main.

— Viens. On monte dans ma chambre.

Maintenant, Francis était resté seul au salon, un verre de cognac à la main. Toujours perdu dans ses réflexions. Non ça ne collait pas... Pierre faisait semblant avec Lolo. Il « jouait » la fermeté, mais ça sonnait faux. Il en faisait trop...

Et puis, pour la faire se relever avant de l'emmener là-haut, il avait eu de la douceur dans le geste. On tire sec sur le poignet d'une pute qu'on va se « taper ». On ne la soulève pas doucement. Presque tendrement...

Il vida son verre d’un trait et monta jusqu'à son appartement. Là où il y avait la ligne personnelle sur laquelle Pierre ne pourrait pas se brancher.

Il attrapa le téléphone et se mit à pianoter le clavier :

— Allô ? Vladimir ? C'est Francis. Écoute-moi bien, j’en suis absolument sûr, maintenant : Pierre nous double. Il veut se garder la fille pour lui. Il va tout faire pour nous empêcher de la filmer jusqu'au bout du scénario.

Silence à l'autre bout du fil et puis, la voix de Vladimir, lente :

— Tu veux dire qu'il veut vraiment essayer de se tirer avec elle ? Non, c'est impossible. Il le sait très bien. On le retrouvera où qu'il aille. Ce serait trop grave.

— Bien sûr que je ne pense pas à ça. Il ne ferait pas une telle Connerie. En plus, ça signifierait tout abandonner, y compris son boulot. Inimaginable...

« Non, ce que je pense, c'est qu'il va nous proposer de nous rembourser nos parts du prix de vente.

Vladimir explosa :

— Hors de question ! Trop risqué aussi pour nous ! La fille en a suffisamment vu comme ça...

Il se maîtrisa :

— De toute façon, s'il te propose ça, demain, ne lui dis pas non, surtout pas, hein ? Dis-lui qu'on attend le week-end pour réfléchir à sa proposition.

Il se mit à rire :

— Le contrat est pour après-demain soir, hein ? Alors de toute façon, le problème sera réglé. '

— Évidemment, reconnut Francis. Mais pour le motif, tu as trouvé un truc ? N'oublie pas quand même que les flics vont se demander pourquoi un patron d'informatique sans histoires apparentes se fait flinguer par un tueur à gages ?

— Ne t'inquiète pas. Je suis allé chez lui. Les flics trouveront ce qu'il faut dans ses tiroirs pour que la piste de trafic de drogue leur apparaisse comme lumineuse. Il voyage beaucoup, Pierre... Et, en plus, cette semaine, il est officiellement en Guadeloupe pour sa secrétaire et ses collaborateurs.

«Ça va leur faire un choc, aux poulets, le respectable informaticien flingué comme un vulgaire truand au bout des planches à Deauville un soir où il est soi-disant au Club Med en Guadeloupe... Non, crois-moi, ça passera comme une lettre à la poste. Et ils seront bien obligés de classer le dossier.

« Au fait, pour le coup du rancart demain soir avec un Polonais qui a des filles à vendre, il a marché ? Il ne t'a pas demandé pourquoi tu n'y allais pas, toi ?

Francis secoua la tête :

— J'ai prévu le coup. Je lui ai raconté que j'avais des problèmes à la pizzeria avec un caissier, et que, demain soir, je serais coincé là-bas. Et que le Polonais n'avait que cette date et cette heure-là : dix heures au bout des planches, après la piscine.

— Parfait. Bon. Tiens-moi quand même au courant demain s'il y a du nouveau. Je passe la journée au bureau.

Il rigola.

— Quant au Viêt, il vérifie son flingue à l'heure qu'il est. Allez, tchao. Vendredi soir, on boit le champagne au-dessus des journaux.

Huit heures cinq du matin le lendemain, rue de Turbigo, à Paris. Boris raccrocha son téléphone pour décrocher aussitôt et pianoter son clavier :

— Patron ? Excusez-moi de vous tirer sans doute du bain mais il y a urgence. Nguyen Haï vient de m'appeler. Il a été recontacté. Le contrat est pour demain soir dix heures au bout des planches à Deauville.

Bref silence à l'autre bout du fil :

— Ah ! On commence enfin à voir le bout du tunnel. Pas trop. tôt...

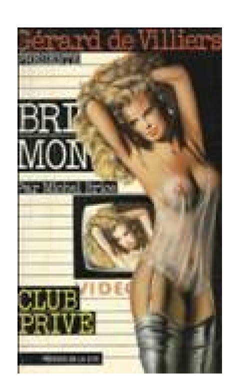
Parce que côté Jossip Mihajlovic, ils avaient dû vite déchanter. Bien sûr que le Yougoslave avait dû cracher la vérité, amorcée par les « confidences » intéressées de ses petits copains. Mais ses révélations s’arrêtaient au moment crucial. Oui, il savait à quoi était destinée Lolo. Mais rien de plus. Ils s'étaient relayés avec lui sans relâche. Sans autre résultat. Et d'ailleurs, il fallait bien s'avouer que ça se tenait : un réseau de ce genre-là, c'est bien obligé de trouver des macs pour leur acheter des filles dont la disparition n'étonnera pas trop : les prostituées dont on n'entendra plus jamais parler, c'est hélas très fréquent... Mais de là à donner au mac vendeur le moindre indice lui permettant d'être un peu plus au courant, il y a une marge à ne pas franchir. Celle de la plus élémentaire prudence. Le problème était de trouver des filles suffisamment soumises pour faciliter le tournage. Donc de laisser entendre au mac, qui pigeait tout de suite, quel genre de marchandises on voulait. Mais c'était tout.

Charlie Badolini se gratta la gorge :

— Comment les commanditaires de Nguyen Haï attireront-ils demain soir Pierre Sallanchet dans un endroit isolé, ça m'intrigue... Mais il vous le dira lui-même, non ?

— Comptez sur nous, patron. On va vous le cueillir vite fait bien fait sur les planches de Deauville, le loup enfin sorti du bois.

CHAPITRE XIII



Du côté du Groenland, sur l'Atlantique nord, des zones de hautes et de basses pressions venaient encore de jouer un sale tour aux services météo. Un brusque changement d'humeur atmosphérique qui fichait par terre d'un coup toutes les prévisions du journal de vingt heures à la TV :

« Beau temps sec, sur la moitié nord de la France. Orages dans le Midi. »

Du coup, Bernard Coste, postier de son état à Deauville dans la journée et dingue d'astronomie la nuit, s'était levé comme un ressort de la table du dîner.

— Fantastique, Ginette, avait-il crié à sa femme. Juste le jour de l'éclipse ! Je ne peux pas manquer ça !

Et il était allé chercher son télescope tout neuf. Une merveille ruineuse et achetée à crédit.

Maintenant, il piétinait de rage sur les planches en bord de plage. Dix heures moins vingt... C'était à dix heures sept précises que Mars allait frôler la Lune, lentement.... Puis disparaître derrière... Un truc que Bernard Coste n'avait encore jamais vu...

Et merci la météo pour le « beau temps sec sur la moitié nord de la France » !... Les nuages arrivaient d'Irlande ! La mer grondait à gros rouleaux à marée haute tout près des planches ! La lune se cachait derrière les gros cumulus bien gras, bien impénétrables.

Bernard Coste se laissa tomber à genoux, mains jointes et levées vers le ciel :

— S’il vous plaît, les nuages ! Juste une petite pause entre dix heures cinq et dix heures dix ! Faites ça pour moi ! Je vous en prie !

Qu’on le voie ou pas admonester ainsi le ciel à genoux, il s’en moquait complètement. Et d’ailleurs, qui aurait pu le voir ? Un jeudi soir de février aux environs de dix heures, tout était désert : les planches, la plage, le boulevard derrière. Qui serait assez fou, à part un dingue d’astronomie, pour se geler les fesses dans cette nuit glaciale et humide de la côte normande ?

Les voitures, dont l'une rangée à côté de celle de Bernard Coste, avaient l'air de dormir. Abandonnées jusqu’au lendemain. Bien banales. Bien neutres. Deux flics venus de Paris avec un petit Vietnamien maigrichon. Et une demi-douzaine de collègues locaux.

Guettant tous leur proie....

Aimé Brichot consulta sa montre :

— Dix heures moins le quart.

Boris lui prit la main :

— Le voilà... Regarde la Mercedes 190 E qui arrive, là-bas...

Aimé remonta ses lunettes sur le nez : la Mercedes s'approchait, lentement, paraissant chercher quelque chose. Ou quelqu’un.

Boris jura quand elle passa à leur hauteur :

— Merde, elle est gris clair. Pas gris anthracite...

Puis il se mit à observer le fou au télescope qui tendait maintenant le poing, là-bas, vers le ciel à côté de son instrument...

— La plaie, celui-là ! grinça-t-il. Il va tout faire rater. Sallanchet va craindre d’être vu...

Il décrocha son téléphone voiture et pianota le numéro de celle de l’inspecteur divisionnaire du SRPJ de Rouen venu les aider :

— Gommier ? C’est Corentin... Il n’y a pas moyen de le faire décaniller, l’astronome ? Après tout, il peut aller poster son télescope plus loin. Ça ne changera rien pour lui, vu la distance entre les astres et le globe terrestre...

Bernard Coste observa, soupçonneux, le grand type en blouson de cuir qui s’approchait de lui :

— Qu'est-ce que vous me voulez ? fit-il vaguement inquiet.

L'inspecteur principal Gommier lui sourit :

— Aucun mal, rassurez-vous.

Il lui exhiba sa carte tricolore plastifiée :

— Police. Vous nous gênez. Allez porter votre télescope cinq cent mètres plus loin, là-bas, côté piscine. Et dépêchez-vous.

— Mais, je ne comprends pas... hasarda le postier. Je ne fais rien de mal...

Gommier prit l'air fatigué :

— Bien sûr que non. Mais faites ce que je vous dis. Et vite.

— Ah bon... Très bien...

Et Bernard Coste s'en alla en pestant de plus belle, son télescope sous le bras. Il s'en passait de drôles, la nuit, sur les planches à Deauville...

Dix heures cinq... A sa nouvelle place, l'astronome souriait aux anges. Merci les nuages ! Merci de me laisser un petit trou dans le ciel !...

A dix heures sept, il prenait son pied en poussant des petits cris de bonheur. Merveilleux !... Mars frôlait la Lune ! Mars disparaissait derrière. Ça n'avait duré qu'une dizaine de secondes, mais il faudrait attendre exactement quarante-six ans et huit jours pour revoir ça Autrement dit, quand on est au bord de la retraite.

Dix heures trente. Bernard Coste remballa soigneusement dans son étui anti-humidité son précieux télescope. Puis il repartit vers sa voiture.

Les flics étaient toujours là...

Trois voitures de flics...

Une vitre se baissa :

— Tire-toi vite, Bon Dieu !

*

**

Minuit. La sonnerie du téléphone retentit dans l'appartement de Charlie Badolini. Réveillé en sursaut, il tâtonna dans le noir à la recherche du combiné sur la table de nuit. A côté de lui, sa femme, sa Suzanne, se tournait de l'autre côté en grommelant.

— Allô ?... Boris ?... Alors ?...

La voix qui appelait de Deauville était très morne, très fatiguée.

— Patron. Il n’est pas venu... On rentre à Paris. Désolé de vous réveiller. Je sais, ça ne se fait pas... Mais j'avais besoin de vous parler, vous comprenez !...

*

**

Même heure au château de Saint-Essart. Et quatre types avec une barbe de la veille qui tournent en rond en grillant cigarette sur cigarette : Vladimir, Jean-Marie et Frédéric rappliqués de Paris en catastrophe. Et Francis, jaune à force d'inquiétude.

C'était à midi qu'il s'était aperçu du truc. Étonné que Pierre ne soit pas encore descendu de sa chambre, il était allé frapper à sa porte. Pas de réponse. Il avait ouvert. La chambre était vide. Il avait foncé jusqu'à la grange où ils rangeaient leurs voitures.

La Mercedes 190 E gris métallisé anthracite avait disparu...

Depuis l'arrivée des autres, ils gambergeaient tous sans parvenir à trouver la moindre solution au problème : Pierre avait commis l'inimaginable ! Il s'était tiré avec la Lolo ! Où ? Même pas la peine d'aller sonner chez lui. Il n'y était sûrement pas. Ni d'aller le trouver lundi matin au bureau. Il n'y serait pas !

Il était en fuite avec la fille ! Avec quel argent ? Vers quel destin ? La folie totale !

Et par-dessus le marché, il y avait la petite mauvaise nouvelle supplémentaire qui est faite pour tout arranger...

Peu avant dix heures, Vladimir était allé faire un tour du côté des planches avec sa Mercedes, gris clair, elle.

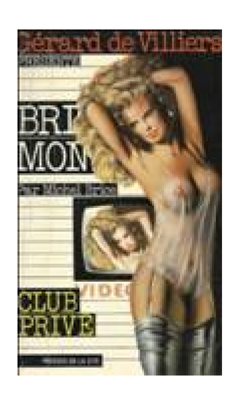
Et il avait repéré un grand type en blouson qui sortait d'une voiture en stationnement pour virer une espèce de dingue armé d'une lunette d'astronome. A l'endroit exact du rancart de Pierre avec le « Polonais » !

Un flic ! Ça ne pouvait être qu'un flic ! Les flics étaient sur le coup ! Le Viêt les avaient donnés ! Pas leurs noms ni rien qui puisse les identifier, bien sûr, mais il les avait doublés !

Autrement dit, il les avait peut-être déjà doublés depuis le contrat sur le Yougoslave... Sûrement même...

Et ça sentait drôlement le roussi, désormais.

CHAPITRE XIV



Deux heures du matin dans la nuit de jeudi à vendredi. Décor : un de ces livings-rooms-chambre-salle de bains-kitchenette-téléphone, meublés toujours du même goût banal utilitaire mais assez joli quand même, que louent des agences spécialisées dont le téléphone se trouve dans les hebdomadaires de spectacles, de restaurants, d’expositions, et de boîtes de nuit de Paris.

Ça se loue à l'heure, à la demi-journée, ou à la journée. Ou à la nuit. Ou à la semaine. Jamais plus. Le service ménager est compris, comme le remplissage du réfrigérateur. Ça coûte cher, mais c'est discret. Ça permet d'avoir une piaule pour coucher avec une fille ni vu ni connu quand on est un homme. Ou l'inverse, si on est une femme.

A l'agence, quand vous venez louer, on ne vous pose aucune question. On note sans le vérifier le nom que vous donnez, si on vous le demande, ce qui est rare. On se fait payer d'avance. En liquide.

Et il vaut mieux se méfier du téléphone : la police tolère tout ça contre renseignements. Au cas où... La force principale de la police, c'est le renseignement. Quatre-vingt-dix pour cent des affaires se résolvent sur renseignements. Conclusion : les informateurs, c'est sacré. Tous les informateurs.

Dès son arrivée à Paris avec Lolo, vers quinze heures, Pierre Sallanchet avait épuisé tout son crédit possible en cartes « Gold » American Express, Diner's Club, Visa internationale. Il avait en outre des cartes allemandes, australiennes, japonaises et de Hong-Kong.

Près de cinq cent mille francs réunis, en liquide, en une heure et demie. De quoi voir venir, pour l'instant.

Et lui permettre de réfléchir à l'avenir : la réalité toute neuve dans laquelle l'avait jeté cet ahurissant coup de démence qui s'était abattu sur lui comme la foudre à trente-deux ans : lui, créateur et patron de la Sofreka, une des rares boîtes d'informatique françaises performantes au niveau international, il était tombé amoureux fou d'une pute ! Une fausse blonde frisottée, grasse, venue de la zone. Défoncée de tous les côtés par des bataillons de sexes masculins. Les fesses lourdes. Les seins lourds qui pendraient comme des casseroles à trente ans. Illettrée. Inculte. Analphabète. N'ayant jamais rien vu d'autre dans la vie que des sexes d'hommes dressés devant elle. Prostituée à seize ans. Avaleuse à la chaîne de sperme par toutes les routes du corps d'une fille où les hommes peuvent décharger leur sperme. Battue, humiliée, enchaînée, nourrie au « Tout viande avec des morceaux », aux boîtes pour chats marquées de traces de patte : « goûté et approuvé ».

Et qu'il venait de sauver d'une mort terrifiante.

Jouant sa propre vie à quitte ou double.

Pourquoi ?

A cause des fameux lolos lourds à bouts pointus de la fille ?

A cause de son cul à fossettes de chaque côté du sillon des fesses ?

De l'odeur de fauve de son ventre, de sa toison décolorée jaunasse comme ses cheveux frisottés au fer ?

A cause de son cul avaleur de sexe, fantastiquement pro, serrant, desserrant, avalant ?

A cause de sa gorge qui acceptait qu'on s'y enfonce jusqu'à ce que le membre tout entier ait disparu entre les lèvres écartelées peintes rouge sang ?

Parce que ça l'avait bouleversé, hier, de découvrir les longues lacérations gonflées, déjà brunes, en travers de son corps dans la cave numéro trois ?

Parce qu'il voulait se la garder pour la fouetter tout seul ? Jusqu'à la mort ?

Est-ce qu'il savait lui-même...

Tout ce qu'il savait pour l'instant, c'était qu'il n'avait pas pu supporter l'idée du finale du scénario de Francis.

Et bien plus gravé encore. Il n'avait pas pu supporter l'idée que « sa » Lolo aux grosses fesses et aux énormes lolos finisse dans la rangée des tombes à la chaux vive près de l'ancien potager du château de Saint-Essart. La mâchoire massacrée à coups de marteau. Comme les autres filles avant elle.

Pierre Sallanchet souleva discrètement le drap, sortit doucement du lit en se repenchant pour vérifier au bruit que Lolo dormait toujours.

Oui... Ça allait... Elle respirait calmement...

Il referma avec des précautions infinies la porte de la chambre dans son dos. La kitchenette était à droite du living. Il alla ouvrir le petit réfrigérateur. Ah... des flasques de whisky... Il en vida trois dans un verre et jeta un glaçon dedans. Il était où, au juste ? Dans le seizième arrondissement, ça il savait. Ce genre d'appart est toujours dans ces coins-là. On entendait ronronner au loin le périphérique. C'était quoi, l'adresse ? Ah... Il avait oublié. Entre la porte d'Auteuil et la porte de Saint-Cloud, ça, il savait. C'est moins chic. Les apparies y coûtent moins cher que dans le secteur noble du seizième, le secteur Victor Hugo. Mais le nom de la rue ? Oublié...

Ça lui fit du bien de vider cul sec son verre, même si le glaçon, devenu inutile, lui choqua les dents avant qu'il ne repose son verre vide.

Une cigarette, maintenant. Vite...

Il aspira un profonde goulée d'une blonde sans filtre et se laissa tomber dans le canapé où combien d'autres types à problèmes s'étaient affalés avant lui ?...

Et Pierre Sallanchet se mit à gamberger... Un : je suis un type d'avenir qui n'a plus d'avenir.

Deux : j'ai cinq cent mille francs *in the pocket*, à peine écornés par l'avance d'une semaine de location ici, rue Parent-de-Rosan. Mais bien sûr ça lui revenait, le nom de la rue... Parent de Rosan, ça ne peut pas sortir de la mémoire !

Trois : je bande comme un cerf vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour Lolo. Je suis dans le standard type : je l'ai dans la peau.

Quatre : ça va durer combien de temps avant que j'en aie marre d'elle ?

Honnêtement, combien de temps ?

Merde, la question vaut d'être posée ! J'ai sacrifié ma vie pour elle ! Les quatre autres sont partis en chasse sur moi comme le comte Zaroff[6].

Finalement, l'agence qui louait le petit appart était une bonne maison. Une réserve d'une douzaine de flasques de whisky supplémentaires dans le frigo.

Pierre Sallanchet « craqua » trois autres flasques. Au loin, côté périphérique, le ronronnement augmentait. Il étudia sa Cartier. Mon Dieu, déjà trois heures et demie du matin. Là-bas, les poids lourds de l'aube, venus avec la « marée » toute fraîche de Normandie, fonçaient vers Rungis... Et les autres, à Saint-Essart... Ils devaient tous y être réunis... Les autres qui lui étaient subitement sortis des yeux. Avec leurs visages de monstres qui lui renvoyaient, dans le « miroir » de leurs yeux, son propre visage à Tampico. Devant la petite Mexicaine nubile, hurlant dans les chaînes qui la crucifiaient sur scène, dans le bouge à cinquante dollars l'entrée de Tampico, port pétrolier de la côte est du Mexique.

Cette petite Mexicaine, belle comme Elisabeth Taylor au même âge et que le dogue allemand avait commencé à dévorer par le ventre sous les sunlights. Sous les caméras...

Et avec les flics locaux rigolards aux portes, ramassant leurs dollars US, en vérifiant les billets entre pouce et index.

Oui ! Il avait éjaculé dans son froc comme tous les autres quand la gosse était retombée en arrière. Visage crayeux, visage de sainte subitement respecté par le dogue.

Oui, il s'était saoulé au punch, et puis à la tequila après, avec les copains français de rencontre : Vladimir, Frédéric, Jean-Marie et Francis !

Oui, la bande des cinq avait mis au point son projet à l'aube à Tampico, quand la lumière du jour nouveau avait illuminé le zinc du bar. Très vite, comme toujours sous les tropiques. Oui, il avait participé, projeté, joué, spéculé sur la mort programmée de dizaines de filles avant Lolo !

Oui, il était aussi ignoble qu'eux.

Seulement, il y avait eu Lolo.

Les yeux de Lolo.

Elle ne savait peut-être même pas orthographier convenablement son nom. On ne pourrait jamais l'emmener dîner dans un restaurant correct.

Et il l'avait là, lui, Pierre Sallanchet, expatron de la Sofreka, dans le lit de la chambre d'à côté. Nue dans les draps. Les fesses labourées de traces de fouet à chien. Irrécupérable ! Sauf à la remettre sur le trottoir, mais est-ce que c'était son truc à lui, de faire ça ? Et d'abord comment ça se fait : mettre une fille sur le trottoir ?

Pierre Sallanchet n'entendit pas s'ouvrir la porte de la chambre. Tout ce qu'il remarqua, ce fut qu'une bouche chaude se colla à son cou.

— Vous êtes malheureux, n'est-ce pas ? A cause de moi...

La voix qui le révolutionnait ! La voix de gorge de la pute à gros seins sortie vendredi dernier d'une caravane à abattage ! La voix de celle qui lui avait « ordonné » tout le temps de leur trajet, depuis le château de Saint-Essart jusqu'à ce studio, de lui demander de rester nue, prosternée sous le siège avant droit de la Mercedes. Et répétant comme une litanie que les femmes sont faites pour vivre à genoux devant les hommes et qu'elles aiment ça... Qu'elles sont faites pour ça...

Lolo essayait de rigoler. « Bravement. »

— Mais c'est mignon, ici ! On y sera heureux ! Et puis tenez, je vais vous dire, moi... Je suis une pro. C'est l'appart idéal pour faire la pute. Ne vous inquiétez pas ! Je suis une bonne gagneuse. Je vais vous rapporter gros !

Elle se traîna jusqu'à lui déboutonnant sa braguette avec des doigts avides.

— Monsieur Pierre... Vous m'avez sauvée. J'ai pigé, vous savez, pour les cassettes-vidéo. On a assez causé de ça avec les filles, rue Quincampoix, au temps où j'y étais encore. Les cassettes de mort en direct... Il y a longtemps qu'on est au courant...

Pierre la laissa le déboutonner :

— Tu savais que c'était pour ça que je suis venu t'acheter à Jossip, vendredi dernier ?

Lolo marqua un temps d'arrêt, tout en léchouillant le membre sorti du pantalon. Par en dessous, avec gourmandise.

— Non, j'ai une copine qui a été achetée par un type très riche et célibataire. Elle vit sur un yacht. Évidemment, elle travaille mais, dans ses cartes postales, elle a l'air heureuse. J'ai cru à un truc comme ça...

— J'ai l'air d'un Libanais ? sourit Pierre Sallanchet.

Lolo interrompit quelques secondes son titillage savant du dessous du gland avec une pointe de langue très experte.

— Non, Monsieur. Vous avez l'air d'un monsieur, vous.

Elle fit le tour du gland turgescent avec sa langue. Merveilleuse « pipeuse ». Langue agitée comme une anguille avide.

Elle releva la tête :

— Je vous termine à la turque ou à la yougoslave ?

Pierre Sallanchet se cabra.

— Pige pas...

Lolo replongea :

— A la turque, vous m'en direz des nouvelles.

Au loin, le feulement continu de la circulation sur le périphérique était devenu à la limite insupportable. Pas à cause du bruit des moteurs. A cause des crissements suraigus des freins. L'anneau hurlant enserrant Paris ! Voilà pourquoi le prix de l'appart de la rue Parent-de-Rosan était si abordable pour un beau quartier. A cause de la proximité du « périf »...

Lolo avala, comme le lui avait dit monsieur Pierre. Son Dieu. Son sauveur. Il faisait encore nuit noire dehors. Est-ce qu'il était aussi mort de fatigue qu'elle ?... En le reboutonnant, elle se souvenait d'une réflexion d'un client, autrefois...

— Avale, c'est du calcium pur.

Pourquoi juste du calcium ?...

Avec l'aube qui s'annonçait neigeuse de nouveau, Paris dehors n'était qu'un avenir glacial et hostile. Normal que Lolo soit nue devant monsieur. Son sauveur...

Elle leva vers Pierre Sallanchet son visage aux yeux cernés d'un noir profond. Elle était toujours à genoux entre ses cuisses dans ce living de location. Monsieur avait une barbe à raser d'urgence. Il était blême avec des poches sous les yeux, lui aussi.

— Vous avez tout lâché pour moi, n'est-ce pas ? Votre situation, votre maison, tout.

Pierre fit signe que oui. Et comme il sentait que c'était vrai ! Que, dans cette lumière des lampes en fin de nuit, il devait avoir, face à Lolo, un très vieux visage de monstre épuisé !

Lolo embrassa tendrement avec ses lèvres le pantalon refermé sur le sexe qui l'avait inondée jusqu'au fond de la gorge.

— Vous êtes comme moi, n'est-ce pas, désormais ?

La lueur dans les yeux du monsieur au-dessus d'elle était si violente, sans qu'il dise un mot, qu’elle comprit qu'il fallait aller au bout de ce qu'elle disait :

— Il vous reste encore un peu d'argent, n'est-ce pas ? Mais ça va filer vite...

— Oui.

Elle enfonça de nouveau son visage dans la flanelle du pantalon :

— J'allais mourir à la fin du film ?

— Oui.

— Je vous en prie, comment ?

Il mit longtemps à le lui dire.

Lolo parut n'avoir aucune réaction :

— Dimanche, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et après ? Comment on aurait fait disparaître mon corps ?

Pour toute réponse, il poussa un hurlement de bête sauvage à réveiller tout l'immeuble.

Alors Lolo, toujours nue, lova ses gros seins et ses fesses charnues contre le corps de ce grand type brun qui venait de s'écrouler par terre sur la moquette de cet appart anonyme de la rue Parent-de-Rosan.

— Dites-moi, je vous en prie, murmura Lolo à l'oreille de Pierre, aussi doucement que lui, la veille, lorsqu’il lui avait promis de la sauver, dans la

cave numéro trois.

L'épaule de monsieur Pierre la projeta en l'air comme une plume et aussitôt après, il fut debout au-dessus d'elle.

Hagard.

— Tu vas bientôt te recoucher. Je sors. Tu vas m'attendre. Je reviens bientôt. Quand je reviendrai, tu seras très gentille avec moi. J'en aurai besoin. Je te dirai plus tard pourquoi...

Lolo se traîna à genoux contre lui :

— Monsieur... Vous avez tout abandonné pour moi... Pour me sauver... Et vous m'avez sauvée...

Elle souleva à deux mains sa poitrine marbrée de coups de fouet :

— Vous m'avez sauvée de Jossip... De la caravane... De la mort en vidéocassette.

Elle haletait, seins offerts à deux mains. Toute entière offerte à genoux.

— Excusez-moi, reprit-elle. Vous n'êtes plus rien à cause de moi. Vous êtes devenu comme moi : un être à part. Qui n'est plus dans les normes...

Elle marqua un temps d'arrêt :

— Dans combien de temps vous n’aurez plus d'argent ?...

Pierre Sallanchet ne répondait pas. Lolo finit •par se prosterner à ses pieds :

— Je ferai la pute pour vous. Je suis une bonne gagneuse quand je veux. J'ai encore dix ans de bon devant moi...

Pierre lui releva le visage avec l'index droit. Il la regardait, songeur, presque tendrement. Elle était « libre » maintenant. Et pourtant Lolo repartait dans son délire :

— Je vais bosser pour vous. Je vais me donner aux spéciaux. Finalement, Jossip avait raison. Je suis faite pour ça.

Elle racontait des trucs dingues, toute nue avec ses gros seins cravachés de la veille, en arpentant l'appart où le jour gris et neigeux de cette fin de février commençait à s'infiltrer.

— L'argent rentrera ! Les clients qui cravachent, ce sont ceux qui payent le mieux !

Elle rampait sur la moquette du living à quatre pattes. Le provoquant exprès !

— Je vous dois bien ça ! Je veux vous offrir les plus beaux vêtements ! Les plus belles chaussures ! C'est grâce à vous que je suis encore vivante. Je veux travailler pour vous !

— Retourne te coucher, jeta la voix de Pierre Sallanchet. Tout de suite. C'est un ordre. Allez, ouste ! Au lit ! Tout de suite ! Moi, je sors faire un tour.

*
**

Boris Corentin sursauta comme tout à l'heure Charlie Badolini quand il l'avait appelé après l'échec du fameux contrat sur les planches de Deauville.

C'était la voix du permanencier de nuit de la Brigade Mondaine.

— Excusez-moi de vous réveiller, monsieur l'inspecteur. Mais j'ai pensé que c'était à vous qu'il fallait passer la communication.

Boris s'extirpa péniblement des dernières torpeurs du sommeil auquel on l'avait arraché.

— Quelle communication ? fit-il en vérifiant

l'heure à sa montre-bracelet : cinq heures moins le quart du matin.

La voix du permanencier du 36 quai des Orfèvres à l'autre bout du fil avait ce ton las de la fin de la nuit.

— Un monsieur Pierre Sallanchet veut parler à quelqu'un d'important dans le service. Alors, normal, j'ai pensé à vous.

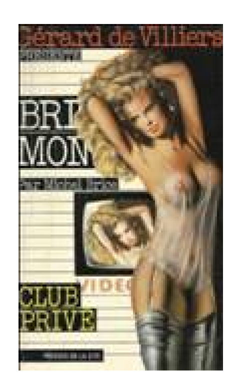
Boris avala sa salive :

— Tu t'appelles comment, collègue ?

— Inspecteur Carretier. Pierre Carretier, pour vous servir.

— Merci, fit Boris. Je n'oublierai pas. Passe-le moi..

CHAPITRE XV



Jeannette Brichot s'encadra dans la porte de la salle à manger du F 5 familial du Kremlin-Bicêtre en serrant contre sa chemise de nuit les pans de sa robe de chambre.

— Mémé... bredouilla-t-elle. Qu'est-ce que tu fais ? Tu as vu l'heure ? Tu es rentré de Deauville à trois heures du matin...

Aimé leur fit signe de se taire d'une main en se repenchant aussitôt sur la carte Michelin numéro 54, celle du Calvados, étalée devant lui sur la table.

— Attends... Je t'expliquerai...

Jeannette s'approcha, de plus en plus ahurie :

— Mais tu es devenu fou ou quoi ? Qu'est-ce que ça signifie ? Pourquoi tu tires des traits à la règle sur une carte à près de cinq heures du matin ?

Elle se tourna vers le salon, tout illuminé et remarqua que les cadrans du magnétoscope étaient allumés eux aussi.

Une vidéocassette était encore enclenchée dans son logement...

Elle se laissa tomber sur une chaise :

— Alors, comme ça, on se lève en douce pour aller se passer une cassette ? Et puis tirer des traits après sur une carte routière ? Je peux comprendre ? Et d'abord, c'est quoi cette cassette ? Pourquoi tu te caches pour la regarder ?

Elle se releva et partit en direction du salon :

— Non mais des fois que tu te serais loué une cassette porno, marmonna-t-elle.

Dans les deux secondes, son mari était en travers de la porte devant elle, lui barrant la route.

— Oui, c'est une cassette porno ! fit-il d'une voix hachée. Et d'un genre que je t'interdis bien de voir ! Rassieds-toi. Je vais t'expliquer. On est sur un coup ignoble. Tu vas tout comprendre.

Maintenant, Aimé s'était remis à tirer ses traits au crayon sur la carte. Et Jeannette l'observait sans plus lui poser la moindre question. Verte. N'arrivant toujours pas à récupérer après ce que lui avait raconté son mari. L'enquête dont il n'avait pas osé lui dire le sujet.

Et puis, la cassette prise quai des Orfèvres à leur retour et emportée ici hier soir. La cassette qu'ils avaient visionnée vingt fois, quai des Orfèvres, pour essayer de trouver dans le décor le petit détail de rien, dans le paysage, par exemple, qui permettrait d'avoir un indice sur le lieu où ce film atroce avait été tourné.

La cassette qu'Aimé avait décidé de visionner encore une fois. Tout seul. Au calme chez lui. Perpétuellement le cœur de nouveau au bord des lèvres, mais se contraignant à fouiller le décor des scènes en extérieur.

Et soudain, vers quatre heures vingt du matin, un bond en avant vers le magnétoscope. Arrêt de l'image. Retour en arrière. Reprise du déroulement et enfin, arrêt définitif. Et un sourire de triomphe qui se dessinait sur les lèvres d'Aimé Brichot : là-bas au loin, dans une trouée entre un cèdre bleu et un tilleul énorme, une côte basse. Devant, une péniche... Un bâtiment de fleuve, pas de haute mer. Puis au loin à gauche, juste avant d'être cachées par le cèdre, les architectures compliquées d'une raffinerie pétrolière.

Le Havre ! Ça ne pouvait être que le Havre ! Et pas filmé depuis Deauville ou Trouville, dont la côte est tournée vers le large, par rapport à laquelle le Havre est à droite, pas à gauche ! Une péniche... L'estuaire de la Seine. Le Havre sur la droite...

Vaudray, le mort des Vaux-de-Cernay, venait des environs de Deauville : qu'est-ce qui est dans les environs de Deauville et d'où on voit le Havre exactement sous cet angle-là ? Le Havre apparu, l'espace d'une seconde dans un mouvement de la caméra « pourchassant » une fille qui s'enfuit, épouvantée, et qui jamais ne réussira à s'enfuir vraiment...

Honfleur, bien sûr !

Une propriété au-dessus de Honfleur !

Et d'où on voit la mer !

Et donc à proximité de la côte !

Tout de suite après, Aimé avait frénétiquement fouillé dans sa bibliothèque. Ouf ! La vieille carte Michelin du Calvados achetée cinq ans plus tôt pour un week-end en amoureux avec Jeannette sur la côte normande était toujours là.

Et Aimé s'était mis à calculer des angles de vue. Au crayon et à la règle.

Il termina sa ligne et quand son crayon s'arrêta, il traça un rond autour du point. Jeannette l'observait, fascinée.

— L'échelle de la carte, maintenant, reprit Aimé. Elle est au deux cent millième. Donc, ça donne un centimètre pour deux kilomètres...

Il plaqua sa règle millimétrée transparente sur la carte, sur le rond tracé un peu au sud d'Honfleur, côté ouest, entre Honfleur et Vasouy.

— Tu vois ? reprit-il. J'ai tracé un rond de quatre kilomètres de diamètre. Les salopards sont dans le rond ! J'en suis sûr ! On va trouver la propriété les doigts dans le nez. L'identifier aux arbres du parc, à la pièce d'eau. Et puis une fois dans la maison, aux décors des pièces !

Il se releva, rayonnant :

— J'ai trouvé, Jeannette ! J'ai trouvé ! Avant ce soir, ils sont au trou. J'appelle Boris tout de suite.

Il se rua vers le salon avec Jeannette sur les talons. Ils s'immobilisèrent tous les deux : le téléphone sonnait. Aimé décrocha nerveusement.

— Ah, c'est toi... J'allais t'appeler ! J'ai trouvé où ils sont, Boris ! Je te raconterai. Je sais à quatre kilomètres près où ils sont !

La voix de Boris s'éleva dans l'écouteur. Bizarre, comme gênée :

— Bravo, vieux frère. Bravo...

— C'est tout l'effet que ça te fait ? jeta Aimé en se cabrant. J'ai visionné la cassette deux heures durant et j'ai trouvé le détail dans le paysage, le détail que personne d'autre que moi n'a été fichu de trouver, et tu me dis juste : bravo, d'une voix molle ?

Il y eut un petit silence à l'autre bout du fil :

— Désolé, Mémé... Pierre Sallanchet m'a appelé il y a un quart d'heure. Il a tout plaqué. Il est en cavale avec la fille depuis hier matin. C'est pour ça qu'il n'est pas venu au soi-disant rendez-vous. Ne me demande pas où il est, je n'en sais rien. Et inutile d'aller vérifier chez lui...

« Mémé... Il m'a tout balancé. Tout. Les noms de ses complices, leurs adresses. Et celle de la propriété, bien sûr.

— C'est où ? fit Aimé avidement.

— Le château de Saint-Essart, sur le coteau entre Honfleur et Vasouy.

Mémé poussa un soupir venu du fond des poumons :

— Boris. Exactement là où j'avais trouvé. Exactement. Bon, c'est la vie... Tout ce qui compte, c'est de se grouiller maintenant, hein ? Je suppose qu'on repart illico sur le sentier de la guerre ?

— Oui... Baba nous refile sa CX et son chauffeur. On passe te prendre dans un quart d'heure. Tu dormiras un peu en bagnole. Sur place, c'est la mobilisation générale. On va trouver une armada à notre arrivée.

Il s'arrêta :

— Vieux frère ?... Chapeau quand même. C'est toi qui as gagné. Pas moi, ni personne d'autre. Le coup de fil de Sallanchet, c'est juste un coup de chance. Même sans lui, on aurait trouvé. Grâce à toi. Tu diras à Jeannette qu'elle peut être fière de son mari...

*

**

Une seconde auparavant, Lolo était plongée, à plat ventre dans ses draps, dans ce sommeil d'une profondeur telle que rien, pas même un bombardement, n'aurait pu interrompre : le sommeil de l'épuisement absolu après un cyclone auquel on a échappé par miracle.

Une seconde après, elle était assise au milieu du lit, hagarde, cherchant désespérément à se maîtriser. Où était-elle ? Ah, oui... Ça lui revenait... La fuite avec monsieur Pierre, leur installation ici... Mais pourquoi s'était-elle si brutalement réveillée ? On aurait dit qu'une sonnette d'alarme d'une puissance incontrôlable s'était déclenchée dans sa tête... Pourquoi ? Et pourquoi avait-elle la gorge nouée à éclater en sanglots, comme ça ?...

Et puis, où était monsieur Pierre ?

Sorti en pleine nuit pour faire un tour... Alors qu'il faisait jour, maintenant, à travers les rideaux !

Elle l'appela. De plus en plus fort. Pas de réponse. Elle se leva, empoignée d'un atroce pressentiment et elle comprit tout d'un coup dès son entrée dans le living.

Les liasses de billets, là-bas, sur le canapé !

Et la feuille de papier posée à côté !

Lolo réussit quand même à s'avancer jusqu'au canapé comme une somnambule et elle n'eut même pas besoin de se pencher pour lire les trois lignes tracées sur la feuille :

« Pardonne-moi de te laisser. L'argent est pour toi. Et oublie-moi. Je t’aimais. »

Pas : je t'aime !

Je t'aimais ! Au passé !

Comme dans ces mots d'adieu que laissent ceux qui vont mourir. Pour qu'on les lise après leur mort. Quand ils seront définitivement entrés dans le monde du passé !

Lolo tournoya sur elle-même et s’abattit sur la moquette sans que le moindre son ne sorte de sa gorge.

*

**

— Allez ! Circulez ! Il n'y a rien à voir. Circulez !

Ligne de métro numéro 9, Pont de Sèvres — Mairie de Montreuil, station Ranelagh. La foule des mal réveillés du petit matin reflua. Les flics et les pompiers couraient partout.

Arrêtée à ras du quai, la rame en direction de la Mairie de Montreuil ne repartirait pas de sitôt. Et le conducteur la faisait même reculer pendant que les pompiers sautaient entre les rails avec une civière.

Le plus jeune se détourna et vomit :

— Bon Dieu... Bon Dieu...

Le type, un grand brun élégant, bien habillé, mais dont son voisin en queue du quai avait noté que, curieusement, il n'était pas rasé, avait bondi sur les rails juste avant l'arrivée de la rame.

A la seconde exacte où, à quelques pâtés de maisons de là, dans un appartement loué pour une semaine, une prostituée, sauvée d'une mort horrible par un ancien salaud bourrelé de remords, incapable de pouvoir continuer à vivre, avait été brutalement arrachée à son sommeil par une insoutenable sonnette d'alarme intérieure...

*

**

Il était maintenant midi, en cette veille de week-end, une semaine exactement après l'achat de Lolo par Pierre Sallanchet à Jossip.

Midi à la gendarmerie d'Honfleur. Dehors, il pleuvait. Comme il avait plu sur toute l'autoroute depuis le départ de Boris et d'Aimé dans la CX de Charlie Badolini. Ironie du sort, les gendarmes leur avaient fait signe de se ranger à droite à la sortie du péage de Bourg-Achard. Excès de vitesse... Et le chauffeur du patron avait été cueilli à bien plus de cent quatre-vingt treize chrono. Mais il avait suffi d'une carte tricolore plastifiée exhibée au-dessus de la vitre baissée pour que le gendarme se redresse en claquant des talons sur le bitume détrempé :

— Excusez-moi... Mais faites gaffe tout de même, avec cette pluie...

Aussitôt après, Boris et Aimé avaient replongé leurs nuques dans les appuis-tête, recommençant à somnoler. En apparence. Muscles et nerfs de plus en plus tendus, en fait.

On frappait à la porte du bureau du chef de la Brigade qui cria d'entrer : un jeunot se présenta dans son uniforme flambant neuf. Il portait un lourd plateau surchargé de tasses et d'une grosse cafetière fumante.

Boris sourit :

— Merci, c'est chic. On en a drôlement besoin...

A présent, ils étaient onze à siroter leur jus — avec double ration pour Boris et Aimé — dans le petit bureau enfumé.

Outre les deux inspecteurs venus de Paris à fond la caisse, étaient présents le chef de la Brigade de Honfleur et trois des neuf gendarmes de sa brigade. Plus l'inspecteur Gommier du SRPJ de Rouen et trois de ses gars.

Plus un facteur des PTT.

En conférence serrée depuis deux heures. Problème à résoudre : comment investir le château de Saint-Essart sans casse ? Et surtout, sans que les saligauds aient la possibilité de s'enfuir.

Le brigadier Béranger attendit que Boris et Aimé aient vidé une troisième tasse de café chacun. Puis il lissa à deux mains la photocopie, très agrandie, d'un plan cadastral venu de la mairie du village, sur le territoire duquel se trouvait le château ; il punaisa la feuille au mur.

Avec l'enceinte du parc soulignée au Stabilo boss.

— Bon, je résume, fit-il d'une voix embrumée après s'être bruyamment mouché dans un Kleenex. Outre l'entrée principale là, il y a quatre portes dans le mur d'enceinte.

Son index tapota quatre emplacements successifs sur la photocopie.

— C'est donc moi qui me charge avec mes hommes de leur surveillance extérieure. On est quatre pour quatre issues possibles, ça colle...

— Parfaitement, approuva Boris. Bon, c'est réglé de ce côté-là.

Il se leva et s'approcha de la photocopie. Il cerna la superficie du château du doigt en se tournant vers le facteur :

— Vous êtes bien formel, n'est-ce pas ? C'est très important : quand vous avez une lettre recommandée ou un paquet par Chronopost à remettre en mains propres, vous n'avez jamais de problème avec des chiens ? Jamais ?

Le double menton du facteur vibra quand il secoua la tête de droite à gauche :

— Jamais. Je donne un coup d'avertisseur. Roger, le gardien, sort de sa maison et vient m'ouvrir le portail. Puis je prends l'allée avec ma camionnette jusqu'au château. Des chiens, il y en a, ça c'est sûr. Des dogues allemands, même. Mais ils sont toujours au chenil, du côté de la grange qui sert de garage. Un enclos d'un hectare. Pas de problème de ce côté-là.

Boris se resservit un fond de tasse :

— Très bien. Deuxième question : vous affirmez toujours que ce matin à neuf heures, moment de votre passage habituel au château, vous avez noté que, curieusement pour un vendredi, il y avait presque autant de voitures, à une près, rangées sous la grange que le samedi ? Quatre, en tout, n'est-ce pas ?

— Oui. La grange est bien visible depuis le

portail. Je ne sais pas pourquoi, mais j’ai jeté un œil de ce côté-là en glissant mon courrier dans la boîte à lettres. Et j'ai remarqué quatre bagnoles. Alors qu'il n'y en a jamais plus d'une ou deux par semaine. Et généralement cinq le samedi.

Boris jeta un coup d'œil à Aimé :

— Cinq moins une... Celle de Sallanchet... Les quatre autres saligauds sont bien là... Évidemment... Pour le nouveau contrat... Et ça doit drôlement gamberger là-bas...

Il se tourna vers Gommier, le collègue de Rouen :

— Bravo, en tout cas, d'avoir pensé à interroger monsieur le facteur.

Gommier sourit :

— Allons... C'est l'enfance de l'art. Les facteurs sont toujours des alliés très utiles, vous le savez comme moi. La preuve, une nouvelle fois...

— Exact, reconnut Boris. Bon, on récapitule. Vous, monsieur le brigadier, vous surveillez les issues avec vos hommes. Nous, on entre avec monsieur le facteur. Serrés comme des anchois à six dans sa camionnette... Enfin, passons... Ça ne durera pas longtemps... Et reste à espérer que les amortisseurs arrière ne vont pas rendre

l'âme.

Le facteur agita la main :

— Je conduirai très lentement. Rassurez-vous, fit-il en souriant.

Il avait l'air tout excité, d'avance, ravi de jouer au flic : parce que le plan c'était ça : un Chronopost urgent à remettre en mains propres. Roger, le gardien, ouvre le portail sans méfiance La camionnette des PTT, bourrée de flics, va se ranger devant le grand escalier.

Et puis, aux flics de jouer...

Boris fit signe à Gommier de s'approcher du plan.

— Dernière répétition de l'assaut, à présent. Le facteur monte. On lui ouvre. C'est cette bonne asiatique dont il a parlé qui se présente. Il lui dit qu'il a un Chronopost pour le patron de la pizzeria. Elle va le chercher. S'il est là, espérons-le... Mais on le saura de toute façon, au vu des plaques d'immatriculation des bagnoles au passage sous la grange.

« Bon, pendant qu'il reste seul sur le perron, on fonce. Tous. Sauf deux de vos inspecteurs qui font le tour de la maison. OK ?

Gommier leva le pouce :

— OK.

Boris vérifia son arme de poing avant de la remettre dans son étui de ceinture. Imité par les collègues. Même manège du côté des gendarmes, sauf que chez eux, l'étui de ceinture pendait hors de l'uniforme, bien visible.

— Encore un point avant de partir, reprit Boris en direction de Gommier. Je suis désolé pour cet appel venu du cabinet du ministère de l'Intérieur tout à l'heure. Ce n'est pas moi qui ai décidé, je vous en donne ma parole... L'ordre est venu directement du ministre.

L'inspecteur divisionnaire Gommier haussa les épaules :

— Inutile, Corentin. On a l'habitude, en province, vous savez, de se faire enlever par Paris les grosses affaires. Le Procureur de la République d'ici en sait quelque chose lui aussi.

Il balaya l'air de la main :

— Aucune importance. Et puis, après tout, ça vaut peut-être mieux que vous centralisiez tout à Paris. Si une enquête relève vraiment de la Brigade Mondaine, c'est bien celle-là. Tout ce qui compte, c'est qu'on les coince, hein ? Allez, en route.

Cinq minutes plus tard, une R 20 banalisée prenait la route du château, suivie d'une Estafette de gendarmes qui se gardait bien d'actionner ses avertisseurs.

Et précédée d'une camionnette jaune des PTT.

*

**

Entre Honfleur et Vasouy, au château de Saint-Essart, c'était maintenant le début de l'après-midi. Et tout s'était passé comme sur des roulettes. Exactement selon le plan prévu. Sans avoir besoin de tirer un seul coup de feu. Toute la bande cueillie, les uns après les autres, y compris le gardien. Et un type de plus, inconnu. Un Noir géant aux yeux rouges. Pas la moindre résistance. Rien. Les mains tendues aux menottes en silence.

Il pleuvait des cordes sur le parc, décor exact de la vidéocassette trouvée auprès de Vaudray dans sa voiture avec ses cèdres, ses futaies, sa pièce

d'eau. Pareil pour les décors intérieurs. Boris étudia le parc inondé à travers la vitre de la haute fenêtre du salon battue par la pluie. Là-bas, la dernière Estafette s'en allait.

L'Estafette faillit emplafonner une ambulance du SAMU entre les grilles du portail tellement celle-ci fonçait : dans une des caves du château, on avait trouvé une fille squelettique. Muselée en face d'un poulet rôti, à un mètre devant elle. Hors de sa portée, même en tirant au maximum sur sa chaîne.

Le pied-noir de la bande était en train de la filmer quand les flics avaient surgi dans la cave.

Mais ce n'était pas tout, il y avait encore une autre fille dans une autre cave. Et là, Aimé avait éclaté en sanglots. Une gamine de douze ans au plus. Le nez percé d'un anneau. Chacun de ses petits seins de fille à peine nubile percé d'un anneau. Son sexe voilé d'un léger duvet, percé d'un anneau.

Et raclant interminablement le mur avec ses ongles en poussant des grognements de bête.

Devenue folle.

Dans le dos de Boris, flics et gendarmes allaient et venaient. On entendait des bruits de pas à l'étage. Il était dans la bibliothèque. A sa gauche, deux portes vitrées ouvertes et dedans « sagement » rangées debout comme des livres des dizaines de vidéocassettes.

Aimé zigzagua vers lui :

— Excuse-moi... Un homme ça ne pleure pas, je sais... Mais je n'ai pas pu faire autrement...

— Ne t'excuse pas, frangin, fit Boris, le front toujours collé à la vitre de la haute fenêtre... Tu as pensé à tes filles... Tu as pensé à Rose et à Colette...

— Oui... Je... fit Aimé en s'arrêtant brusquement : Boris s'était tourné vers lui.

— Mais tu pleures, toi aussi ! s'écria Aimé.

Boris se mordit les lèvres en s'essuyant les yeux du revers de la main.

— Oui, frangin. Tu vois, tous les flics peuvent pleurer. Tous.... Même ceux qui n'ont pas de filles...

Il y eut un toussotement dans leur dos. Gommier les yeux secs, lui, mais le visage décomposé : dehors, sur sa civière pendant que les infirmiers la

faisaient glisser dans l'ambulance, la gamine aboyait d'une voix suraiguë, à répétition.

— Le Commissaire divisionnaire Badolini est au bout du fil, à côté...

Boris le suivit :

— Allô ? Oui, patron... Tout s'est bien passé...

Il marqua un temps d'arrêt :

— Patron... C'était l'horreur ici. Vous ne pouvez pas vous imaginer... Vous ne pouvez pas...

La voix de Charlie Badolini se fit affectueuse :

— Mais si, mon petit, mais si... Je suis vieux, vous savez... J'en ai vu... Allez, vous les avez eus. Il n'y a que ça qui compte. Et Aimé a été génial... Bon, j'ai une nouvelle moi aussi : Pierre Sallanchet s'est jeté sous le métro, station Ranelagh, ce matin... Et il ne s'est pas raté...

Boris prit une inspiration :

— Ah... Il s'est fait justice... Et la fille ?

— Dans la nature. Et avec près de cinq cent mille francs en poche. Le cadeau d'adieu de l'ex-ordure devenue son sauveur : hier, Sallanchet a vidé tous ses comptes en cartes de crédit...

— Moi aussi, j'ai une autre nouvelle, patron.

Jossip le mac yougoslave, on a bien fait de se le garder sous le coude. Ils avaient un fichier informatique ici. Sur écran. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'a pris comme ça. Tout à l'heure, j'ai pianoté « Mihajlovic », et clac, toute sa fiche est apparue sur l'écran. C'est lui qui leur a fourni la gosse de douze ans qu'on a trouvée à la cave, percée d'anneaux partout et devenue folle. Une petite Yougoslave prénommée Voïkitsa.

« Il nous a bien roulés dans la farine, hein, le Jossip ? Qu'il va falloir “ressusciter” entre parenthèses. Mais c'est un problème annexe.

« Bon, en ce moment, toute la bande est en route pour la Maison[7]. Aimé et moi, on va essayer d'avoir faim pour manger un morceau et rentrer. Gommier s’occupe de tout le suivi, ici.

Après avoir raccroché, il se tourna vers Aimé :

— Sallanchet ne m'a jamais téléphoné, tu sais ?

Aimé s'écarquilla :

— Pige pas. Tu te fiches de moi ?

Boris secoua la tête :

— Non vieux frère. Il s'est jeté ce matin sous le métro station Ranelagh. Bouillie...

« Je te le répète : officiellement au rapport, il n'aura jamais téléphoné. C'est toi qui as trouvé le château de l'Enfer. Toi seul. Et d'ailleurs, c'est vrai. Même sans son coup de fil, on aurait rappliqué ici. Non ? Alors, le héros c'est toi. Et en plus, c'est la stricte vérité.

Boris entraîna Aimé vers une jolie table basse chinoise posée sur un tapis de soie, entre des canapés et des fauteuils profonds :

— Tu n’as pas plus faim que moi, n'est-ce pas ? Mais il faut quand même qu'on se mette quelque chose dans le coco avant de rentrer...

— Oui...

Boris se pencha, attrapant une bouteille dans le logement central de la table basse :

— Chivas Régal. Étiquette noire... Allez, on va se donner faim. On va se saouler un peu, juste un peu, pour reprendre le dessus.

Il insista sur les doses. Puis jeta deux glaçons dans chaque verre. Il en tendit un en direction d'Aimé :

— A la tienne, petit génie.

Ils sirotaient de conserve. Et c'était vrai que ça aide à chasser les idées noires, un petit coup de trop.

Ça aide à gommer les fantômes des massacrées qui hantent la pièce !

A gommer l'horreur de ce qu'on a vu dans les deux caves.

Pas à oublier. Ça, on n'y parviendra jamais. Juste à gommer pour l'instant. Pour ne pas en devenir dingue !

Boris termina son verre le premier et il retourna s'en mettre plein les yeux du parc où le déluge continuait de s'abattre.

— On ne voit pas le Havre aujourd'hui, évidemment, fit-il. Mais c'est là-bas que tu l'as vu. Entre le cèdre et le tilleul, hein ?

— Oui. Juste là-bas, fit Aimé. Les cons... Tourner un de leurs films par temps de soleil sans la moindre brume et filmer le Havre derrière... On n'est pas plus con !... C'est pour ça que le paysagiste a planté ses arbres, il y a

deux siècles. Pour qu'on voie la côte d'en face d'ici, du château, avant que ce soit un truc aussi laid qu'une raffinerie au loin.

— Tu l'as dit, approuva Boris en reposant son verre. Finalement, ce qui est notre allié numéro un chez tous les salauds de la terre, c'est leur Connerie. Leur Connerie à un moment ou à un autre.

Il reprit la bouteille de Chivas :

— Encore une lichette, non ? L'appétit me revient...

Ils titubaient un peu sur le gravier de l'allée vers la CX où Raymond, le chauffeur de Charlie Badolini, s'absorbait dans *Paris Turf,* crayon planté dans la bouche.

Aimé se glissa au jugé à l'arrière tandis que Boris s'installait sur le siège avant droit.

Boris se tourna vers Raymond qui mettait déjà le contact :

— Au fait, j'ai oublié. On s'est fait prendre à combien exactement, en excès de vitesse ce matin, vingt kilomètres avant le péage de Bourg-Achard ?

Le péage de la Mercedes 190 E de Pierre Sallanchet, comme par hasard.

Le chauffeur eut un petit sourire de biais en passant sa première vitesse :

— Deux cent vingt-trois chrono, inspecteur.

Boris sifflota en tordant la nuque en direction d'Aimé.

— Question : comment ils font les dingues de la vitesse qui n'ont pas de carte de flic à présenter aux gendarmes ? Ou pas de piston pour faire sauter leur PV ?

Pas d'autre réponse, sur le siège arrière, qu'un ronflement paisible. Boris accrocha sa ceinture :

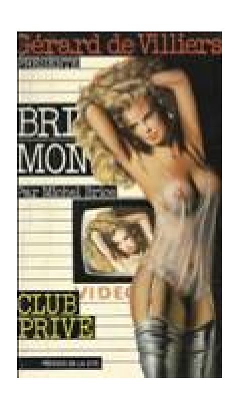
— Mollo la conduite du retour, hein ! On a tout notre temps désormais.

Dix secondes plus tard, il piquait du nez lui aussi. Qui dort dîne, mais qui dort déjeune aussi !

Surtout avec une triple ration de whisky à jeun dans le coco.

Outre le sentiment du devoir accompli...

CHAPITRE XVI



Quand on a soulevé une termitière de l'importance de celle-là, adieu la semaine de trente-cinq heures chez les poulets. A supposer, entre parenthèses, qu'elle puisse être jamais appliquée.

Ils avaient eu juste le temps d'avaler un sandwich bière chacun et déjà, ils remettaient ça : l'étude du faramineux dossier Saint-Essart. Les dépositions fleuves des quatre salopards et de leurs acolytes. Leurs archives, leurs kilomètres d'archives. Pourquoi les salauds archivent-ils toujours tout ? Même les moindres détails. Avec les « frais » au centime près...

La folie poussée jusqu'au bout. L'ultime maniaquerie.

Comme les bourreaux nazis, comptables méticuleux, eux aussi, de leurs horreurs. Les sadiques sont frères jumeaux à travers le temps et l'espace. Toujours... Bien sûr, ce qui s'ensuivrait, ce ne serait pas le procès de Nuremberg, au retentissement international.

Bien au contraire.

Il y a des affaires qu'il faut savoir étouffer.

Pour permettre la poursuite, en silence, de toutes les ramifications.

Ça, Interpol n'allait pas chômer !

Le réseau couvrait le globe entier !

Le réseau des petites Françaises !

Pas moins de trente-huit vidéocassettes découvertes dans la bibliothèque du château de Saint-Essart.

Sous le titre générique, répété sur chaque cassette : « Club privé ». Club privé formé de salauds bourrés aux as à travers le monde qui achetaient à prix d'or des cassettes abominables !

« Club Privé » ?

Une vraie multinationale du crime sexuel, oui !

Montée par cinq Français.

De quoi faire pâlir de jalousie les réseaux d'Amérique centrale considérés jusqu'ici comme les plus *hard*.

Parce que la lecture des dossiers révélait une horreur de plus pratiquement à chaque page ! Il n'y avait pas que Saint-Essart qui servait de lieu de tournage ! Un parc de quinze hectares en Bavière aussi, une île grecque proche de Corfou, une plage privée protégée par des gardiens armés à Saint-Domingue, une hacienda en Argentine, un très gros bout de jungle en Thaïlande. Et des dizaines d'autres titres de films sur une liste secrète. Il faudrait des mois pour éplucher tout ça. Des mois...

Et juste parce qu'un type bien sous tous les rapports, bien franchouillard, bien convenable, avait glissé sur une plaque de verglas, une nuit de lundi à mardi, dans un virage serré des Vaux-de-Cernay, en Ile de France...

Charlie Badolini essaya de se faire une petite place pour y poser son cendrier au milieu de la masse de « doc » qui s’empilait sur son bureau Empire du Mobilier national.

— Je suis débordé, mademoiselle Morand ! fit-il en direction de sa secrétaire. Je regrette, mais je ne suis pas la Bibliothèque nationale, moi.

Sa secrétaire se recula, bras chargés de dix kilos de dossiers supplémentaires.

— Je suis désolée, Monsieur... Mais ce n’est pas fini.

Le patron de la Brigade Mondaine posa délicatement son cendrier entre deux piles de cassettes vidéo. Mais ce qui devait arriver se produisit inéluctablement : la pile des cassettes s'écroula, dans un bruit d'enfer, sur le cendrier...

— Bon, ça va, posez ce que vous apportez sur le fauteuil, là-bas...

Exécution, respectueusement, de la part de Sylvaine Morand. Qui ajouta, en se reculant :

— Je suis encore désolée, Monsieur, mais selon vos ordres, tout a été ramené ici, à la Maison...

Charlie Badolini réussit à récupérer son cendrier et, cette fois, pour être tout à fait peinard, il le posa à sa droite, sur une autre pile de cassettes, solidement construite celle-là. La cassette supérieure, où le cendrier fit un atterrissage en douceur, piloté avec finesse par un pouce et un index aussi jaunes de nicotine l'un que l'autre s'intitulait : *Biche aux abois.*

Charlie Badolini grimaça en lisant. Inutile de se demander de quel genre de biche il s'agissait. Ni du genre « d'abois » dont il était question à son sujet. En tout cas, la biche n'avait pas été aux abois à Saint-Essart. Une deuxième étiquette, plus petite, précisait : Sérang-Java. Ha... Il faudrait étendre aussi l'enquête à l'île de Java. Où il y avait donc aussi des biches ? Ça existe les biches aux Tropiques ? Il fallait croire que oui...

— Bon, bon, fit-il en direction de Sylvaine Morand, c'est exact, j'ai dit de tout centraliser ici. Continuez.

*

**

Les estomacs de la fine fleur des cent dix inspecteurs de la Brigade Mondaine, en tout une vingtaine, au garde-à-vous face au bureau patronal, commençaient à gargouiller : près de treize heures trente. Et un samedi en plus... Les bons bistrots du coin, les bistrots à clientèle sérieuse, bonne mangeuse, la clientèle flic, sont fermés le samedi.

Le frêle silhouette en costume bleu pétrole qui atteignait son mètre soixante-huit sur talonnettes compensées se dressa derrière la pile impressionnante et maintenant complète de la « doc » rapportée du château de Saint-Essart.

L'index droit de Charlie Badolini fit tomber la cendre de sa Celtique maïs dans le cendrier posé sur la cassette *Biche aux abois* avec ce doigté de la jointure qu'avait Humphrey Bogart dans *Casablanca* quand l'espion allemand tendait une soucoupe vers sa Camel en fixant le SS droit dans les yeux...

La braise ravigotée de la cigarette rougeoya entre l'index et le médius que le chef supérieur de tous, ici, remontait lentement vers ses lèvres

minces de Niçois drogué à mort à la nicotine.

Et déjà prêtes à happer leur nouvelle dose...

— Vous avez compris ce qu'il vous reste à faire ?

Le dos de la main de Charlie Badolini balaya la pile ahurissante dont le poids allait incessamment faire craquer le bois de son bureau historique.

Ça, pour comprendre, ils avaient tous compris :

Quelques semaines de cinquante-cinq heures pour chacun d'entre eux dans un avenir proche.

Mais ça n'était pas tellement ça qui leur faisait baisser à tous les yeux, face au bureau patronal surchargé de boulot à venir.

Quand on entre comme flic à la Brigade Mondaine, ce n'est pas par hasard. On a un motif. Profond. La lutte contre le vice. Contre ce cancer du sexe dévié qui pourrit la société. La lutte, sans cesse renouvelée, la preuve encore une fois donnée avec cette pile énorme de pourriture totale sur le bureau du patron : l'humanité, c'est souvent dégueulasse...

Et ça aussi : les flics de la Mondaine, il y en a qui sourient à leur sujet, qui disent qu'ils ont choisi leur spécialité pour « se rincer l'œil ». Quand le commentaire n'est pas pire...

Alors que c'est parce qu'il y a encore des flics pour avoir le courage de « mettre leurs mains dans la merde » des insondables profondeurs de la sexualité humaine, qu'il n'y a pas, toutes les cinq minutes, un crime sexuel à chaque coin de rue !

Des flics qui n'ont pas « bonne presse ».

Qui n'osent souvent pas dire à quel service de la PJ ils appartiennent !

Les parias des médias ! Les ignorés, trop souvent, des listes de fin d'année des décorations !

Les mecs à qui on dit en rigolant : « Ah, tu bosses à la Mondaine, toi ? Petit veinard... Tu ne dois pas t'emmerder dans le boulot, mon salaud ! »

Oui, ils étaient plus de vingt, là, debout pas parce que le patron les voulait debout. Juste parce qu'il n'y avait pas de chaises pour eux tous. Et d'ailleurs, Boris Corentin et Aimé Brichot étaient debout comme eux. Aimé Brichot, le héros de l'affaire, le plus petit, le plus maigrichon d'entre eux physiquement, tout jaune, tout chauve.

Et qui avait trouvé tout seul ! En heures supplémentaires de nuit !

Pas pour une prime.

Il n'en aurait aucune.

Pour remplir jusqu'au bout de ses forces le boulot d'un flic de la Brigade Mondaine : tout essayer pour sauver le gibier préféré des « clients » classiques de la BM comme ils disaient entre eux.

A savoir les femmes.

Les femmes éternelles victimes des hommes...

Non, s'ils faisaient tous cette gueule en coin la gueule style : « On a faim, patron, on peut foncer au bistrot ? » ce n'était ni par jalousie envers Aimé, le petit poids coq chauve d'Aimé Brichot qui avait été le seul à repérer le truc dans le paysage vidéo qu'ils avaient tous étudié.

Ni à cause des semaines de boulot à venir avec ces dizaines de kilos de dossiers accumulés sur le bureau du patron camé à la nicotine. Et qu'il allait falloir se partager. En essayant d'être « équitables » entre potes.

C'était la « gerbe », le problème.

La gerbe d'avance devant tout ce déménagement de dossiers, de plis, de carnets, de cassettes.

D'avance, ils savaient tous ce qu'il allait falloir compulser, répertorier, classer, mettre sur listing.

Et surtout visionner.

Les cassettes noires, là, sur le bureau...

Les trente-huit cassettes où chaque fois une fille crevait dans un supplice ! Le client est roi. Le client veut un supplice nouveau à chaque nouvelle cassette...

Chiffre d'affaires brut du réseau arrêté tout à l'heure, en premières estimations : près de cinquante milliards de francs lourds à travers le monde.

Un chiffre tout récent leur voletait à tous dans la tête : le mois dernier, début janvier, les journaux avaient publié le chiffre du déficit des Usines Renault que l'État français venait de décider d'éponger, aux frais du contribuable.

Douze milliards de francs.

A peine le quart du dernier bilan, ligne « crédit » sur l'écran de l'ordinateur trouvé à Saint-Essart, de bénéfices de l'association à torturer des

filles devant des caméras.

A peine le quart.

Mince, les Japonais, les nouveaux rois du monde, vous pouvez aligner mieux comme chiffre d'affaires ?

Sylvaine Morand s'encadra dans le sas à double porte séparant le bureau patronal du secrétariat.

— Oui, Monsieur ?...

Charlie Badolini eut un geste napoléonien, un geste large et généreux qui englobait dans le mouvement de tout son bras l'ensemble de la fine fleur, juste un peu plus d'une vingtaine, des cent dix inspecteurs, pourtant tous fantastiques et dévoués quand il étudiait leurs dossiers l'un après l'autre, de cette Brigade de Police dont il avait héritée. Cette Brigade « maudite » chez les beaux esprits.

— Sylvaine, cria-t-il presque, il est deux heures quatorze exactement un samedi après-midi ! Je veux une table à dix minutes d'ici, dans un quart d'heure. Et je suis sûr que vous allez me la trouver.

Charlie Badolini s'inclina, très petit marquis, derrière sa pile de monstruosités dont il fallait au moins un bon déjeuner entre copains pour chasser les miasmes avant de se remettre au boulot dessus.

— Ma chère Sylvaine, choisissez l'adresse.

Vous serez la reine du déjeuner. On vous le doit bien. Vous êtes notre...

Il ne trouvait pas la suite :

— Notre fée du logis, souffla Aimé Brichot dans sa moustache.

Le petit Niçois fit le tour de son bureau Empire qui commençait à émettre quelques craquements plaintifs sous le poids des colis d’enfer venus par Estafette spéciale depuis Honfleur.

— Exact, notre fée du logis... s'empressa-t-il en rallumant sa vingt-troisième Celtique maïs depuis l'aube.

Sylvaine Morand jeta un rapide regard en coin à son Dieu. Boris, celui qui l'avait honorée un soir d'un dîner aux chandelles en tête à tête. Et ensuite, d'une fantastique nuit d'amour.

Il lui répondit d'un petit clin d'œil qu'elle prit aussitôt pour la réponse qu'elle espérait avidement à sa question silencieuse : accepterait-il qu'elle s'asseye à table à côté de lui ?...

*
**

Les deux policiers en tenue de la Préfecture de Police, en faction devant le porche du 36 quai des Orfèvres, se passèrent tous les deux la main sur le menton sans s'être concertés.

Visiblement ahuris : devant eux, une fille blonde frisottée, les yeux cernés, pâle à faire peur. Et qui tremblait sous la pluie de neige fondue dans un imper mastic d'homme, trop grand pour elle.

Une prostituée, aucun doute là-dessus. Et qui insistait, au bord des larmes, bredouillante :

— Laissez-moi entrer. Je vous en prie... C'est très important. Il faut que j'aille au deuxième étage... Celui de la Mondaine. Je connais.

Lolo eut un pauvre petit sourire :

— J'ai été raflée, et pas qu'une fois...

Le plus âgé des deux flics se pencha :

— Mais qu'est-ce que tu as donc de si important à leur dire, à la Mondaine ?

Lolo hésita, serrant toujours frileusement contre sa poitrine les pans de son imper :

— Je vous en prie, recommença-t-elle. Appelez-les. Dites-leur juste que j'ai beaucoup de choses à leur apprendre. Beaucoup...

Le flic soupira :

— Bon... Mais tu as intérêt à ce que ton histoire soit sérieuse, hein !

Ils se retournèrent tous les trois ensemble, attirés vers le côté du pont Saint-Michel par des bruits de semelles sur le trottoir. Toute une série de bruits d'une bonne vingtaine de paires de semelles de flics qui rentraient à la Maison.

— Tiens, tu as de la chance, reprit le policier en faction. Ils sont tous de la Mondaine. Et avec leur commissaire divisionnaire en personne.

Là-bas, Boris avait déjà attrapé Charlie Badolini et Aimé par les manches respectives de leurs manteaux.

— Patron,... Mémé... La fille sous le porche... Mais c’est elle ! La Lolo de la cassette pas terminée qu’on a visionnée rapidement hier matin à Honfleur !

Il faisait bon chaud dans le bureau des Affaires Recommandées et maintenant, Lolo ne tremblait plus du tout. En face d'elle, Boris et Aimé, statufiés :

Lolo déballait tout d’une voix hachée. Tout Saint-Essart ! Elle était venue pour dénoncer ses bourreaux, sauver d'autres filles, les aider à démanteler le réseau atroce. Elle parlait, elle parlait, intarissable et tout concordait dans son récit haletant. Tout.

Lolo s'interrompit brusquement :

— Protégez-moi, je vous en prie. Sinon, je suis finie...

Boris vint lui poser la main sur l'épaule :

— Bien sûr, petite, que tu es sous notre protection. On va s’occuper de toi. Sois sans inquiétude.

Lolo remercia de plusieurs mouvements de la tête le grand flic brun aux yeux noirs si beau, qui n’était pas sans ressembler à monsieur Pierre.

— S’il vous plaît, reprit-elle avec effort. Juste un service en échange... Il y en a un dans la bande qui a eu honte. Il m’a sauvée. Il m’a libérée... Puis il a disparu. Sûr que vous allez le retrouver... S’il vous plaît, pardonnez-lui pour avant... Il m'a sauvée, vous comprenez ? Ne l'arrêtez pas ! Laissez-le refaire sa vie !

Boris baissa les yeux, sentant sur lui le regard d'Aimé qui se mordillait mécaniquement la moustache.

Pierre Sallanchet... Le monstre qui avait eu un ultime sursaut d'humanité... Avant de se faire justice...

Sans que Lolo le sache encore : la mort de Sallanchet n'avait fait qu'un entrefilet dans les journaux et est-ce qu'une fille qui vient d'échapper miraculeusement à l'horreur a envie de lire un journal ?...

Boris se gratta la gorge :

— Écoute, je comprends. Mais c'est difficile ce que tu nous demandes. Ce n'est pas à nous de prendre la décision. Bon, attends-nous un moment. On va en parler au commissaire divisionnaire.

Aimé sortit un gobelet bouillant de café, puis un deuxième, du distributeur du palier.

— Tu veux mon avis ? fit-il. On va répondre oui à sa demande... Et puis, dans trois ou quatre jours, on lui racontera qu'il nous a filés entre les pattes, qu'il a passé la frontière. On trouvera bien une histoire...

Boris buvait son café à petites gorgées :

— Tu as raison. Hors de question qu'elle apprenne sa mort dans l'état où elle est. Laissons passer le temps. Qu'elle continue à le croire disparu quelque part en Amérique du Sud ou ailleurs...

Il hocha la tête :

— Et puis, c'est assez cynique ce que je dis, mais on a besoin d'elle pour l'enquête. Sacrément besoin.

Aimé jeta son gobelet vide dans la poubelle à gauche du distributeur.

— Pauvre gosse... Mais qu'est-ce qu'on va en faire, nous ?... On va la planquer où ? Là où on a planqué son Jossip, rue de Lourmel ?

Boris tiqua :

— Tu vois une autre solution ?

Aimé le fixa par en dessous :

— Pas exactement, mais d'une certaine façon, oui...

Boris fronça les sourcils :

— Toi, tu me mijotes un coup pourri. Allez, accouche.

Aimé Brichot remonta nerveusement ses lunettes sur son nez :

— Son vrai problème, tu comprends, c'est qu'elle a besoin que quelqu'un lui remonte le moral. Quelqu'un qui puisse l'aider à réaliser que tous les hommes ne sont pas des salauds. Elle a besoin d'affection, si tu vois ce que je veux dire...

Il marqua un temps d'arrêt et, comme on se jette à l'eau :

— Après tout, physiquement tu ressembles plutôt à Sallanchet. Je t'assure, tu as le profil type du mec capable de la guérir.

Le gobelet vidé de Boris craqua dans sa paume :

— Tu es gonflé, toi ! Non, mais des fois, tu voudrais que je l'invite à dîner aux chandelles ce soir et que je la porte dans mes bras jusqu'à mon étage, rue de Turbigo. Et puis jusqu'à mon lit ?

Aimé sourit :

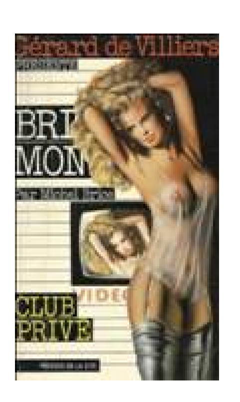
— Ça me paraît un excellent programme pour débuter la cure de guérison. Sans compter qu'elle est sacrément mignonne, non ?

« Ah, si je n'étais pas marié, Boris... Tiens, je vais te faire un aveu que tu ne répéteras jamais à Jeannette, juré ?... J'aimerais bien lui faire des câlins, moi, à la Lolo... Ça, j'aimerais bien. Et tout de suite...

Il poussa un profond soupir :

— Qu'est-ce que tu en as de la chance, toi, de pouvoir le faire…

TABLE



---

[1] Renseignements Généraux.

[2] Flagrants délits

[3] Que les Asiatiques de Paris viennent du Viêtnam, du Cambodge, du Laos, ou de Chine, le terme générique pour les désigner à la police et dans le milieu c'est : chinois.

[4] La nouvelle drogue débarquée des Etats-Unis récemment. Ersatz de la cocaïne, son nom chimique est méthylène-dioxy-amphétamine (MDA) Extrêmement dangereux, ce poison conduit à la folie totale dans les plus brefs délais. La raison de son succès : son prix très inférieur à celui de l'héroïne, de la cocaïne ou du LSD.

[5] Jeu de cartes, très populaire dans la police, comprenant une série de vingt-deux figures, outre les quatre séries ordinaires (pique, cœur, carreau, trèfle).

[6] « Les chasses du Comte Zaroff » : titre d'un fameux film de chasse au gibier humain des années trente.

[7] Le quai des Orfèvres.